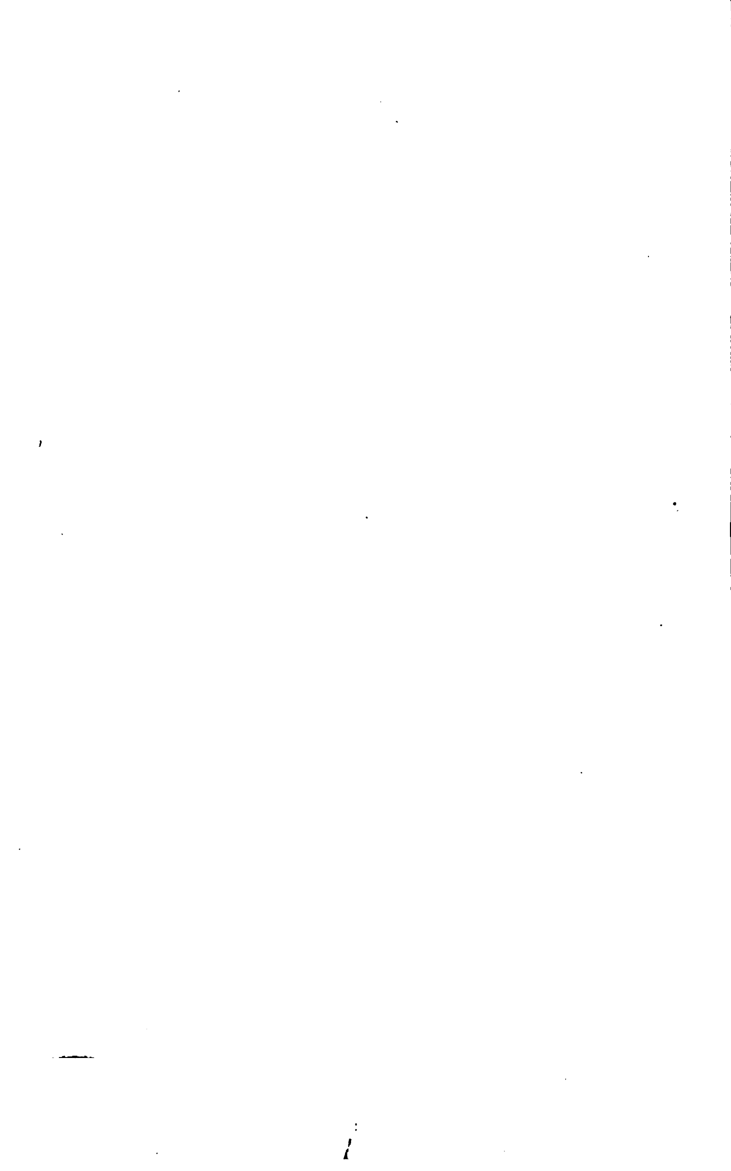

3 2044 103 199 311


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS







ESSAI

SUR

LE CATHOLICISME,

LE LIBÉRALISME ET LE SOCIALISME.

Paris.—Imprimerie de Cosson, rue du Four-Saint Germain, 43.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE.

RELIGION, HISTOIRE, SCIENCES, LITTÉRATURE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

SOUS LA DIRECTION DE

M. LOUIS VEUILLOT,

Rédacteur en chef de l'*Univers*.

ESSAI

SUR

LE CATHOLICISME,

LE LIBÉRALISME ET LE SOCIALISME,

PAR

M. DONOSO CORTÈS,

Marquis de VALDEGAMAS.

PARIS,

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

ET DE LA REVUE CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE.

Librairie classique-catholique,

RUE DE LULLI, 3, PLACE LOUVOIS.

1851.

6/27/21

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE.

ESSAI

SUR

LE CATHOLICISME,

LE LIBÉRALISME ET LE SOCIALISME.

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Comment dans toute grande question politique se trouve toujours une grande question théologique

M. Proudhon a écrit, dans ses *Confessions d'un révolutionnaire*, ces remarquables paroles : « Il est » surprenant qu'au fond de notre politique nous » trouvions toujours la théologie. » Il n'y a ici de surprenant que la surprise de M. Proudhon. La théologie, par là même qu'elle est la science de Dieu, est l'océan qui contient et embrasse toutes les sciences, comme Dieu est l'océan qui contient et embrasse toutes les choses.

Toutes ont été, avant leur création, et sont,

depuis leur création, dans l'entendement divin; car si Dieu les tira du néant, il les forma selon le type qui est en Lui éternellement. Toutes sont en lui de cette même manière intime que les effets sont dans leurs causes, les conséquences dans leurs principes, les reflets dans la lumière, les formes dans leurs exemplaires éternels; en Lui sont réunis l'immensité de la mer, la parure des champs, les harmonies des globes célestes, les pompes des mondes, la splendeur des astres, les magnificences des cieux; en Lui sont la mesure, le poids et le nombre de toutes les choses, et toutes les choses sont sorties de lui avec nombre, poids et mesure; en Lui sont les lois inviolables et suprêmes de tous les êtres, et chacun est sous l'empire de la sienne. Tout ce qui vit trouve en Lui les lois de la vie; tout ce qui végète, les lois de la végétation; tout ce qui se meut, les lois du mouvement; tout ce qui a sens, la loi des sensations; tout ce qui a intelligence, la loi de l'entendement; tout ce qui a liberté, la loi de la volonté. De cette manière, on peut affirmer, sans tomber dans le panthéisme, que toutes choses sont en Dieu et que Dieu est en toutes choses.

C'est ce qui explique comment, à mesure que diminue la foi, les vérités diminuent aussi dans le monde, et pourquoi la société qui se détourne de Dieu, voit subitement d'épaisses ténèbres obscur-

cir tous ses horizons. Aussi la religion a-t-elle été considérée par tous les hommes et dans tous les temps comme le fondement indestructible des sociétés humaines. *Omnis humanæ societatis fundamentum evellit, qui religionem convellit*, dit Platon dans le 10e livre de ses Lois. Selon Xénophon (*de Socrate*), *les cités et les nations les plus pieuses ont toujours été les plus durables et les plus sages*. Plutarque affirme (*contra Colotès*) *qu'il est plus facile de bâtir une ville dans les airs que de constituer une société sans la croyance aux dieux*. Rousseau (Contrat social, liv. 4, chap. 8), observe *que jamais aucun État n'a été fondé sans que la religion lui servît de fondement*. Voltaire dit (Traité de la souveraineté, chap. 20) *que partout où il y a une société, la religion est de tout point nécessaire*. Toutes les législations des peuples anciens reposent sur la crainte des dieux. Polybe déclare que cette crainte sacrée est plus nécessaire encore chez les peuples libres que chez les autres. Afin que Rome fût la ville éternelle, Numa en fit la ville sainte. Parmi les peuples de l'antiquité, le peuple romain fut le plus grand, précisément parce qu'il fut le plus religieux. César, dans sa jeunesse, ayant un jour en plein sénat exprimé certains doutes sur l'existence des dieux, aussitôt Caton et Cicéron se

levèrent de leurs siéges, l'accusant d'avoir prononcé une parole funeste à la République. On raconte que Fabricius, général romain, ayant entendu le philosophe Cynéas se moquer de la divinité en présence de Pyrrhus, s'écria : Plaise aux dieux que nos ennemis suivent cette doctrine quand ils seront en guerre avec la République !

La diminution de la foi, qui produit la diminution de la vérité, n'entraîne pas forcément la diminution, mais bien l'égarement de l'intelligence humaine. Miséricordieux et juste en même temps, Dieu refuse la vérité aux intelligences coupables, il ne leur refuse pas la vie : il les condamne à l'erreur, non à la mort. Nous avons tous vu passer devant nos yeux ces siècles si prodigieusement incrédules et si parfaitement cultivés, qui ont laissé derrière eux sur les flots du temps une trace moins lumineuse que brûlante, et qui ont brillé d'un éclat phosphorescent dans l'histoire. Néanmoins, fixez vos regards sur eux, fixez-les attentivement, et vous verrez que leurs splendeurs sont des incendies, et qu'ils n'ont de lumière que comme l'éclair. Le jour qui nous les montre semble venir de l'explosion subite de matières obscures par elles-mêmes, mais inflammables, plutôt que des pures régions où naît cette lumière paisible, doucement étendue sur les voûtes du ciel par

le souverain pinceau d'un peintre souverain.

Ce qui se dit des siècles, se peut dire des hommes. En leur refusant ou en leur accordant la foi, Dieu leur refuse ou leur ôte la vérité; il ne leur donne ni ne leur refuse l'intelligence. L'intelligence des incrédules peut être très élevée et celle des croyants très bornée. La première, toutefois, n'est grande qu'à la manière de l'abîme, tandis que la seconde est sainte à la manière d'un tabernacle : dans la première habite l'erreur, dans la seconde la vérité. Dans l'abîme, la mort est avec l'erreur; dans le tabernacle, la vie est avec la vérité. Voilà pourquoi il n'y a pas d'espoir pour ces sociétés qui abandonnent le culte austère de la vérité pour l'idolâtrie de l'esprit. Derrière les sophismes viennent les révolutions, et derrière les sophistes les bourreaux.

Celui-là possède la vérité politique qui connaît les lois auxquelles sont assujettis les gouvernements; celui-là possède la vérité sociale qui connaît les lois auxquelles sont soumises les sociétés humaines; celui-là connaît ces lois qui connaît Dieu; celui-là connaît Dieu qui entend ce que Dieu affirme de lui-même, et qui croit ce qu'il entend. La science qui a pour objet ces affirmations est la théologie. D'où il suit que toute affirmation relative à la société ou au gouvernement suppose une affirma-

tion relative à Dieu, ou, ce qui est la même chose, que toute vérité politique ou sociale, se convertit nécessairement en une vérité théologique.

Si tout s'explique en Dieu et par Dieu, et si la théologie est la science de Dieu en qui et par qui tout s'explique, la théologie est la science de tout. Cela étant, il n'y a rien hors de cette science, qui n'a point de pluriel, parce que le Tout, qui est son objet, n'en a point. La science politique, la science sociale n'existent que comme classifications arbitraires de l'entendement humain. L'homme dans sa faiblesse distingue ce qui en Dieu est uni de l'unité la plus simple. C'est ainsi qu'il distingue les affirmations politiques des affirmations sociales et des affirmations religieuses, tandis qu'en Dieu il n'y a qu'une affirmation unique, indivisible et souveraine. Celui qui, parlant explicitement de quelque chose, ignore qu'il parle implicitement de Dieu, et qui, parlant explicitement de quelque science, ignore qu'il parle implicitement de théologie; que celui-là le sache : il n'a reçu de Dieu que l'intelligence absolument nécessaire pour être homme. La théologie considérée dans son acception la plus générale est donc l'objet perpétuel de toutes les sciences, comme Dieu est l'objet perpétuel des spéculations humaines. Toute parole qui sort des lèvres de l'homme est une affirmation de

la divinité, même celle qui la maudit ou qui la nie. Celui qui, se retournant contre Dieu, s'écrie dans sa fureur : *Je te hais, tu n'existes pas!* expose un système complet de théologie, aussi bien que celui qui élève son cœur contrit vers Dieu et lui dit : *Seigneur, frappez votre serviteur qui vous adore.* Le premier lui jette un blasphème à la face, le second dépose une prière à ses pieds; mais tous deux, chacun à sa manière, affirment Dieu, parce que tous deux prononcent son nom incommunicable.

Dans la manière de prononcer ce nom se trouve la solution des plus redoutables énigmes : la vocation des races, la mission providentielle des peuples, les grandes vicissitudes de l'histoire, l'élévation et la chûte des empires les plus fameux, les conquêtes et les guerres, les différents caractères des peuples, la physionomie des nations et jusqu'à leur fortune diverse.

Où la substance infinie est Dieu, l'homme livré à une contemplation silencieuse donne la mort à ses sens et vit comme dans un rêve caressé par des brises embaumées et énervantes. L'adorateur de l'infinie substance est condamné à un esclavage perpétuel et à une indolence sans bornes. Le désert aura pour lui quelque chose de divin que n'a pas la ville, parce qu'il est plus silencieux, plus soli-

taire et plus grand; et pourtant il ne l'adorera pas comme son Dieu, parce que le désert n'est pas infini. L'Océan serait son unique divinité, car il embrasse tout, mais il a des turbulences et des bruits étranges. Le soleil qui éclaire tout serait digne de son culte, si on n'embrassait de l'œil son disque resplendissant. Le firmament serait son Dieu s'il n'avait pas de globes lumineux, et la nuit si elle n'avait pas de mystérieuses rumeurs. Son Dieu est toutes ces choses réunies : immensité, obscurité, immobilité, silence. Là s'élèveront soudainement, par la secrète vertu d'une végétation puissante, des empires colossaux et barbares qui tomberont un jour avec fracas, écrasés sous le poids immense d'autres empires plus gigantesques, ne laissant trace dans le souvenir des hommes ni de leur chûte ni de leur élévation. Les armées seront sans discipline comme les individus sans intelligence. Avant tout et principalement l'armée sera multitude. La guerre aura moins pour objet de montrer quelle est la nation la plus héroïque que de montrer quel est l'empire le plus populeux : la victoire elle-même ne sera un titre de légitimité que parce qu'étant le symbole de la force, elle est le symbole de la divinité. Ainsi, la théologie et l'histoire indostaniques sont une même chose.

En portant le regard vers l'occident, on voit, comme étendue à ses portes, une région qui donne entrée dans un nouveau monde en morale, en politique et en théologie. L'immense divinité orientale se décompose ici et perd ce qu'elle a d'austère et de formidable : son unité est multitude. La divinité était là immobile ; ici la multitude s'agite sans repos. Là tout était silencieux ; ici tout est bruit, cadences, harmonies. La divinité orientale se prolongeait à travers tous les temps, se dilatait à travers tous les espaces ; ici la grande famille divine a un arbre généalogique et tient tout entière sur la cîme d'un mont. Dans le Dieu de l'orient règne une éternelle paix ; tout, ici, dans le palais divin, est guerre, confusion et tumulte. L'unité politique passe par les mêmes vicissitudes que l'unité religieuse : ici chaque ville est un empire, tandis que là toutes les villes ne formaient qu'un empire. A un Dieu correspond un Roi, à une république de dieux une république de villes. Dans cette république de villes et de dieux tout sera interverti, désordonné, confus. Les hommes auront un je ne sais quoi d'héroïque et de divin, et les dieux un je ne sais quoi de terrestre et d'humain. Les dieux donneront aux hommes l'intelligence et l'instinct des grandes et belles choses, et les hommes donneront aux dieux leurs discordes et leurs vices. Il y

aura des hommes de haute renommée et de grande vertu, et des dieux incestueux et adultères. Impressionable et énergique, ce peuple, grand par ses poètes, fameux par ses artistes, se produira en spectacle au monde. La vie ne sera belle à ses yeux que si elle resplendit des reflets de la gloire, la mort ne lui paraîtra redoutable que si elle est suivie de l'oubli. Sensuel jusqu'à la moëlle des os, il ne verra dans la vie que les plaisirs, et il tiendra la mort pour douce si elle le prend au milieu des fleurs. La familiarité et la parenté avec ses dieux rendront ce peuple vain, capricieux, bavard, pétulant. Manquant de respect pour la divinité, il manquera de gravité dans ses desseins, de fixité dans ses entreprises, de persévérance dans ses résolutions. Le monde oriental se présentera à ses yeux comme une région pleine d'ombres, ou comme un monde peuplé de statues. L'orient, de son côté, voyant la vie si éphémère de ce peuple, sa mort si prématurée, sa gloire si courte, l'appellera peuple d'enfants. Pour l'un la grandeur est dans la durée, pour l'autre dans le mouvement. Ainsi, la théologie grecque, l'histoire grecque, le caractère grec, sont une même chose.

Ce phénomène est visible surtout dans la vie du peuple romain. Ses principaux dieux, de famille étrusque, étaient grecs en ce qu'ils avaient de di-

vin, orientaux en ce qu'ils avaient d'étrusque : ils étaient nombreux, comme ceux des Grecs; étaient ils sombres et austères, comme ceux des orientaux. En politique comme en religion, Rome est en même temps l'orient et l'occident. C'est une ville comme celle de Thésée et un empire comme celui de Cyrus. Rome représente Janus : dans sa tête il y a deux têtes, et chacune a son visage : l'un est le symbole de la durée orientale, l'autre le symbole de la mobilité grecque. Sa mobilité est si grande qu'elle la porte jusqu'aux bornes du monde, et sa durée est telle que le monde la proclame éternelle. Choisie dans les desseins de Dieu pour préparer les voies à Celui qui devait venir, sa mission providentielle fut de s'assimiler toutes les théologies et de dominer toutes les nations. Obéissant à un appel mystérieux, tous les dieux montent au capitole romain ; tous les peuples frappés d'une terreur subite baissent la tête. Les villes, les unes après les autres, se voient dépouillées de leurs dieux ; les dieux, les uns après les autres, se voient dépouillés de leurs temples et de leurs villes. Le gigantesque empire a pour lui la légitimité orientale : la multitude et la force ; et la légitimité occidentale : l'intelligence et la discipline ; aussi envahit-il tout, et rien ne lui résiste ; aussi brise-t-il tout, et personne ne se plaint. De même que sa théologie a

tout à la fois quelque chose de différent de toutes les théologies et quelque chose de commun avec elles, Rome a quelque chose qui lui est propre et beaucoup de choses qui lui sont communes avec les villes qu'elle a vaincues par ses armes ou éclipsées par sa gloire : elle a la sévérité de Sparte, le poli d'Athènes, la pompe de Memphis, la grandeur de Babylone et de Ninive. Pour tout dire en un mot, l'orient est la thèse, l'occident l'antithèse, Rome la synthèse; et l'empire romain ne veut pas dire autre chose, sinon que la thèse orientale et l'antithèse occidentale sont allées se confondre et se perdre dans la synthèse romaine. Qu'on décompose maintenant en ses éléments constitutifs cette puissante synthèse, et l'on verra qu'il n'y a synthèse dans l'ordre politique et social, que parce qu'il y a synthèse dans l'ordre religieux. Chez les peuples d'orient comme chez les républiques grecques, et dans l'empire romain comme chez ces républiques et chez ces peuples, les systèmes théologiques servent à expliquer les systèmes politiques : la théologie est la lumière de l'histoire.

La grandeur romaine ne pouvait descendre du Capitole que par les mêmes moyens qui l'y avaient portée. Nul ne pouvait poser le pied dans Rome sans la permission de ses dieux; nul ne pouvait escalader le Capitole, sans en arracher auparavant

Jupiter Optimus Maximus. Les anciens, qui avaient une notion confuse de la force vitale inhérente à tout système religieux, croyaient qu'une ville ne pouvait être prise tant qu'elle n'était pas abandonnée par les dieux nationaux. De là, dans toutes les guerres de cité à cité, de peuple à peuple, de race à race, une lutte spirituelle et religieuse qui suivait les mêmes phases que la lutte matérielle et politique. Tout en se défendant avec le fer, les assiégés tournaient leurs regards vers leurs dieux pour les supplier de ne pas les laisser en un misérable abandon. Les assiégeants, au contraire, sollicitaient ces dieux par de mystérieuses imprécations à abandonner la ville. Malheureuse cité que celle où éclatait ce cri redoutable : vos dieux s'en vont, vos dieux vous abandonnent ! Le peuple d'Israël ne pouvait être vaincu tant que Moïse tenait ses mains levées vers le Seigneur, et il ne pouvait vaincre lorsqu'il les abaissait vers la terre. Moïse est la figure du genre humain, proclamant dans tous les âges, avec des formules différentes et des manières différentes, l'omnipotence de Dieu et la dépendance de l'homme, le pouvoir de la religion et la vertu de la prière.

Rome succomba parce que ses dieux succombèrent ; son empire finit parce que sa théologie finit. Ainsi l'histoire vient mettre en relief, pour

ainsi dire, le grand principe qui est dans le plus profond de l'abîme de la conscience humaine.

Rome avait donné au monde ses césars et ses dieux, Jupiter et César Auguste s'étaient partagé entre eux le grand empire des choses divines et humaines. Le soleil qui avait vu s'élever et tomber de gigantesques empires, n'avait jamais vu depuis sa création s'élever et tomber un empire d'une majesté si auguste, d'une si extraordinaire grandeur. Toutes les nations avaient reçu son joug : les plus rudes même et les plus sauvages avaient courbé la tête ; le monde avait déposé les armes : la terre faisait silence.

En ce temps naquit de parents humbles, dans une humble étable, sur la terre des prodiges, un enfant miraculeux. On disait de lui qu'au moment où il apparut parmi les hommes, une nouvelle étoile avait brillé au ciel ; qu'à peine né il avait été adoré par des bergers et des rois ; que des anges avaient parlé aux hommes et traversé les airs ; que les patriarches avaient soupiré après sa venue ; que les prophètes avaient annoncé son règne et que les sybilles elles-mêmes avaient chanté ses victoires. Ces bruits étranges étaient arrivés jusqu'aux oreilles des serviteurs de César, leur inspirant une vague terreur et de subites alarmes. Ces alar-

mes et cette terreur passèrent cependant très vite, lorsqu'ils virent que les jours et les nuits se succédaient avec leur régularité habituelle, que le soleil continuait d'éclairer l'horizon romain comme auparavant. Et les gouverneurs impériaux se dirent à eux mêmes : Le césar est immortel, et les bruits que nous avons entendus sont rumeurs de gens effrayés et d'oisifs ; et trente ans passèrent : contre les préoccupations du vulgaire il y a un remède, le mépris et l'oubli.

Mais voici que, les trente ans passés, les mécontents et les oisifs trouvèrent dans de nouvelles et plus étonnantes rumeurs, un nouvel aliment à leur oisiveté. L'enfant était devenu homme ; et, disait-on, lorsqu'il reçut sur la tête l'eau du Jourdain, un esprit, sous forme de colombe, était descendu sur lui ; les cieux s'étaient ouverts, une voix s'était fait entendre, disant : *Celui-ci est mon fils bien-aimé.* Cependant, celui qui l'avait baptisé, homme austère, habitant les déserts et fuyant le genre humain, ne cessait de crier aux hommes : *Faites pénitence ;* et montrant du doigt l'enfant devenu homme, il rendait de lui ce témoignage : *Voici l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde.* Que tout cela ne fût qu'une mauvaise plaisanterie jouée par de mauvais plaisants, tous les *esprits forts* du temps n'en faisaient aucun doute. Le peu-

ple juif n'avait-il pas toujours été très adonné aux sortilèges et aux superstitions? Aux temps passés, quand il tournait, captif à Babylone, ses yeux obscurcis de larmes vers son temple abandonné et vers sa patrie perdue, un grand conquérant annoncé par ses prophètes, l'avait délivré de la captivité, et lui avait rendu en même temps son temple et sa patrie. Il n'était donc pas étonnant, il était naturel au contraire qu'ils attendissent une nouvelle rédemption et un nouveau libérateur qui déchargeât pour jamais leur tête de la dure chaîne de Rome.

S'il n'y avait eu que cela, les sages et les entendus de cette époque eussent laissé probablement tomber ces bruits, attendant, suivant leur bonne coutume, que le temps, ce grand ministre de la raison humaine, les fit évanouir dans les airs. Mais je ne sais quel destin contraire ne le voulut pas. Jésus (c'était le nom de l'homme dont on racontait tant de choses, commença d'enseigner une nouvelle doctrine, et de faire des œuvres merveilleuses. Son audace ou sa folie en vint au point d'appeler hypocrites et orgueilleux les orgueilleux et les hypocrites, et sépulcres blanchis ceux qui étaient des sépulcres blanchis. La dureté de son cœur fût telle qu'il conseilla la patience aux pauvres, et, se raillant d'eux ensuite, célébra leur bonheur.

Pour se venger des riches qui le dédaignèrent toujours, il leur dit: Soyez miséricordieux. Il condamna la fornication et l'adultère et mangea le pain des fornicateurs et des adultères. Si grande était sa jalousie, qu'il dédaigna les docteurs et les sages, et si viles ses pensées qu'il conversa avec la gent basse et grossière. Il poussa l'orgueil jusqu'à s'appeler le seigneur de la terre, de la mer et des cieux, et l'habileté dans ses actes d'hypocrisie jusqu'à laver les pieds à des pauvres pêcheurs. Malgré son austérité étudiée, il dit que sa doctrine était amour; il condamna le travail en Marthe et sanctifia l'oisiveté en Marie; il eût des rapports secrets avec les esprits infernaux, et pour prix de son âme, il reçut le don des miracles. La foule le suivait, la multitude l'adorait.

On le voit, malgré leur bonne volonté, les gardiens des choses saintes et des prérogatives impériales ne pouvaient plus longtemps demeurer impassibles, responsables qu'ils étaient à raison de leurs charges, de la majesté de la religion et de la paix de l'empire. Ce qui les fit principalement sortir de leur repos, c'est qu'ils apprirent, d'un côté, qu'une grande foule de gens avait été sur le point de proclamer ce Jésus roi des Juifs, et d'un autre côté, qu'il s'était appelé lui-même fils de Dieu, et avait tenté de détourner les peuples de payer le tribut.

Celui qui avait prononcé de telles paroles et fait de telles œuvres devait nécessairement être mis à mort *par le peuple*. Il s'agissait seulement de justifier ces accusations et de vider dûment le procès. Quant au tribut, lorsqu'on l'interrogea, il fit cette réponse célèbre qui déconcerta les curieux : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César* : ce qui était leur dire : *Je vous laisse votre César, et je vous ôte votre Jupiter*. Interrogé par Pilate et par le grand-prêtre, il ratifia sa parole, en affirmant de lui qu'il était le fils de Dieu, mais que son royaume n'était pas de ce monde, Caïphe dit alors : Cet homme est coupable et doit mourir ; et Pilate au contraire : Laissez libre cet homme, car il est innocent.

Caïphe, grand-prêtre, voyait la question sous le point de vue religieux ; Pilate, simple laïc, sous le point de vue politique. Pilate ne pouvait comprendre que l'État eût rien à voir avec la religion, César avec Jupiter, la politique avec la théologie. Caïphe, au contraire, pensait qu'une nouvelle religion bouleverserait l'État, qu'un nouveau dieu détrônerait le césar, et que la question politique était enveloppée dans la question théologique. La multitude pensait instinctivement comme Caïphe, et dans ses rauques rugissements appelait Pilate, en-

nemi de Tibère. Tel fut alors l'état de la question

Pilate, type immortel des juges corrompus, sacrifia le juste à la peur, livra Jésus aux fureurs populaires, et crut se laver la conscience en se lavant les mains. Le fils de Dieu monta en croix, abreuvé d'opprobres et d'outrages : du pied de cette croix s'élevèrent contre lui les cris et les mains des riches et des pauvres, des hypocrites et des superbes, des prêtres et des sages, des femmes de mauvaise vie et des hommes de mauvaise conscience, des adultères et des fornicateurs. Le Fils expira sur le gibet ignominieux, priant pour ses bourreaux et recommandant son âme à son Père.

Tout demeura en repos pendant un moment; mais ensuite on vit des choses que l'œil de l'homme n'avait jamais vues : l'abomination de la désolation dans le temple; les mères de Sion maudissant leur fécondité; les tombeaux s'ouvrant; Jérusalem sans peuple, ses murs à terre, ses habitants dispersés dans le monde; le monde en armes; les aigles romaines poussant dans l'air de lamentables cris de douleur; Rome sans césar et sans dieux; les cités désertes et les déserts peuplés; les gouverneurs des nations ne sachant pas lire et vêtus de peaux; les multitudes obéissant à la voix de celui qui avait dit

sur les bords du Jourdain : *Faites pénitence*, et à cette autre voix qui a dit : Que celui qui veut être parfait, quitte tout, prenne sa croix et me suive ; et les rois adorant la Croix, et la Croix debout partout.

Et la cause de si grands changements, de si grands bouleversement, et d'une telle désolation, et d'un tel cataclysme universel ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'arrive-t-il ? Rien : ce sont de nouveaux théologiens qui cheminent par le monde, lui annonçant une théologie nouvelle.

CHAPITRE II.

De la société sous l'empire de la théologie catholique.

Cette nouvelle théologie s'appelle le Catholicisme. Le Catholicisme est un système complet de civilisation, si complet qu'il embrasse tout dans son immensité : la science de Dieu, la science de l'ange, la science de l'univers, la science de l'homme. L'incrédule tombe en extase devant son inconcevable extravagance, et le croyant devant une si prodigieuse grandeur. Si par hasard quelqu'un la regarde et se détourne en souriant, les hommes, plus étonnés encore de cette stupide indifférence,

que de cette grandeur prodigieuse et de cette inconcevable extravagance, élèvent la voix et s'écrient : Laissons passer cet insensé.

L'humanité entière a étudié pendant l'espace de dix-neuf siècles dans les écoles de ses théologiens et de ses docteurs, et après avoir tant étudié, après avoir tant appris, elle n'est pas encore arrivée aujourd'hui à toucher de la sonde le fond de l'abîme de la science. Là, on apprend comment et quand doivent finir, comment et quand ont commencé les choses et les temps; là, se découvrent les secrets merveilleux qui furent toujours cachés aux spéculations des philosophes païens et à l'intelligence de leurs sages; là, se révèlent les causes finales de toutes choses, le mouvement concerté des choses humaines, la nature des corps et l'essence des esprits; les voies par où marchent les hommes, le terme vers lequel ils tendent, le point d'où ils sont partis, le mystère de leur périgrination, l'énigme de leurs larmes, le secret de la vie et l'arcane de la mort. Les enfants qui boivent à ses fécondes mamelles en savent plus qu'Aristote et Platon, ces deux lumières d'Athènes. Et pourtant, les docteurs qui enseignent de telles choses, qui s'élèvent à une telle hauteur, sont humbles. Il n'a été donné qu'au monde catholique d'offrir sur la terre un spectacle que les anges seuls offraient dans

le ciel : le spectacle de la science terrasser par l'humilité aux pieds de Dieu.

Cette théologie est appelée catholique parce qu'elle est universelle, et cela dans tous les sens et sous tous les aspects : elle est universelle, parce qu'elle embrasse toutes les vérités; elle est universelle, parce qu'elle embrasse tout ce que toutes les vérités contiennent; elle est universelle, parce que sa nature est destinée à s'étendre dans tous les espaces et à se prolonger dans tous les temps; elle est universelle dans son Dieu, universelle dans ses dogmes.

Dieu était *unité* dans l'Inde, *diversité* en Grèce, *multitude* à Rome. Le Dieu vivant est *un* en sa substance, comme le dieu indien ; *divers* dans ses attributs, à la manière des dieux grecs, et *multitude* à la manière des dieux romains, à cause de la foule d'esprits (de dieux) qui le servent. Il est cause universelle, substance indéfinie et intangible, éternel repos et auteur de tout mouvement ; il est intelligence suprême, volonté souveraine; il est contenant et non contenu. C'est lui qui a tout tiré du néant, qui maintient chaque chose dans sa nature, qui gouverne les anges, les hommes et les puissances infernales. Il est très miséricordieux, très juste, très bon, très fort, très puissant, très simple, très beau, très sage. L'orient connaît sa voix,

l'occident lui obéit, le midi le révère, le septentrion l'honore. Sa parole remplit la création, les astres voilent sa face, les séraphins réfléchissent sa lumière sur leurs ailes embrasées. Les cieux lui servent de trône, et le globe de la terre est suspendu par sa main. Lorsque les temps ont été accomplis, le Dieu catholique a montré sa face, et les idoles fabriquées par les hommes ont été couchées à terre. Il ne pouvait en être autrement si l'on veut bien remarquer que les théologies humaines n'étaient que des fragments mutilés de la théologie catholique, et que les dieux des nations n'étaient que la déification des attributs essentiels du vrai Dieu, du Dieu de la Bible.

Le Catholicisme a pris possession de l'homme dans son corps, dans son cœur et dans son âme. Les théologiens dogmatiques lui enseignèrent ce qu'il devait croire ; les théologiens moralistes ce qu'il devait faire ; et les théologiens mystiques, s'élevant au-dessus de tous, lui apprirent à monter, sur les ailes de la prière, cette échelle de Jacob faite de pierres précieuses, par laquelle Dieu descend vers la terre, et par laquelle l'homme monte vers le ciel jusqu'à ce que terre et ciel se confondant, Dieu et homme se confondent également embrasés de l'incendie d'un amour infini.

Par le Catholicisme l'ordre entra dans l'homme,

et par l'homme dans les sociétés humaines. Le monde moral retrouva, au jour de la rédemption, les lois qu'il avait perdues au jour de la prévarication et du péché. Le dogme catholique a été le critérium des sciences, la morale catholique le critérium des actes, la charité catholique le critérium des affections. La conscience humaine, sortie de son état de confusion, vit clair dans les ténèbres intérieures comme dans les ténèbres extérieures, et connut, à la lumière de ces trois divins critériums, le bonheur de la paix qu'elle avait perdue.

Du monde religieux l'ordre passa dans le monde moral, et du monde moral dans le monde politique. Le Dieu catholique, créateur et conservateur de toutes les choses, les assujettit au gouvernement de sa providence, et les gouverna par ses vicaires. Saint Paul dit, dans son épître aux Romains, ch. 13 : *Non est potestas nisi a Deo;* et Salomon, dans les proverbes, ch. 8, v. 15 : *Per me Reges regnant, et conditores legum justa decernunt.* L'autorité de ses vicaires fut sainte, principalement par ce qu'elle eut d'étrange, c'est-à-dire de divin. L'idée de l'autorité est d'origine catholique. Les anciens gouverneurs des nations posèrent leur souveraineté sur des fondements humains; ils gouvernèrent pour eux et gouvernèrent par la force. Les gouverneurs catholiques, s'ou-

blient eux-mêmes, ne furent que les ministres de Dieu et les serviteurs des pauvres. Lorsque l'homme devint fils de Dieu, il cessa aussitôt d'être l'esclave de l'homme. Il n'y a rien de plus respectable et en même temps de plus solennel et de plus auguste que les paroles que l'Église faisait entendre aux rois, le jour de leur sacre. — « *Prenez ce bâton comme l'emblème de votre pouvoir sacré, et afin que vous puissiez fortifier le faible, soutenir celui qui chancelle, corriger le pervers, et conduire le bon dans le chemin du salut. — Prenez ce sceptre comme la règle de l'équité divine, qui gouverne le bon et châtie le méchant: apprenez par là à aimer la justice et à détester l'iniquité.* » Ces paroles avaient une consonnance parfaite avec l'idée de l'autorité légitime révélée au monde par notre seigneur Jésus-Christ. *Scitis quia hi, qui videntur principari gentibus, dominantur eis : et principes eorum potestatem habent ipsorum. Non ita est autem in vobis, sed quicumque voluerit fieri major, erit vester minister — et quicumque voluerit in vobis primus esse, erit omnium servus.— Nam et Filius Hominis non venit ut ministraretur ei, sed ut ministraret et daret animam redemptionem pro multis.* (Marc., c. 10, v. 42, 43, 44, 45.)

Peuples et gouverneurs, tous gagnèrent à cette

heureuse révolution : ceux-ci parce que n'ayant jusque-là que dominé sur les corps par le droit de la force, ils gouvernèrent désormais les corps et les esprits par la force du droit; ceux-là parce qu'ils passèrent de l'obéissance à l'homme à l'obéissance à Dieu, de l'obéissance forcée à l'obéissance consentie. Mais si tous y gagnèrent, tous n'y gagnèrent pas également, puisqu'en effet les princes, dans le fait même de gouverner au nom de Dieu, représentaient l'humanité sous le point de vue de son impuissance à constituer une autorité légitime par soi seule et en son nom propre, tandis que les peuples, dans le fait même de n'obéir en la personne des princes qu'à Dieu seul, représentaient la plus haute et la plus glorieuse des prérogatives humaines, celle qui consiste à ne se soumettre qu'au joug de l'autorité divine. Ce qui explique, d'un côté la singulière modestie dont brillent dans l'histoire ces heureux princes que les hommes appellent grands et que l'Église appelle saints, et d'un autre côté la singulière noblesse et la grandeur qui se fait voir sur le visage de tous les peuples catholiques. Une parole de paix, de consolation et de miséricorde s'était fait entendre dans le monde et avait retenti profondément dans la conscience humaine, et cette parole avait enseigné aux peuples que les petits et les pauvres naissent pour être ser-

vis, parce qu'ils sont pauvres et petits ; et que les grands et les riches naissent pour servir, parce qu'ils sont riches et grands. Le Catholicisme en divinisant l'autorité a sanctifié l'obéissance ; et en sanctifiant l'une et en divinisant l'autre, il a condamné l'orgueil dans ses manifestations les plus effroyables, l'esprit de domination et l'esprit de révolte. Deux choses sont de tout point impossibles dans une société vraiment catholique : le despotisme et les révolutions. Rousseau qui parfois a eu de subites et grandes lumières, a écrit ces remarquables paroles. « Nos » gouvernements modernes doivent incontestable- » ment au christianisme leur plus solide autorité » et leurs révolutions moins fréquentes : il les a » rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se » prouve par le fait, en les comparant aux gouver- » nements anciens. » (*Émile*, liv. 4.) Et Montesquieu : « Nous devons au christianisme et dans le » gouvernement un certain droit politique, et dans » la guerre un certain droit des gens que la nature » humaine ne saurait assez reconnaître. » (*Esprit des lois*, liv. 29.)

Le même Dieu qui est l'auteur et le gouverneur de la société politique, est l'auteur et le gouverneur de la société domestique. Dans le plus secret, le plus haut, le plus paisible et le plus brillant des cieux est un tabernacle inaccessible même au

chœur des anges; dans ce tabernacle inaccessible s'accomplit perpétuellement le prodige des prodiges, le mystère des mystères. Là est le Dieu catholique, un et triple, un en son essence, triple en ses personnes. Le Père engendre éternellement son Fils, et du Père et du Fils procède éternellement l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint est Dieu, le Fils est Dieu, le Père est Dieu, et Dieu n'a pas de pluriel, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu, triple dans les personnes, et un dans l'essence. L'Esprit-Saint est Dieu comme le Père, mais il n'est pas le Père; il est Dieu comme le Fils, mais il n'est pas le Fils. Le Fils est Dieu comme le Saint-Esprit, mais il n'est pas le Saint-Esprit; il est Dieu comme le Père, mais il n'est pas le Père. Le Père est Dieu comme le Fils, mais il n'est pas le Fils; il est Dieu comme le Saint-Esprit, mais il n'est pas le Saint-Esprit. Le Père est toute-puissance; le Fils est sagesse; le Saint-Esprit amour; et le Père et le Fils et le Saint-Esprit sont amour infini, puissance suprême, sagesse parfaite. Là l'unité en se dilatant engendre éternellement la diversité, et la diversité en se condensant se résout éternellement en unité. Dieu est thèse, antithèse et synthèse, thèse souveraine, antithèse parfaite, synthèse infinie. Parce qu'il est un, il est Dieu; parce qu'il est Dieu, il est parfait; parce qu'il est parfait, il est très fécond;

parce qu'il est très fécond ; il est diversité ; parce qu'il est diversité, il est famille. Dans son essence existent d'une manière inénarrable et incompréhensible les lois de toute la création et les exemplaires de toutes les choses. Tout a été fait à son image : aussi la création est une et diverse. Le mot *Univers* veut dire autant que Unité et Diversité réunis en un seul.

L'homme a été fait de Dieu et à l'image de Dieu ; et non-seulement à son image, mais encore à sa ressemblance. Ève procède d'Adam ; Abel est engendré par Adam et par Ève ; Abel, Ève et Adam sont une même chose, ils sont l'homme, ils sont la nature humaine. Adam est l'homme père ; Ève est l'homme femme ; Abel est l'homme fils. Ève est homme comme Adam, mais elle n'est pas père ; elle est homme comme Abel, mais elle n'est pas fils. Adam est homme comme Abel sans être fils, et comme Ève sans être femme ; Abel est homme comme Ève, sans être femme, et comme Adam, sans être père.

Tous ces noms sont divins, comme les fonctions qu'ils signifient sont divines. L'idée de la paternité, fondement de la famille, n'a pu tomber dans l'entendement humain. Entre le père et le fils il n'y a aucune de ces différences essentielles qui présentent une base assez large pour y asseoir un droit.

La priorité est un fait et rien de plus ; il en est de même de la force ; la priorité et la force ne peuvent constituer par elles-mêmes le droit de la paternité, quoiqu'elles puissent donner naissance à un autre fait, le fait de la servitude. Ce fait supposé, le nom propre du père est *maître*, comme celui du fils est *esclave*. Cette vérité que la raison nous donne est confirmée par l'histoire. Chez les peuples qui avaient oublié les grandes traditions bibliques, la paternité n'a jamais été que le nom propre de tyrannie domestique. S'il avait existé un peuple qui d'un côté eût oublié ces grandes traditions et qui de l'autre eût abandonné le culte de la force matérielle, chez ce peuple les pères et les fils auraient été et se seraient appelés frères. La paternité vient de Dieu, elle ne peut venir que de Dieu et dans son nom et dans son essence. Si Dieu avait permis l'oubli complet des traditions paradisiaques, avec l'institution le genre humain eût perdu même le nom.

La famille, divine en son institution, divine en son essence, a suivi partout les vicissitudes de la civilisation catholique ; et cela est si vrai que, la pureté ou la corruption de la première, est toujours un symptôme infaillible de la pureté ou de la corruption de la seconde ; de même que l'histoire des diverses vicissitudes et des bouleversements de la

seconde, est l'histoire des bouleversements et des vicissitudes de la première.

Dans les siècles catholiques, la tendance de la famille est à la perfection : de naturelle, elle devient spirituelle, du foyer elle passe aux cloîtres. Tandis que les enfants du foyer se prosternent pleins de respect aux pieds du père et de la mère, les enfants du cloître, plus soumis et plus respectueux encore, baignent de leurs larmes les pieds sacrés d'un Père meilleur, et le saint habit d'une Mère plus tendre. Quand la civilisation catholique a perdu son empire et entre en décadence, la famille tombe aussitôt ; sa constitution se vicie, ses éléments se décomposent et tous ses liens se relâchent. Le Père et la Mère entre qui Dieu n'a mis d'autre barrière que l'amour, mettent entre eux la barrière d'un cérémonial sévère, tandis qu'une familiarité sacrilége supprime la distance que Dieu a mise entre les enfants et les pères, en renversant la barrière du respect. La famille alors, avilie et profanée, se disperse et va se perdre dans les clubs et les lieux de plaisirs.

L'histoire de la famille peut se tracer en quelques lignes. La famille divine, exemplaire et modèle de la famille humaine, est éternelle dans toutes ses personnes. La famille humaine spirituelle qui, après la famille divine, est la plus parfaite de

toutes, dure, dans tous ses membres, ce que durera *le temps*; la famille humaine naturelle entre le Père et la Mère, dure ce que dure la vie, et entre le Père et les enfants, de longues années. La famille humaine anti-catholique, dure entre le père et la mère quelques années, entre le père et les enfants quelques mois; la famille artificielle des clubs dure un jour; celle des lieux de plaisirs un instant. Ici, comme en beaucoup d'autres choses, la durée est la mesure de la perfection. Entre la famille divine et la famille humaine des cloîtres, il y a la même proportion qu'entre le temps et l'éternité; entre la famille spirituelle des cloîtres la plus parfaite, et la famille sensuelle des clubs, la plus imparfaite des familles humaines, il y a la même proportion qu'entre la brièveté d'une minute et l'immensité des temps.

CHAPITRE III.

De la société sous l'empire de l'Église catholique.

Le critérium des sciences, le critérium des affections et le critérium des actes étant constitués d'une part, de l'autre part l'autorité politique étant

constituée dans la société et l'autorité domestique dans la famille, il était nécessaire d'établir une autre autorité au-dessus de toutes les autorités humaines, organe infaillible de tous les dogmes, dépositaire auguste de tous les critérium; qui fût en même temps sainte et sanctifiante, qui fût la parole de Dieu incarnée dans le monde, la lumière de Dieu se réfléchissant sur tous les horizons, la charité divine enflammant toutes les âmes; qui amassât des trésors dans le tabernacle très haut et secret, et répandit sur la terre les infinies richesses des grâces du ciel; qui fût rafraîchissement pour les hommes fatigués, refuge pour les pécheurs, source d'eaux vives pour ceux qui ont soif, pain de vie éternelle pour ceux qui ont faim, sagesse pour les ignorants, voie de salut pour les égarés; qui fût pleine d'avertissements et de leçons pour les puissants, et pour les pauvres pleine d'amour et de miséricorde: une autorité placée à une grande hauteur, pour qu'elle puisse parler à tous avec empire, et sur un roc si ferme qu'elle ne puisse jamais être atteinte par les vagues troublées de cette mer sans repos; une autorité directement fondée de Dieu, et qui ne fût pas sujette aux oscillations des choses humaines; qui fût à la fois toujours nouvelle et toujours ancienne, durée et progrès, et assistée de Dieu d'une assistance spéciale.

Cette autorité très haute, infaillible, fondée pour l'éternité, et en qui Dieu se plaît éternellement, c'est la sainte Église catholique, apostolique, romaine, corps mystique du Seigneur, heureuse épouse du Verbe; qui enseigne au monde ce qu'elle a appris de la bouche de l'Esprit-Saint; qui placée comme en une région moyenne entre le ciel et la terre, échange des prières pour des dons, et offre perpétuellement au Père, pour le salut du monde, le sang précieux du Fils, en sacrifice perpétuel et en parfait holocauste.

Quoique Dieu fasse toutes choses d'une manière achevée et parfaite, il n'était pas de son infinie sagesse de donner la vérité au monde et de se retirer dans son repos, la laissant exposée aux injures du temps, et vain jouet de la dispute des hommes. Pour cette raison, il conçut l'idée de son Église, qui brilla au monde dans la plénitude des temps, belle de cette beauté souveraine et parfaite, de cette haute perfection qu'elle eût toujours dans l'entendement divin. Depuis lors, elle est pour nous, qui naviguons sur cette mer du monde si féconde en tempêtes, le phare lumineux placé sur l'écueil. Elle sait ce qui nous sauve et ce qui nous perd, notre première origine et notre fin dernière, en quoi consiste le salut et en quoi la condamnation de l'homme, et elle seule le sait; elle seule gou-

verne les âmes; elle seule illumine les intelligences; elle seule redresse la volonté; elle seule allume et purifie les affections; elle seule unit les cœurs avec la grâce de l'Esprit-Saint. En elle, il n'y a ni péché, ni erreur, ni faiblesse; sa robe est sans taches; pour elle, les tribulations sont des triomphes; l'ouragan et la brise la conduisent au port.

Tout en elle est spirituel, surnaturel et miraculeux. Elle est spirituelle, parce que son gouvernement s'étend sur les intelligences, et parce que les armes dont elle se sert pour se défendre et pour frapper sont des armes spirituelles; elle est surnaturelle, parce qu'elle ordonne tout pour une fin surnaturelle, et parce qu'elle a pour office d'être sainte et de sanctifier surnaturellement les hommes; elle est miraculeuse, parce que tous les grands mystères s'ordonnent dans sa miraculeuse institution, parce que son existence, sa durée et ses conquêtes sont un miracle perpétuel. Le Père envoie le Fils au monde; le Fils envoie ses apôtres au monde, et le Saint-Esprit à ses apôtres, de sorte que, dans la plénitude comme dans le principe des temps, dans l'institution de l'Église comme dans la création universelle, le Père, le Fils et le Saint-Esprit interviennent à la fois. Douze pêcheurs prononcent les paroles qui résonnent mystérieusement à leurs oreilles, et aussitôt la terre est troublée;

un feu inaccoutumé brûle dans les veines du monde; un tourbillon enveloppe les nations, entraîne les hommes, bouleverse les empires, confond les races : le genre humain sue le sang sous la pression divine. Et de tout ce sang, et de toute cette confusion de races, de peuples, de nations; de tous ces tourbillons impétueux et de ce feu qui circule par toutes les veines de la terre, le monde sort radieux et renouvelé, prosterné aux pieds de l'Église de notre Seigneur Jésus-Christ.

Cette cité mystique de Dieu a des portes ouvertes sur tous les côtés pour marquer qu'elle appelle tous les peuples : *Unam omnium Rempublicam agnoscimus mundum*, dit Tertulien. Pour elle, il n'y a ni Grecs, ni barbares; ni Juifs, ni gentils; elle admet le Scythe et le Romain, le Perse et le Macédonien, ceux qui accourent de l'orient et de l'occident, des bords du septentrion et des champs du midi. Le saint ministère de l'enseignement et de la doctrine, l'empire et le sacerdoce universels lui appartiennent. Elle a pour citoyens des rois et des empereurs; ses héros sont les martyrs et les saints; son invincible milice se compose de ces hommes forts qui ont terrassé en eux tous les appétits de la chair, et leurs folles concupiscences. Dieu préside invisiblement à ses austères assemblées et à ses très saints conciles. Lorsque ses pontifes parlent à la

terre, leur parole infaillible a déjà été écrite dans le ciel par Dieu lui-même.

Cette Église, établie dans le monde sans fondements humains, après avoir tiré ce monde d'un abîme de corruption, l'a tiré de la nuit de la barbarie. Toujours elle a combattu les combats du Seigneur, et maltraitée dans tous, de tous elle est sortie victorieuse. Les hérétiques nient sa doctrine, elle triomphe des hérésies; toutes les passions humaines se révoltent contre son empire, elle triomphe de toutes les passions humaines; le paganisme livre contre elle son dernier combat, le paganisme succombe à ses pieds; rois et empereurs la persécutent, la férocité de leurs bourreaux est vaincue par la constance de ses martyrs. Elle ne combat que pour sa sainte liberté, et le monde lui donne l'empire.

Sous son empire fécond, les sciences ont fleuri, les mœurs se sont purifiées, les lois se sont perfectionnées, toutes les grandes institutions domestiques, politiques et sociales ont pris un admirable développement. Elle n'a eu d'anathème que pour les impies, pour les peuples rebelles, pour les rois tyrans. Elle a défendu la liberté contre les rois qui aspirèrent à convertir l'autorité en tyrannie, l'autorité contre les peuples qui aspirèrent à une émancipation absolue; contre tous elle a défendu les

droits de Dieu et l'inviolabilité de ses saints commandements. Il n'y a point de vérité que l'Église n'ait proclamée ; point d'erreur qu'elle n'ait frappée de son anathème. Pour elle, la liberté dans la vérité a été sainte, et la liberté dans l'erreur a été abominable comme l'erreur elle-même. A ses yeux l'erreur naît sans droit, vit sans droit ; et pour cette raison elle l'a recherchée, poursuivie, arrachée, dans les replis les plus secrets de l'intelligence humaine. De même que cette négation du droit de l'erreur a été un dogme religieux, de même elle a été un dogme politique, proclamé dans tous les temps, par toutes les puissances du monde. Toutes ont mis hors de discussion le principe sur lequel elles reposent, toutes ont appelé erreur, et ont dépouillé de toute légitimité et de tout droit, le principe opposé à ce principe ; toutes se sont déclarées elles-mêmes infaillibles dans cette qualification sans appel. Et si elles n'ont pas condamné toutes les erreurs politiques, ce n'est pas que la conscience du genre humain reconnaisse la vérité d'aucune erreur, c'est qu'elle n'a jamais reconnu aux pouvoirs humains le privilège de l'infaillibilité dans la qualification des erreurs.

De l'impuissance radicale des pouvoirs humains à qualifier les erreurs est né le principe de la liberté de discussion, base des institutions mo-

dernes. Ce principe ne suppose pas dans la société, comme il pourrait paraître à la première vue, une incompréhensible et coupable impartialité entre la vérité et l'erreur ; il se fonde sur deux autres suppositions, desquelles l'une est vraie et l'autre fausse : la première, que les gouvernements ne sont pas infaillibles, ce qui est parfaitement vrai ; la seconde, que la discussion est infaillible, ce qui est parfaitement faux. L'infaillibilité ne peut résulter de la discussion, si elle n'est pas auparavant dans ceux qui discutent ; elle ne peut pas être dans ceux qui discutent, si elle n'est pas en même temps dans ceux qui gouvernent. Si l'infaillibilité est un attribut de la nature humaine, elle est dans les premiers comme dans les seconds ; si elle n'est pas dans la nature hnmaine, elle n'est pas plus dans les seconds que dans les premiers. La question consiste donc à vérifier si la nature humaine est faillible ou *infaillible*, ou, ce qui est nécessairement la même chose, si la nature de l'homme est saine ou déchue et infirme.

Dans le premier cas, l'infaillibilité, attribut essentiel de l'intelligence saine, est le premier et le plus grand de ses attributs ; et voici les conséquences qui découlent nécessairement de ce principe : si l'entendement de l'homme est infaillible parce qu'il est sain, il ne peut errer parce qu'il est

infaillible ; s'il ne peut errer parce qu'il est infaillible, la vérité est dans tous les hommes, isolés ou réunis, toutes leurs affirmations et toutes leurs négations doivent être forcément identiques ; si toutes leurs affirmations et leurs négations sont identiques, la discussion est inconcevable et absurde.

Dans le second cas, la faillibilité, maladie de l'entendement infirme, est la première et la plus grande des maladies humaines ; d'où les conséquences suivantes : si l'entendement de l'homme est faillible parce qu'il est infirme, il ne peut jamais être certain de la vérité, parce qu'il est faillible ; cette incertitude est d'une manière essentielle dans tous les hommes, réunis ou isolés ; si cette incertitude est d'une manière essentielle dans tous les hommes, isolés ou réunis, toutes leurs affirmamations et toutes leurs négations doivent être une contradiction dans les termes, parce qu'elles doivent être forcément incertaines ; si toutes leurs affirmations et toutes leurs négations sont incertaines, la discussion est absurde et inconcevable.

Le Catholicisme seul a donné une solution satisfaisante et légitime, comme toutes ses solutions, à ce problème redoutable. Le Catholicisme enseigne ce qui suit : L'homme vient de Dieu ; le péché vient de l'homme ; l'ignorance et l'erreur, comme

la douleur et la mort, viennent du péché; la faillibilité vient de l'ignorance, et de la faillibilité vient l'absurdité des discussions. Mais il ajoute : l'homme a été racheté ; ce qui veut dire, sinon que par l'acte de la rédemption et sans aucun effort de sa part, il est sorti de l'esclavage du péché, au moins que par la rédemption il a acquis le pouvoir de rompre ces chaînes et de convertir l'ignorance, l'erreur, la douleur et la mort en moyens de sanctification, par le bon usage de sa liberté ennoblie et restaurée. A cette fin, Dieu a institué son Église immortelle, impeccable et infaillible. L'Église représente la nature humaine sans péché, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, pleine de justice originelle et de grâce sanctifiante : et par cette raison elle est infaillible et n'est point sujette à la mort. Dieu l'a mise sur la terre afin que l'homme, aidé de la grâce qui n'est refusée à personne, puisse se rendre digne de l'application du sang versé pour lui sur le Calvaire, en se soumettant librement à ses divines inspirations. Avec la foi il vaincra son ignorance, avec la patience il vaincra la douleur, avec la résignation, la mort : la mort, la douleur et l'ignorance n'existent plus que pour être vaincues par la résignation, par la patience et par la foi.

Il suit de là que l'Église a seule le droit d'affirmer et de nier, et que hors d'elle il n'y a point de

droit pour affirmer ce qu'elle nie, et pour nier ce qu'elle affirme. Le jour où la société, ayant mis en oubli ses décisions doctrinales, a demandé à la presse et à la tribune, aux journalistes et aux assemblées : Qu'est-ce que la vérité, qu'est-ce que l'erreur ? ce jour-là l'erreur et la vérité se sont confondues dans toutes les intelligences, la société est entrée dans la région des ombres, elle est tombée sous l'empire des fictions. Sentant d'une part en elle-même une impérieuse nécessité de se soumettre à la vérité et de se soustraire à l'erreur, et de l'autre l'impossibilité de vérifier ou l'erreur, ou la vérité, elle a formé un catalogue de vérités conventionnelles et arbitraires et un catalogue d'erreurs prétendues, puis elle a dit : J'adorerai les premières et je condamnerai les secondes ; — ignorant, dans son prodigieux aveuglement, qu'en adorant les unes et en condamnant les autres, elle ne condamne ni n'adore rien ; ou que si elle adore et condamne quelque chose, c'est elle-même qu'elle condamne et adore.

L'intolérance doctrinale de l'Église a sauvé le monde du cahos. Cette intolérance a mis hors de question la vérité politique, la vérité domestique, la vérité sociale et la vérité religieuse, vérités primitives et saintes qui ne sont pas sujettes à discussion, parce qu'elles sont la base de toutes les dis-

cussions; vérités qu'on ne peut un instant révoquer en doute sans qu'aussitôt l'intelligence chancelle, perdue entre la vérité et l'erreur, sans qu'aussitôt le miroir le plus pur de la raison humaine s'obscurcisse et se trouble. C'est pourquoi la société, émancipée de l'Église, n'a fait autre chose que perdre le temps en disputes éphémères et stériles, qui ayant leur point de départ dans son scepticisme absolu, ne peuvent donner pour résultat qu'un scepticisme complet. L'Église, l'Église seule a eu le saint privilége des discussions fructueuses et fécondes. La théorie cartésienne, suivant laquelle la vérité sort du doute, comme Minerve du cerveau de Jupiter, méconnaît la loi divine qui préside en même temps à la génération des corps et à celle des idées. Par cette loi les contraires engendrent perpétuellement les contraires, et les semblables engendrent perpétuellement les semblables. En vertu de cette loi, du doute sort perpétuellement le doute, du scepticisme le scepticisme, comme de la foi sort la vérité, et de la vérité la science.

A la compréhension profonde de cette loi de la génération intellectuelle sont dues toutes les merveilles de la civilisation catholique. Ses théologiens, même considérés humainement, tiennent tête aux philosophes modernes et aux philosophes anciens; ses docteurs effrayent par l'immensité de leur

science; ses historiens éclipsent ceux de l'antiquité par leur coup d'œil généralisateur et la hauteur de leur intelligence. La Cité de Dieu, de saint Augustin, est encore aujourd'hui le livre d'histoire le plus profond que le génie, éclairé par les splendeurs du Catholicisme, ait présenté aux yeux surpris des hommes. Les actes des conciles, abstraction faite de l'inspiration divine, sont le monument le plus achevé de la prudence humaine. Les lois canoniques laissent loin d'elles pour la sagesse les lois romaines et féodales. Qui l'emporte en science sur saint Thomas, en génie sur saint Augustin, en majesté sur Bossuet, en force sur saint Paul? Qui est plus poète que Dante? Qui égale Shakespeare? Qui surpasse Caldéron? Qui a jamais, comme Raphaël, fixé sur la toile l'inspiration et la vie? Mettez les hommes devant les pyramides d'Égypte, et ils vous diront: Une civilisation grandiose et barbare a passé ici; — mettez-les devant les statues grecques et les temples grecs, et ils vous diront: Une civilisation gracieuse, éphémère et brillante a passé ici; — mettez-les devant un monument romain, et ils vous diront: Un grand peuple a passé ici. — Devant une cathédrale gothique, voyant tant de majesté unie à tant de grâce, une si sévère unité dans une si riche variété, tant de mesure et tant de hardiesse, des contours si

suaves, des lignes si pures, une si merveilleuse harmonie entre le silence et la lumière, entre les ombres et les couleurs; voyant tout cela, ils diront : Ici a passé le peuple le plus grand de l'histoire, et la plus prodigieuse des civilisations humaines; ce peuple devait avoir le grandiose de l'Égyptien, le brillant du Grec, la force du Romain, et par dessus cette force, ce brillant et ce grandiose, quelque chose qui vaut mieux, l'immortel et le parfait.

Si des sciences, des lettres et des arts, on s'élève à l'étude des institutions que l'Église a fondées de son souffle, nourries de sa substance, environnées de sa lumière, maintenues par son esprit, ce spectacle n'offrira pas de moindres merveilles. Le Catholicisme qui rapporte tout à Dieu, qui ordonne tout en vue de Dieu, et qui par là convertit la liberté suprême en élément de l'ordre suprême, et l'infinie diversité en élément de l'unité infinie, est par sa nature la religion des associations vigoureuses, unies entre elles par des affinités sympathiques. Dans le Catholicisme l'homme n'est jamais seul : pour trouver un homme livré à un isolement solitaire et sombre, symbole de l'égoïsme et de l'orgueil, il faut sortir des confins catholiques. Dans l'immense cercle que décrivent ces immenses confins, les hommes vivent associés en-

tre eux, et ils s'associent en obéissant à l'impulsion de leurs plus nobles attractions. Toutes ces associations entrent les unes dans les autres, et toutes dans une plus vaste, vraiment universelle, où elles se meuvent largement, sous la loi d'une souveraine harmonie. Le fils naît et meurt dans l'association domestique, cette base divine des associations humaines. Les familles se groupent entre elles d'une manière conforme à la loi de leur origine, et ainsi groupées elles forment ces réunions supérieures qui portent le nom de classes. Les classes se consacrent à différentes fonctions : les unes cultivent les arts de la paix, les autres les arts de la guerre; d'autres administrent la justice, et d'autres développent l'industrie. Dans ces groupes naturels se forment d'autres groupes composés de ceux qui cherchent la gloire par la même voie, de ceux qui se consacrent à une même fonction, de ceux qui professent un même état; et tous ces groupes ordonnés dans leurs classes, et toutes les classes hiérarchiquement ordonnées entre elles, constituent l'État, vaste association dans laquelle toutes les autres se meuvent à l'aise. . . . .

Voilà pour le point de vue social. Sous le point de vue politique, les familles s'associent en divers groupes; chaque groupe de familles constitue une commune; chaque commune est pour les familles qui

la composent la participation en commun au droit de rendre le culte à leur Dieu, d'administrer leurs biens propres ; de donner de plein droit la sépulture aux morts. A cet effet, chaque commune a un temple, symbole de son unité religieuse, une maison municipale, symbole de l'unité administrative et territoriale, symbole de son unité juridictionnelle et civile ; et un cimetière, symbole de son droit à la sépulture. Toutes ces diverses unités constituent l'unité municipale, qui a aussi son symbole dans le droit de prendre les armes et de déployer son drapeau. Des diverses communes se forme l'unité nationale qui, à son tour, se symbolise en un trône et se personnifie en un roi. Au-dessus de toutes ces magnifiques associations est celle de toutes les nations catholiques avec leurs princes chrétiens, réunies dans le sein de l'Église. Cette association parfaite et suprême est une dans son chef et multiple dans ses membres ; elle est multiple dans les fidèles répandus par le monde et une dans la chaire sainte qui brille à Rome environnée de divines splendeurs. Cette chaire éminente est le centre de l'humanité, représentée dans sa multiplicité par les conciles généraux, dans son unité par celui qui est sur la terre le père commun des fidèles et le vicaire de Jésus-Christ.

Voilà la diversité suprême, l'unité souveraine, la société parfaite. Tous les éléments qui rugissent bouleversés et en désordre dans les sociétés humaines, se meuvent en celle-ci dans le plus grand concert. Le pontife est roi en même temps de droit divin et de droit humain. Le droit divin éclate principalement dans l'institution, le droit humain se manifeste principalement dans la désignation de la personne; et la personne désignée pour pontife par les hommes, est instituée pontife par Dieu. De même que la monarchie pontificale réunit la sanction divine et la sanction humaine, de même elle réunit les avantages des monarchies électives et des monarchies héréditaires. Elle a la popularité des unes, l'inviolabilité et le prestige des autres; comme les premières, elle est limitée de toutes parts; comme les secondes, ses limites viennent non du dehors, mais du dedans, non d'une volonté étrangère, mais de la sienne propre. La base de ses limites est dans sa charité ardente, dans sa prodigieuse humilité, dans sa prudence infinie. Quelle est cette monarchie dont le roi élu est vénéré, et qui, lorsque tous y peuvent être rois, demeure debout sans que ni guerres domestiques ni discordes civiles la puissent renverser à terre? Quelle est cette monarchie dans laquelle le roi élit les électeurs, qui ensuite éliront le roi, tous étant élus et

électeurs? En ceci éclate un grand et profond mystère, l'unité engendrant perpétuellement la multiplicité et la multiplicité se constituant perpétuellement en unité. Ici est représenté le concours de toutes choses. Cette étrange monarchie est la représentation de celui qui étant vrai Dieu et vrai homme, est divinité et diversité réunies en un seul. La loi occulte qui préside à la génération de l'unité et de la diversité, doit être la plus haute, la plus universelle et la plus mystérieuse de toutes, bien que Dieu lui ait assujetti toutes les choses, les choses divines et humaines, les choses créées et incréées, les choses visibles et invisibles. Une dans son essence, infinie dans ses manifestations : tout ce qui existe semble n'exister que pour la manifester, et chacune des choses qui existent la manifeste différemment. Elle est d'une manière en Dieu, d'une autre manière en Dieu fait homme, d'une autre en son Église, d'une autre dans la famille, d'une autre dans l'univers ; mais elle est dans tout et dans chacune des parties de tout : ici elle est un mystère invisible et incompréhensible, et là, sans cesser d'être un mystère, elle est un phénomène visible et un fait palpable.

A côté du roi dont la fonction est de régner avec une souveraine indépendance et de gouverner avec

un empire absolu, existe un sénat perpétuel, composé de princes qui tiennent de Dieu le principat. Ce sénat perpétuel et divin, est un sénat gouvernant, mais gouvernant de telle sorte qu'il ne gêne, ni ne diminue, ni n'éclipse le pouvoir suprême du monarque. L'Église est la seule monarchie qui, placée en contact avec une oligarchie très puissante, a conservé la plénitude de son droit; et c'est la seule oligarchie qui, mise en contact avec un monarque absolu, n'a pas éclaté en perturbations et en révoltes. Comme après le roi viennent les princes, de même après les princes viennent les prêtres chargés d'un ministère sacré. Rien dans cette société prodigieuse ne se passe comme dans toutes les associations humaines. Dans celles-ci, la distance entre ceux qui sont au bas et ceux qui sont au sommet de la hiérarchie sociale est si grande que les inférieurs se sentent tentés de l'esprit de révolte, et les supérieurs de l'esprit de tyrannie. Les choses sont ordonnées de telle sorte dans l'Église que la tyrannie et les révoltes sont impossibles. Ici la dignité du sujet est aussi grande que celle du prélat, et celle du prélat consiste spécialement en ce qu'elle a de commun avec celle du sujet. La plus grande dignité des évêques n'es pas d'être princes, ni celle du pontife d'être roi, mais d'être prêtres, comme leurs sujets. Leur prérogative sublime et incommunicable n'est pas

dans le gouvernement, elle est dans le pouvoir de rendre le fils de Dieu esclave de leur voix; dans l'offrande du Fils au Père en sacrifice incessant pour les crimes du monde; dans la fonction de canal d'où s'épanche la grâce; dans le droit suprême et incommunicable de remettre et de retenir les péchés. La plus haute dignité est celle dont ils sont tous revêtus : elle n'est ni dans l'apostolat, ni dans le pontificat, elle est dans le sacerdoce.

Si l'on considère isolément la dignité pontificale, l'Église paraît une monarchie absolue; si l'on considère en elle-même sa constitution apostolique, elle paraît une oligarchie très puissante; si l'on considère d'une part la dignité commune aux prélats et aux prêtres, et de l'autre le profond abîme qu'il y a entre le prêtre et le peuple, elle paraît une immense aristocratie. Quand on jette les yeux sur l'innombrable multitude des fidèles répandus par le monde, et qu'on voit que le sacerdoce, l'apostolat et le pontificat sont à leur service, que tout s'ordonne dans cette étrange société, non pour l'agrandissement de ceux qui commandent, mais pour le salut de ceux qui obéissent; quand on considère le dogme consolant de l'égalité essentielle des âmes; quand on se rappelle que le Sauveur du genre humain a souffert le supplice de la

croix pour tous et pour chacun des hommes ; qu'il est de principe proclamé que le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ; et quand on réfléchit que le but de l'action de tous les différents ministères est la réunion des fidèles, l'Église paraît une immense démocratie, dans la glorieuse acception de ce mot ; ou tout au moins une société instituée pour une fin essentiellement populaire et démocratique. Et le plus singulier, c'est que l'Église est tout ce qu'elle paraît. Dans les autres sociétés, ces diverses formes de gouvernement sont incompatibles entre elles, ou si par hasard elles se trouvent réunies, elles perdent beaucoup de leurs propriétés essentielles. La monarchie ne peut subsister conjointement avec l'oligarchie et l'aristocratie sans perdre ce qu'elle a de naturellement absolu, et sans que l'oligarchie et l'aristocratie perdent ce qu'elles ont de puissant. La monarchie, l'oligarchie et l'aristocratie ne peuvent vivre avec la démocratie sans que celle-ci perde ce qu'elle a d'absorbant et d'exclusif, comme l'oligarchie ce qu'elle a de puissant, l'aristocratie ce qu'elle a d'envahissant, la monarchie ce qu'elle a d'absolu : le résultat définitif de leur union mutuelle serait leur mutuel anéantissement. Dans l'Église seule, société surnaturelle, elles entrent en une harmonieuse action, sans rien perdre de leur pureté originelle et de leur grandeur primitive.

Cette pacifique combinaison de forces opposées entre elles, et de gouvernements dont l'unique loi, humainement parlant, est la guerre, présente le spectacle le plus beau qui soit dans les annales du monde : si le gouvernement de l'Église pouvait être défini, on le définirait en disant que c'est une immense aristocratie, dirigée par un pouvoir oligarchique placé dans les mains d'un roi absolu, lequel a pour office de se donner perpétuellement en holocauste pour le salut du peuple. Cette définition serait le prodige des définitions, de même que la chose définie est le prodige le plus grand de l'histoire.

Résumant en quelques mots ce qui a été dit jusqu'ici, nous pouvons affirmer sans crainte d'être démenti par les faits, que le Catholicisme a mis toutes les choses humaines en ordre et en concert. Relativement à l'homme, cet ordre et ce concert veulent dire que par le Catholicisme le corps a été assujetti à la volonté, la volonté à l'entendement, l'entendement à la raison, la raison à la foi, et tout à la charité, qui a la vertu de transformer en Dieu l'homme purifié par un amour infini. Relativement à la famille, ils veulent dire que par le Catholicisme les trois personnes domestiques réunies par le lien le plus doux sont arrivées à se constituer définitivement. Relativement au gouvernement, ils signi-

fient que par le Catholicisme l'autorité et l'obéissance ont été sanctifiées, et la tyrannie et la révolte condamnées à jamais. Relativement à la société, ils signifient que par le Catholicisme la guerre des castes a cessé, que l'harmonie concertée de toutes les agrégations sociales a commencé; que l'esprit d'associations fécondes a succédé à l'esprit d'égoïsme et d'isolement, et l'empire de l'amour à l'empire de l'orgueil. Relativement aux sciences, aux lettres et aux arts, ils signifient que par le Catholicisme l'homme est entré en possession de la vérité et de la beauté, du vrai Dieu et de ses splendeurs divines. Il résulte enfin de tout ce que nous avons dit qu'avec le Catholicisme est venue au monde une société surnaturelle, excellente, parfaite, fondée de Dieu, conservée de Dieu, assistée de Dieu, qui conserve en dépôt perpétuellement sa parole éternelle, qui donne au monde le pain de la vie, qui ne peut se tromper ni tromper, qui enseigne aux hommes les leçons qu'elle apprend de son divin maître, qui est la parfaite image des perfections divines, l'exemplaire sublime, le modèle achevé des sociétés humaines.

Dans les chapitres suivants il sera complètement démontré que ni le Christianisme ni l'Église catholique, qui est son expression absolue, n'ont pu opérer de si grandes choses, de si étonnants pro-

diges, de si merveilleux changements, sans une action surnaturelle et constante de la part de Dieu, qui gouverne surnaturellement la société par sa Providence et l'homme par sa grâce.

CHAPITRE IV.

Le Catholicisme est amour.

Entre l'Église catholique et les autres sociétés répandues sur la terre, il y a la même distance qu'entre les conceptions naturelles et les conceptions surnaturelles, qu'entre les conceptions humaines et les conceptions divines.

Pour le monde païen la société et la cité étaient une même chose. Pour le Romain, la société était Rome; pour l'Athénien, Athènes. Hors d'Athènes et de Rome il n'y avait plus que nations barbares et incultes, sauvages et insociables par leur nature. Le Christianisme a révélé à l'homme la société humaine, et, comme si ce n'était pas assez, il lui a révélé une autre société beaucoup plus grande et excellente, à qui il n'a donné dans son immensité

ni bornes ni fin. Elle a pour citoyens les saints qui triomphent au ciel, les justes qui souffrent dans le purgatoire, et les chrétiens qui combattent sur la terre.

Qu'on lise attentivement une à une toutes les pages de l'histoire; après les avoir toutes méditées, on verra avec étonnement que cette conception gigantesque vient seule, qu'elle vient sans avertissement, et sans antécédent aucun; qu'elle vient comme une révélation surnaturelle, communiquée surnaturellement à l'homme. Le monde l'a reçue d'un seul coup; il ne la vit point venir, puisque lorsqu'il la vît elle était déjà venue; il la vit par une seule illumination et par un simple coup d'œil. Qui pouvait, si ce n'est Dieu, qui est amour, apprendre à ceux qui combattent ici-bas, qu'ils sont en communion avec ceux qui souffrent dans le purgatoire et avec ceux qui triomphent dans le ciel? Qui a pu, si ce n'est Dieu, unir par un lien d'amour les morts et les vivants, les justes, les saints et les pécheurs? Quel autre que Dieu a pu établir un pont sur ces océans?

La loi de l'unité et de la diversité, cette loi par excellence, qui est en même temps humaine et divine, sans laquelle rien ne s'explique et avec laquelle tout s'explique, se montre ici dans une de ses plus étonnantes manifestations. La diversité est

dans le ciel, parce que le Père, le Fils et l'Esprit saint sont trois personnes; et cette diversité va se perdre, sans se confondre, dans l'unité, parce que le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le saint Esprit est Dieu : et Dieu est un. La diversité est dans le paradis terrestre, parce qu'Adam et Ève sont deux personnes différentes; et cette diversité va se perdre, sans se confondre, dans l'unité, parce qu'Adam et Ève sont la nature humaine : et la nature humaine est une. La diversité est dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'en lui concourent, d'une part la nature divine, de l'autre la nature corporelle et la nature spirituelle dans la nature humaine; et la nature corporelle et la nature spirituelle et la nature divine vont se perdre, sans se confondre, dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est une seule personne. — La diversité enfin est dans l'Église militante, dans l'Église souffrante et dans l'Église triomphante, et cette diversité va se perdre, sans se confondre, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, chef unique de l'Église universelle, qui lui-même, considéré comme fils unique du Père, est, comme le Père, le symbole de la diversité des personnes dans l'unité de l'essence, de même qu'il est, en qualité de Dieu homme, le symbole de la diversité des essences dans l'unité de la personne, et, en qualité de Dieu homme et de

fils de Dieu tout ensemble, le symbole parfait de toutes les diversités possibles et de l'unité infinie.

La suprême harmonie consistant en ce que l'unité, de laquelle naît toute diversité et en laquelle se résout toute diversité, se montre toujours identique à elle-même dans toutes ses manifestations, il suit de là que toujours est même la loi en vertu de laquelle tout ce qui est divers devient un. La diversité de la Trinité divine est une par l'amour; la diversité humaine composée du père, de la mère et du fils, devient une par l'amour; la diversité de la nature humaine et de la nature divine devient une en Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge, mystère d'amour; la diversité de l'Église qui combat, de l'Église qui souffre et de l'Église qui triomphe devient une en Notre-Seigneur Jésus-Christ par les prières des chrétiens triomphants, lesquelles descendent en rosée bienfaisante sur les chrétiens qui combattent, et par les prières des chrétiens qui combattent, lesquelles descendent comme une pluie féconde sur les chrétiens qui souffrent; et cette prière parfaite est l'extase de l'amour. — *Dieu est charité; celui qui est dans la charité est en Dieu et Dieu est en lui.* — Si Dieu est charité, la charité est l'unité, est infinie, parce que Dieu est la

charité infinie. Si celui qui est dans la charité est en Dieu, et Dieu en lui, Dieu peut descendre jusqu'à l'homme par la charité, et par la charité l'homme peut s'élever jusqu'à Dieu; et tout cela sans se confondre; de telle manière que ni Dieu fait homme ne perd sa nature divine, ni l'homme fait Dieu ne perd sa nature humaine, l'homme étant toujours homme, quoiqu'il soit Dieu, et Dieu toujours Dieu, quoiqu'il soit homme: et tout cela par des moyens exclusivement surnaturels, c'est-à-dire par des moyens exclusivement divins.

Les nations ont eu connaissance de ce dogme suprême, comme elles ont eu une connaissance plus ou moins juste, plus ou moins complète de tous les dogmes catholiques. Sous toutes les zônes, dans tous les temps, chez toutes les races humaines on a conservé une foi immortelle en une transformation future si radicale et souveraine qu'elle unirait à jamais le créateur et sa créature, la nature humaine et la nature divine. Déjà dans le paradis terrestre l'ennemi du genre humain parlait à nos premiers parents d'être des dieux. Après la prévarication et la chute, les hommes portèrent cette tradition prodigieuse jusqu'aux extrémités les plus reculées du monde; il n'y a pas d'érudit qui ne la trouve au fond de toutes les théologies, pour peu qu'il les examine. La différence entre le dogme pur conservé

dans la théologie catholique, et le dogme altéré par les traditions humaines, est dans la manière d'arriver à cette transformation suprême et d'atteindre cette fin souveraine. L'ange des ténèbres ne trompa point nos premiers parents quand il leur affirma qu'ils deviendraient comme des dieux; il les trompa en leur cachant la voie surnaturelle de l'amour et en leur ouvrant la voie naturelle de la désobéissance. L'erreur des théologies payennes n'est pas d'affirmer que la divinité et l'humanité s'unirent, mais d'en venir à considérer comme presque de tout point identiques la nature humaine et la nature divine; tandis que le Catholicisme, les considérant comme essentiellement distinctes, va à l'unité par la déification surnaturelle de l'homme. Cette superstition payenne est patente dans les honneurs divins attribués à la terre, en qualité de mère immortelle et féconde de ses dieux, et à plusieurs des créatures qu'ils confondirent avec les dieux mêmes. Enfin, la différence entre le panthéisme et le Catholicisme ne consiste pas en ce que l'un affirme et l'autre nie la déification de l'homme: elle consiste en ce que le panthéisme soutient que l'homme est Dieu par sa nature, tandis que le Catholicisme déclare qu'il peut le devenir surnaturellement par la grâce; elle consiste en ce que le panthéisme enseigne que l'homme,

partie du conjoint qui est Dieu, est absorbé complètement par le conjoint dont il fait partie, tandis que le Catholicisme enseigne que l'homme, même après avoir été déifié, c'est-à-dire après avoir été pénétré par la substance divine, conserve encore l'individualité inviolable de sa propre substance. Le respect de Dieu pour l'individualité humaine, ou ce qui revient au même, pour la liberté de l'homme, constituant son individualité absolue et inviolable, est tel selon le dogme catholique, qu'il a partagé avec elle l'empire de toutes les sociétés, gouvernées en même temps par la liberté de l'homme et par le conseil divin.

L'amour est de soi très fécond; et, parce qu'il est très fécond, il engendre toutes les choses diverses sans briser sa propre unité; et, parce qu'il est amour, il résout en son unité, sans les confondre, toutes les choses diverses. L'amour est donc infinie variété et unité infinie. Il est la loi unique, le précepte suprême, la seule voie, la dernière fin. Le catholicisme est amour, parce que Dieu est amour. Celui-là seul qui aime est catholique, et le catholique seul apprend à aimer, parce que seul il reçoit ce qu'il sait des sources surnaturelles et divines.

CHAPITRE V.

Que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas triomphé du monde par la sainteté de sa doctrine, ni par les prophéties et les miracles, mais malgré toutes ces choses.

Le Père est amour, et il a envoyé le Fils par amour; le Fils est amour, et il a envoyé l'Esprit saint par amour; l'Esprit saint est amour, et il répand continuellement son amour dans l'Église. L'Église est amour, et elle embrâsera le monde d'amour. Ceux qui l'ignorent ou qui l'ont oublié, ignoreront toujours quelle est la cause surnaturelle et secrète des phénomènes patents et naturels; quelle est la cause invisible de tout ce qui est visible, quel est le lien qui assujettit le temporel à l'éternel, quel est le ressort secret des mouvements de l'âme, de quelle manière l'Esprit saint opère dans l'homme, la Providence dans la société, Dieu dans l'histoire.

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas vaincu le monde par sa doctrine merveilleuse. S'il n'eût été qu'un homme de doctrine merveilleuse, le monde l'eût admiré un moment, et bientôt après il eût oublié et la doctrine et l'homme. Toute merveil-

leuse qu'elle fût, elle n'a été suivie que par quelques gens du peuple; elle a été méprisée par les plus distingués d'entre les Juifs, et pendant la vie du Maître elle a été ignorée du genre humain.

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas vaincu le monde par ses miracles. De ceux-mêmes qui l'ont vu changer par sa seule volonté la nature des choses, marcher sur les eaux, apaiser la mer, arrêter les vents, commander à la vie et à la mort, les uns l'appelèrent Dieu, les autres démon, les autres prestidigitateur et magicien.

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas vaincu le monde par l'accomplissement en sa personne des anciennes prophéties. La synagogue qui en était dépositaire ne se convertit point; les docteurs qui les savaient de mémoire ne se convertirent point; les multitudes qui les avaient apprises des docteurs ne se convertirent point.

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas vaincu le monde par la vérité. La vérité essentielle du christianisme était dans l'ancien comme elle est dans le nouveau Testament, puisqu'elle a toujours été une, éternelle, identique à elle-même. Cette vérité qui a été éternellement dans le sein de Dieu, a été révélée à l'homme, versée dans son esprit, et déposée dans l'histoire dès que la première parole divine a retenti dans le monde. Et pourtant l'an-

cien Testament, dans ce qu'il avait d'éternel et d'essentiel, comme dans ce qu'il avait d'accessoire, de local et de contingent, dans ses dogmes comme dans ses rits, n'a jamais franchi les frontières du peuple prédestiné. Ce même peuple s'est bien des fois révolté; il a persécuté ses prophètes, égorgé ses docteurs; il s'est livré à l'idolâtrie à la manière des gentils; il a fait des pactes criminels avec les esprits infernaux; il s'est abondonné dans son corps et dans son âme à de sanglantes et horribles superstitions; et le jour où la VÉRITÉ s'est incarnée, il l'a maudite, il l'a niée, il l'a crucifiée sur le Calvaire. Et tandis que la Vérité, qui était cachée sous les symboles anciens, représentée par les figures anciennes, annoncée par les prophètes anciens, attestée par des prodiges frappants et par d'étonnants miracles, fut mise en croix, lorsqu'elle vint elle-même expliquer par sa présence le pourquoi de ces étonnants miracles et de ces prodiges frappants, approuver toutes les paroles prophétiques, enseigner aux nations ce qui était représenté par les anciens symboles, ce qui était caché sous les ancienes figures, l'erreur s'était étendue librement sur toute la surface du monde et avait obscurci de ses ombres tous les horizons. Et cela avec une prodigieuse rapidité, sans le secours de prophètes, ni de symboles, ni de figures, ni de mi-

racles..... Terrible leçon, mémorable enseignement pour ceux qui croient en la force secrète et expansive de la vérité, et qui parlent de l'impuissance radicale de l'erreur à faire son chemin par elle-même dans le monde !

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ a vaincu le monde, il l'a vaincu malgré qu'il fût la vérité, malgré qu'il fût Celui qui était annoncé par les anciens prophètes, représenté par les symboles anciens, caché sous les anciennes figures ; il l'a vaincu malgré ses miracles prodigieux et sa merveilleuse doctrine. Nulle autre que la doctrine évangélique ne pouvait triompher avec un tel amas de témoignages si clairs, de preuves irréfragables et d'invincibles arguments. Si le mahométisme se répandit comme un déluge en Afrique, en Asie et en Europe, c'est qu'il chemina sans bagages embarrassants et qu'il portait à la pointe de son épée tous ses miracles, tous ses arguments et tous ses témoignages.

L'homme prévaricateur et déchu n'a pas été fait pour la vérité, ni la vérité pour l'homme prévaricateur et déchu. Entre la vérité et la raison humaine, depuis la prévarication de l'homme, Dieu a mis une impérissable répugnance et une répulsion invincible. La vérité a en soi les titres de sa souveraineté et ne demande pas permission pour imposer son joug. L'homme, de son côté, depuis

sa révolte contre Dieu, n'admet d'autre souveraineté que la sienne propre, à moins qu'on ne lui demande préalablement son consentement et sa permission. Aussi, dès que la vérité se place devant ses yeux, il la nie aussitôt : la nier c'est se poser soi-même en qualité de souverain indépendant. S'il ne peut la nier, il entre en lutte avec elle, et en combattant, il combat pour sa souveraineté. S'il est vainqueur, il la crucifie; s'il est vaincu, il fuit : en la fuyant il croit fuir sa servitude, en la crucifiant il croit crucifier son tyran.

Entre la raison humaine et l'absurde, il y a au contraire affinité secrète et très étroite parenté. Le péché les a unis par les liens d'une indissoluble alliance. L'absurde triomphe de l'homme, précisément parce qu'il est dénué de tout droit antérieur et supérieur à la raison humaine ; et l'homme l'accepte précisément à cause de cela, parce que n'ayant pas de droit, il n'a pas de prétentions : sa volonté l'accepte parce qu'il est fils de son entendement, et l'entendement se complait en lui, parce qu'il est son propre fils, son propre verbe, le témoignage vivant de sa puissance créatrice. Dans son acte de création, l'homme est à la manière de Dieu, et il s'appelle dieu lui-même : et s'il est dieu à la manière de Dieu, le reste pour l'homme n'est rien. Que lui importe que l'autre

soit le Dieu de la vérité, s'il est, lui, le dieu de l'absurde ? Du moins, il sera indépendant à la manière de Dieu, souverain à la manière de Dieu ; en adorant son œuvre il s'adorera lui-même, en l'exaltant il s'exaltera lui-même.

Vous qui aspirez à subjuguer les peuples, à dominer sur les nations, et à exercer un empire sur la raison humaine, ne vous annoncez pas comme dépositaires de vérités claires et évidentes, et surtout ne faites pas connaître vos preuves, si vous en avez, car jamais le monde ne vous reconnaîtra pour maîtres ; il se révoltera au contraire contre le joug de votre évidence. Mais annoncez que vous possédez un argument qui renverse une vérité mathématique ; que vous allez démontrer que deux et deux font cinq et non quatre ; que Dieu n'existe pas, ou que l'homme est Dieu ; que le monde jusqu'ici a été esclave de honteuses superstitions ; que la sagesse des siècles n'est que pure ignorance ; que toute révélation est une imposture ; que tout gouvernement est une tyrannie, et toute obéissance une servitude ; que le beau est le laid, que le laid est le beau suprême ; que le mal est le bien, et que le bien est le mal ; que le diable est Dieu, et que Dieu est le diable ; qu'au delà de ce monde il n'y a ni enfer ni paradis ; que le monde que nous habitons est un enfer présent et

un paradis futur; que la liberté, l'égalité et la fraternité, sont des dogmes incompatibles avec la superstition chrétienne; que le vol est un droit imprescriptible, et que la propriété est un vol; qu'il n'y a d'ordre que dans l'*an-archie*, et qu'il n'y a pas d'anarchie sans ordre: et soyez certains que sur cette seule annonce, le monde émerveillé de votre sagesse et fasciné par votre science, prêtera à vos paroles une oreille attentive et respectueuse! Si au bon sens dont vous avez fait large preuve, en annonçant la démonstration de toutes ces choses, vous joignez ensuite celui de ne les démontrer d'aucune façon; si pour unique démonstration de vos blasphèmes et de vos affirmations vous donnez vos affirmations et vos blasphèmes, aussitôt le genre humain vous portera aux nues. Appelez, alors, l'attention des gens sur votre bonne foi, poussée jusqu'au point de vous présenter en toute simplicité, sans recourir aux vaines supercheries de vaines raisons, de vains antécédents historiques et de vains miracles, vous donnant en témoignage public de votre croyance au triomphe de la vérité par elle seule. Jetant les yeux autour de vous, demandez où sont et qui sont vos ennemis, le monde dans l'extase et l'admiration, proclamera d'une seule voix votre magnanimité, votre grandeur et votre victoire;

il vous appellera pieux, heureux, triomphateur!....

Je ne sais s'il y a quelque chose sous le soleil de plus vil et de plus méprisable que le genre humain hors des voies catholiques.

Sur l'échelle de sa dégradation et de son avilissement, les multitudes égarées par les sophistes et opprimées par les tyrans, sont les plus dégradées et les plus viles. Viennent ensuite les sophistes. Les tyrans qui tiennent leur fouet sanglant suspendu sur les uns et sur les autres, sont, à bien y voir, les moins dégradés, les moins vils, les moins méprisables. Les premiers idolâtres s'échappent à peine de la main de Dieu qu'ils tombent dans celle des tyrans babyloniens. Le paganisme antique va roulant d'abîme en abîme, de sophiste en sophiste et de tyran en tyran, jusqu'à ce qu'il tombe entre les mains de Caligula, monstre horrible et ignominieux, avec des formes humaines, des ardeurs de fou et des appétits de brute. Le paganisme moderne commence par s'adorer lui-même dans une prostituée et vient s'abattre aux pieds de Marat, le tyran sanglant et cynique, et aux pieds de Robespierre, incarnation suprême de la vanité humaine avec ses instincts inexorables et féroces. Le nouveau paganisme tombera dans un abîme plus profond et plus horrible encore. Celui qui doit la

river sur la tête le joug de ses impudiques et féroces insolences, s'agite peut-être déjà dans la fange des cloaques sociaux.

CHAPITRE VI.

Notre Seigneur Jésus-Christ a triomphé du monde exclusivement par des moyens surnaturels.

Lorsque j'aurai été élevé en haut, c'est-à-dire sur la Croix, *j'attirerai tout à moi*, c'est-à-dire j'assurerai ma domination et ma victoire sur le monde. Par ces paroles solennellement prophétiques, le Seigneur révéla à ses disciples combien peu valaient pour la conversion du monde les prophéties qui annoncèrent sa venue, les miracles qui publiaient sa toute-puissance, la sainteté de sa doctrine, le témoignage de sa gloire, et en même temps combien devait être puissant pour opérer ce prodige son immense amour, révélé à la terre par sa mise en croix et par sa mort.

Ego veni in nomine patris mei, et non accipitis me : si alius venerit in nomine suo, illum accipietis. (Jean., c. 5, v. 43.) Le triomphe naturel de l'erreur sur la vérité, du mal sur le bien, est annoncé par ces paroles. Dans ces paroles se

trouve le secret de l'oubli où toutes les nations avaient mis Dieu, de la propagation effrayante des superstitions païennes, des profondes ténèbres répandues sur le monde, et à la fois l'annonce des futurs débordements des erreurs humaines, de la persécution des justes, des victoires des sophistes, de la popularité des blasphémateurs. Ces paroles renferment pour ainsi dire l'histoire avec tous les scandales, avec toutes les hérésies, avec toutes les révolutions. Elles nous font voir pourquoi, placé entre Barrabas et Jésus, le peuple juif condamna Jésus et préféra Barrabas; pourquoi le monde, placé aujourd'hui entre la théologie catholique et la théologie socialiste, préfère la théologie socialiste et laisse la théologie catholique; pourquoi les discussions humaines vont aboutir à la négation de l'évidence et à la proclamation de l'absurde. Dans ces paroles vraiment merveilleuses est le secret de tout ce que nos pères ont vu, de tout ce que nos fils verront, et de tout ce que nous voyons nous-mêmes. Non! nul ne peut aller au Fils, c'est-à-dire à la Vérité, si le Père ne l'appelle. Paroles très profondes, qui attestent et la toute-puissance de Dieu et l'impuissance radicale et invincible du genre humain.

Mais le Père appellera et les peuples lui répondront; le Fils sera mis en Croix et il attirera tout à

lui : voilà la promesse du triomphe surnaturel du bien sur le mal, promesse qui sera de tout point accomplie à la fin des temps.

Pater meus usque modo operatur : et ego operor. Sicut Pater.... sic et filius quos vult vivificat. (Joan., c. V, v. 17.) *Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos : si autem abiero, mittam eum ad vos.* (Joan., c. XVI, v. 7.)

Les langues de tous les docteurs, les plumes de tous les savants ne suffiraient pas pour expliquer tout ce que ces paroles renferment. Elles proclament la souveraine vertu de la grâce, et l'action surnaturelle, invisible et permanente de l'Esprit saint. On y trouve le surnaturalisme catholique avec son infinie fécondité, avec ses merveilles inénarrables. Là, surtout, est expliqué le triomphe de la croix, qui est le plus grand et le plus inconcevable de tous les prodiges.

En effet, le Christianisme, humainement parlant, devait succomber, et succomber nécessairement. Il devait succomber, d'abord, parce qu'il était la vérité; en second lieu, parce qu'il avait à son appui les témoignages les plus éloquents, des miracles étranges, des preuves irrécusables. Jamais le genre humain n'a manqué de se révolter et de protester contre toutes ces choses séparées,

et il n'était pas probable, ni croyable, ni le moins du monde imaginable, qu'il ne se révolterait pas et ne protesterait pas contre toutes ces mêmes choses réunies : et de fait, il éclata en blasphèmes, en protestations, en révoltes.

Mais le Juste monta sur la croix par amour, il versa son sang par amour, il donna sa vie par amour : et cet amour infini, ce précieux sang, méritèrent au monde la venue de l'Esprit-Saint. Alors tout changea, parce que la raison fut vaincue par la foi, et la nature par la grâce.

Combien Dieu est admirable dans ses œuvres, merveilleux dans ses desseins, sublime dans ses pensées ! L'homme et la vérité marchaient séparés : l'orgueil indomptable de celui-là s'accommodait mal de l'évidence quelque peu insolente et brutale de celle-ci. Dieu tempéra l'évidence de la vérité en la voilant d'un nuage transparent, et envoya *la foi à l'homme ; et en lui envoyant la foi*, il lui dicta ce pacte : Je partagerai l'empire avec toi. Je te dirai ce que tu dois croire et te donnerai laforce pour le croire, mais je n'appesantirai pas le joug de l'évidence sur ta volonté souveraine. Je te donne la main pour te sauver, mais je te laisse le droit de te perdre. Travaille avec moi à ton salut, ou perds-toi tout seul. Je ne t'ôterai pas ce que je t'ai donné : et le jour où je

t'ai tiré du néant, je t'ai donné le libre arbitre.

Par la grâce de Dieu, l'homme accepta librement ce pacte, et ainsi l'obscurité dogmatique du Catholicisme sauva d'un naufrage certain son évidence historique. La foi, plus conforme que l'évidence avec l'entendement de l'homme, sauva du naufrage la raison humaine. La vérité devait être proposée par la foi pour être acceptée par l'homme, de soi rebelle contre la tyrannie de l'évidence.

Le même esprit qui propose ce qu'il faut croire et nous donne la force pour le croire, propose ce qu'il faut faire, nous donne le désir de le faire et travaille avec nous pour le faire. La misère de l'homme est si grande, son abjection si profonde, son ignorance si absolue, son impuissance si radicale, qu'il ne peut par lui seul ni former un bon propos, ni concevoir un grand dessein, ni sentir un grand désir d'aucune chose qui soit agréable à Dieu et qui soit utile au salut de son âme. D'un autre côté, sa dignité est si grande, sa nature si noble, son origine si haute, sa fin si glorieuse, que Dieu lui-même pense par sa pensée, voit par ses yeux, marche par ses pieds et opère par ses mains. C'est lui qui le porte pour qu'il marche, qui l'arrête pour qu'il ne se blesse pas; c'est lui qui commande à ses anges de l'assister pour qu'il ne tombe pas; et si par hasard il tombe, il le soulève lui-

même et le remet sur pied. Il lui inspire le désir de persévérer et fait qu'il persévère. C'est pourquoi saint Augustin dit : « Nous croyons que nul n'arrive au véritable salut, si Dieu ne l'appelle ; et que nul, après avoir été appelé, ne fait ce qui convient pour le salut, si Dieu ne l'aide. » Dieu lui-même parle ainsi dans l'Évangile selon saint Jean, ch. XV, v. 4 et 5 : *Manete in me et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos nisi in me manseritis. — Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum ; quia sine me, nihil potestis facere.* L'Apôtre dans sa deuxième épître aux Corinthiens, ch. III, v. 4 et 5, dit : *Fiduciam autem talem habemus per Christum ad Deum. — Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est.* Le saint homme Job confessait cette même impuissance radicale de l'homme dans l'œuvre de son salut, quand il disait : (14) « Qui peut rendre pure une chose conçue d'une masse de corruption ? » Et Moïse en disant : « Nul ne peut être innocent par lui-même devant Toi. » Saint Augustin, dans l'inimitable livre des Confessions, s'adressant à Dieu lui dit : « Accordez-moi la grâce de faire ce que vous me commandez ; et ordonnez-moi ce...

qui vous paraîtra le meilleur. » De sorte que Dieu, ainsi qu'il me déclare ce que je dois croire et me donne la force pour le croire, de même m'ordonne ce que je dois faire et me donne la grâce de le faire.

Quel entendement connaîtra, quelle langue dira, quelle plume écrira la manière dont Dieu opère dans l'homme ces souverains prodiges, et comment il le conduit dans la voie du salut d'une main à la fois miséricordieuse et juste, douce et puissante? Qui indiquera les limites de cet empire spirituel, entre la volonté divine et le libre arbitre de l'homme? Qui dira comment ils concourent sans se confondre et sans se nuire? Je ne sais qu'une chose, Seigneur, c'est que pauvre et petit comme je suis, grand et puissant comme vous êtes, vous me respectez autant que vous m'aimez, et m'aimez autant que vous me respectez; je sais que vous ne m'abandonnerez pas à moi-même, parce que par moi-même je ne puis rien, sinon vous oublier et me perdre; je sais qu'en me tendant la main qui me sauvera, vous me la tendrez si douce, si caressante que je ne la sentirai pas venir. Vous êtes pour la douceur comme le souffle du vent léger, pour la force comme l'aquilon. Je suis emporté par vous comme par l'aquilon, et je me dirige librement vers vous comme conduit par un

vent léger. Vous me faites avancer comme si vous me poussiez, mais vous ne me poussez pas, vous me sollicitez. Je me meus et vous vous mouvez en moi. Vous venez à ma porte et vous m'appelez avec douceur; et si je ne réponds pas, vous attendez et vous m'appelez de nouveau. Je sais que je puis ne pas vous répondre et me perdre; je sais que je puis vous répondre et me sauver; mais je sais que je ne pourrais vous répondre si vous ne m'appeliez pas, et que lorsque je réponds, je réponds ce que vous me dites, l'appel étant vôtre, et vôtre et mienne la réponse. Je sais que je ne puis opérer sans vous et que par vous j'opère, et qu'en opérant, je mérite; mais je mérite parce que vous m'aidez à mériter, comme vous m'avez aidé à opérer. Lorsque vous me récompensez parce que je mérite, et lorsque je mérite parce que j'opère, vous m'accordez trois grâces: la grâce du prix dont vous récompensez la grâce du mérite que vous m'avez donnée et qui a été la récompense de la grâce que vous m'avez faite d'opérer avec votre aide. Vous êtes comme la mère et moi comme le petit enfant: la mère excite dans l'enfant le désir de marcher et lui donne la main pour qu'il marche, puis elle le baise parce qu'il a eu le désir de marcher et qu'il a marché à l'aide de sa main. J'écris parce que vous m'avez inspiré le

désir d'écrire, et je n'écris que ce que vous m'enseignez, ou ce que vous me permettez d'écrire: Celui qui croit mouvoir un membre sans vous ne vous connaît pas et n'est pas chrétien.

Je demande pardon à mes lecteurs d'être entré, profane et simple laïque, dans le chemin caché et difficile de la grâce. Tous reconnaîtront néanmoins, pour peu qu'ils réfléchissent, que le grave sujet que je traite dans les derniers chapitres exigeait impérieusement cette petite incursion. Il s'agissait de vérifier quelle est l'explication légitime du prodige toujours ancien et toujours nouveau de l'action puissante que le Christianisme a exercée et exerce dans le monde, pour arriver ensuite au mystère non moins étonnant et non moins prodigieux de la puissance de transformation qu'il manifeste à l'égard des sociétés humaines. Le prodige de sa propagation et de son triomphe n'est pas dû aux témoignagnes historiques, ni aux annonces prophétiques, ni à la sainteté de ses doctrines: dans l'état où fut réduit l'homme après la prévarication et la faute, toutes ces circonstances ont été plus propres à entraver le christianisme qu'à le porter vainqueur et triomphant jusqu'aux extrémités de la terre. Les miracles n'ont eu non plus aucune part dans l'opération de ce prodige; car s'il est

vrai que considérés en eux-mêmes ils sont une chose surnaturelle, considérés extrinsèquement, ils sont une preuve naturelle assujettie aux mêmes conditions que les autres témoignages humains. La propagation et le triomphe du Christianisme est un fait surnaturel, puisque le Christianisme portait en lui ce qui devait empêcher sa propagation et sa victoire. Pour expliquer légitimement ce fait surnaturel, il fallait remonter à une cause qui, surnaturelle elle-même, opérât à l'extérieur d'une manière conforme à sa propre nature, c'est-à-dire surnaturellement. Cette cause surnaturelle en elle-même et surnaturelle en son action, c'est la grâce. La grâce nous a été méritée par le Seigneur lorsqu'il subit en croix une mort ignominieuse, et les apôtres la reçurent lorsque le Saint-Esprit, auteur de toute grâce et de toute justification, descendit sur eux. *L'Esprit-Saint* répandit dans les apôtres la grâce que nous a méritée la mort du Fils par la miséricorde du Père. Ainsi la divine Trinité intervint dans l'œuvre ineffable de notre rédemption, comme auparavant dans la création de l'univers.

Ce qui fait comprendre deux choses, autrement inexplicables, à savoir: comment il se fit que les Apôtres opérèrent de plus grands miracles que

leur divin Maître, et des miracles qui portèrent plus de fruits, selon que le Seigneur lui-même le leur avait annoncé plusieurs fois et en différentes occasions.

Le rachat universel du genre humain dans toute la prolongation des siècles, depuis les temps adamiques jusque aux derniers temps, devait être le prix du sacrifice sanglant de la Croix; mais, jusqu'à la consommation de ce sacrifice, les demeures divines furent fermées devant les malheureux fils d'Adam par des portes d'airain.

Lorsque les temps furent accomplis, l'Esprit de Dieu descendit sur les Apôtres, comme un vent impétueux, sous la forme de langues de feu. Alors il arriva que sans transition aucune, en vertu d'une action surnaturelle et divine, toutes choses furent changées. Le premier changement s'opéra dans les Apôtres. Ils ne voyaient point, ils virent; ils n'entendaient point, ils entendirent; ils étaient ignorants, ils furent savants; ils parlaient de choses vulgaires, ils parlèrent de choses prodigieuses. La malédiction de Babel prit fin. Jusqu'alors chaque peuple avait parlé sa langue, les Apôtres les parlèrent toutes sans confusion. Ils étaient pusillanimes, ils devinrent hardis; ils étaient lâches, ils devinrent courageux; ils étaient paresseux, ils devinrent diligents; ils avaient abandonné leur

maître pour la chair et pour le monde, ils abandonnèrent la chair et le monde pour leur maître. Ils avaient laissé la croix pour la vie, ils donnèrent leur vie pour la croix, ils moururent dans leurs membres pour vivre dans son esprit ; pour se transformer en Dieu ils cessèrent d'être hommes ; pour s'élever à la vie angélique, ils méprisèrent la vie humaine. . . . . . .

De même que l'Esprit-Saint avait transformé les Apôtres, les Apôtres transformèrent le monde, non par eux-mêmes, mais par l'esprit invincible qui était en eux. Le monde avait vu Dieu et ne l'avait pas connu ; et maintenant qu'il ne l'avait plus sous les yeux, il le connut. Il n'avait pas cru en sa parole, et maintenant qu'il avait cessé de parler, il y crut. Vainement il avait vu ses miracles, et maintenant que celui qui les opérait était retourné à son Père, il confessa ses miracles ; il avait crucifié Jésus, il adora celui qu'il avait crucifié ; il avait adoré des idoles, il brûla les idoles ; les preuves qu'il avait tenues pour futiles, il les tint pour invincibles et victorieuses : sa haine profonde se changea en un amour immense. . . . .

Celui qui n'a pas l'idée de la grâce n'a pas non plus l'idée du Christianisme ; de même, celui qui n'a pas l'idée de la Providence de Dieu est dans l'ignorance la plus complète de toutes choses. La

Providence, prise dans son acception la plus générale, est le soin que le Créateur a de toutes les créatures. Les choses ont existé parce que Dieu les a créées; mais elles ne subsistent que parce que Dieu s'occupe d'elles avec un soin continu, qui devient une création incessante. Avant qu'elles ne fussent, les choses n'eurent pas en soi raison d'être; lorsqu'elles furent, elles n'eurent pas en soi raison de subsister. Dieu seul est la vie et la raison de la vie, l'être et la raison de l'être, le subsister et la raison de subsister. Rien n'est, rien ne vit, rien ne subsiste par sa propre vertu. Hors de Dieu, ces attributs ne sont nulle part, ni en aucune chose. Dieu n'est pas comme un peintre qui, son tableau fait, s'en va, l'abandonne et l'oublie; et les choses que Dieu a créées ne subsistent pas comme la figure peinte qui subsiste par soi seule. Dieu a fait les choses d'une manière plus souveraine, et les choses dépendent de Dieu d'une manière plus substantielle et excellente. Les choses de l'ordre naturel, celles de l'ordre surnaturel, et celles qui pour sortir de l'ordre commun naturel ou surnaturel s'appellent et sont miraculeuses, sans cesser d'être différentes entre elles, puisqu'elles sont gouvernées et régies par des lois différentes, ont pour caractère commun leur dépendance absolue de la volonté divine. On n'affirme pas des fontaines tout ce qu'il y a

à affirmer d'elles, quand on affirme qu'elles coulent parce que leur nature est de couler; ni des arbres, quand on affirme d'eux qu'ils portent des fruits parce que leur nature est de porter des fruits. La nature des choses ne leur donne pas une vertu propre et indépendante de la volonté de leur créateur, mais une certaine manière d'être déterminée, toujours dépendante de la volonté du souverain auteur, du divin architecte du monde.

Les fontaines coulent, parce que Dieu leur ordonne de couler par un commandement actuel; et il leur ordonne de couler parce qu'aujourd'hui, comme au jour de leur création, il voit qu'il est bon qu'elles coulent. Les arbres produisent des fruits, parce que Dieu leur ordonne par un commandement actuel de porter des fruits; et il le leur ordonne parce qu'aujourd'hui, comme au jour de leur création, il voit qu'il est bon que les arbres portent des fruits.

Par où l'on découvre dans l'erreur de ceux qui cherchent l'explication des évènements, soit dans les causes secondes, qui toutes existent sous la dépendance actuelle et immédiate de Dieu, soit dans le hasard, qui n'existe d'aucune manière. Dieu seul est le créateur de tout ce qui existe, le conservateur de tout ce qui subsiste et l'auteur de tout ce qui arrive, comme il résulte de ces paroles de

l'Ecclésiastique (ch. XI, v. 14) : *bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas, a Deo sunt.* C'est pourquoi saint Basile dit, qu'attribuer tout à Dieu c'est la somme de toute la philosophie chrétienne : et cette pensée s'accorde avec ce que dit le Seigneur, en saint Mathieu (ch. X, v. 29 et 30) : *Nonne duo passeres asse veneunt? Et unus non cadet super terram sine patre vestro.* — *Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt.*

En considérant les choses de cette hauteur, on voit clairement que le naturel dépend de Dieu de la même manière que le surnaturel et le miraculeux. Le miraculeux, le surnaturel et le naturel, sont des phénomènes substantiellement identiques entre eux en raison de leur origine, qui est la volonté de Dieu ; volonté qui étant actuelle en eux tous, est en tous éternelle. Dieu a voulu éternellement et actuellement la résurrection de Lazare, comme il veut éternellement et actuellement que les arbres portent des fruits. Et les arbres n'ont pas une raison plus indépendante de la volonté divine pour porter des fruits, que Lazare mort pour sortir du tombeau. La différence de ces phénomènes entre eux n'est pas dans leur essence, puisque l'un et l'autre dépendent de la volonté divine ; mais dans le mode, parce que la volonté divine s'exécute et

s'accomplit dans les deux cas, de deux manières différentes et en vertu de deux lois distinctes. L'une de ces deux manières s'appelle et est miraculeuse, l'autre s'appelle et est naturelle. Les hommes appellent naturels les prodiges quotidiens, et miraculeux les prodiges intermittents.

On comprend difficilement la folie de ceux qui nient le pouvoir d'opérer les prodiges intermittents à celui qui opère les prodiges quotidiens. Qu'est-ce autre chose, en effet, que nier à qui fait plus le pouvoir de faire moins? ou, ce qui revient au même, nier à qui opère toujours, le pouvoir d'opérer quelquefois? Vous qui niez la résurrection de Lazare parce que c'est une œuvre miraculeuse, pourquoi ne niez-vous pas d'autres et de plus grands prodiges? Pourquoi ne niez-vous pas ce soleil qui paraît à l'orient; ces cieux si beaux, si étendus, et leurs astres toujours allumés? Pourquoi ne niez-vous pas ces mers mugissantes et turbulentes, et ce sable doux et léger sur lequel viennent humblement expirer ces mugissements et ces tumultes formidables? Pourquoi ne niez-vous pas ces campagnes pleines de fraîcheur, ces bois pleins de silence, de majesté et d'ombres, et ces immenses cataractes avec leurs immenses tourbillons, et ce cristal transparent des limpides fontaines? Or si vous ne niez pas ces choses,

comment votre inconséquence est-elle assez grossière pour nier comme impossible, ou même comme difficile, la résurrection d'un homme? Quant à moi, je ne refuse de croire qu'à celui qui, après avoir ouvert les yeux extérieurs pour voir ce qui l'entoure, et les yeux intérieurs pour voir ce qui se passe en lui, affirme avoir vu, hors de lui ou en lui, une seule chose qui ne soit pas un miracle.

Il suit de ce qui vient d'être dit, que la distinction entre les choses naturelles et les choses surnaturelles d'une part, et d'autre part entre les phénomènes ordinaires — soit de l'ordre naturel soit de l'ordre surnaturel — et les faits miraculeux, n'entraîne pas, ne peut pas entraîner je ne sais quelle rivalité, je ne sais quel antagonisme secret entre ce qui existe par la volonté de Dieu et ce qui existe par nature, comme si Dieu n'était pas l'auteur, le conservateur et le gouverneur souverain de tout ce qui existe.

Toutes ces distinctions, tirées hors de leurs limites dogmatiques, ont abouti à ce que nous voyons : à la déification de la matière, à la négation absolue, radicale de la Providence, de la grâce.

Renouant, pour conclure, le fil de ce discours, je dirai que la Providence est comme une grâce générale, en vertu de laquelle Dieu maintient dans

son être et gouverne selon son conseil tout ce qui existe, de même que la grâce est comme une Providence spéciale par laquelle Dieu prend soin de l'homme. Le dogme de la Providence et celui de la grâce nous révèlent l'existence d'un monde surnaturel où résident substantiellement la raison et les causes de tout ce que nous voyons. Sans la lumière qui vient de là, tout est ténèbres ; sans l'explication qui est là, tout est inexplicable. Sans cette explication et cette lumière, tout est phénoménal, éphémère, contingent, fumée qui se dissipe, fantômes qui s'évanouissent, ombres et songes qui passent. Le surnaturel est au-dessus de nous, hors de nous, en nous-mêmes. Le surnaturel entoure le naturel et le pénètre par tous ses pores.

La connaissance du surnaturel est donc le fondement de toutes les sciences, et particulièrement des sciences politiques et morales. En vain prétendriez-vous expliquer l'homme sans la grâce, et la société sans la Providence ; sans la Providence et sans la grâce la société et l'homme sont pour le genre humain un éternel secret. L'importance de cette démonstration et sa haute supériorité ressortira plus loin, lorsque, esquissant le triste et lamentable tableau de nos égarements et de nos erreurs, on les verra tous jaillir de la négation du surna-

turalisme catholique, comme de leur propre source. En attendant, il convient à mon but de consigner ici que l'action surnaturelle et constante de Dieu sur la société et sur l'homme, est le vaste et solide fondement sur lequel est assis tout l'édifice de la doctrine catholique, si bien que ce grand édifice, dans lequel les générations humaines se meuvent librement, tombe à terre, si ce fondement lui est enlevé.

CHAPITRE VII.

L'Église catholique a triomphé de la société malgré les mêmes obstacles et par les mêmes moyens surnaturels qui donnèrent à Notre-Seigneur Jésus-Christ la victoire sur le monde.

L'Église catholique, considérée comme institution religieuse, a exercé dans la société civile la même influence que le Catholicisme, considéré comme doctrine, a exercé dans le monde, la même que Notre-Seigneur Jésus-Christ a exercée dans l'homme. C'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa doctrine et son Église ne sont en réalité que trois

manifestations différentes d'une même chose, c'est-à-dire de l'action divine opérant surnaturellement et simultanément dans l'homme et dans toutes ses facultés, dans la société et dans toutes ses institutions. Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Catholicisme et l'Église catholique sont la même parole, la parole de Dieu retentissant perpétuellement dans les cieux.

Cette parole a eu à vaincre les mêmes obstacles et a triomphé par les mêmes moyens dans ses différentes incarnations. Les prophètes d'Israël avaient annoncé la venue du Seigneur dans la plénitude des temps, ils avaient raconté sa vie, gémi sur ses redoutables souffrances, décrit ses travaux, compté une à une les gouttes qui devaient composer l'océan de ses larmes; ils avaient vu ses angoisses et ses ignominies, ils avaient relevé l'acte de sa passion et de sa mort. Néanmoins le peuple d'Israël ne le connut pas lorsqu'il vint, et accomplit toutes les prophéties sans se souvenir de ses prophètes. La vie du Seigneur fut sainte; sa bouche fut la seule bouche humaine qui ait osé prononcer en présence des hommes ces paroles follement blasphématoires, ou ineffablement divines: *Qui de vous me convaincra de péché?* Et malgré ces paroles que nul homme n'avait prononcées, que nul homme ne prononcera, le monde ne le connut

pas et l'accabla d'outrages. Sa doctrine était merveilleuse et vraie, et à un tel point, qu'elle allait parfumant tout de ses suaves douceurs, éclairant tout de son éclat paisible. Chaque parole qui tombait de ses lèvres sacrées était une révélation prodigieuse, chaque révélation une vérité sublime, chaque vérité une espérance ou une consolation. Malgré tout, le peuple d'Israël repoussa la lumière de ses yeux, et ferma son cœur à ces consolations inouïes et à ces sublimes espérances. Le Seigneur fit des miracles que jamais l'œil des hommes n'avait vus, que jamais l'oreille des peuples n'avait entendus; et malgré ces miracles les peuples et les hommes se détournèrent de lui avec horreur, comme s'il était infecté de la lèpre, ou comme s'il portait au front une malédiction gravée par la colère divine. Un de ses disciples même, qu'il aima avec amour, fut sourd au doux appel de sa tendresse, et des hauteurs de l'apostolat tomba dans l'abîme de la trahison.

L'Église de Jésus-Christ venait, annoncée par de grands prophètes et représentée par des symboles et par des figures depuis le commencement des temps; son divin fondateur lui-même, en ouvrant ses fondations immortelles, et en modelant sur un type merveilleux ses divines hiérarchies, mit devant les yeux de ses Apôtres son histoire à

venir. Il leur annonça ses grandes tribulations, ses persécutions sans exemple : il fit passer un à un et l'un après l'autre, dans une sanglante procession, ses confesseurs et ses martyrs. Il leur dit comment les puissances du monde et de l'enfer feraient contre elle, en haine de lui, des paix horribles et de sacriléges alliances, et comment elle triompherait par sa grâce de toutes les puissances du monde et de l'enfer. Il étendit sur toute la prolongation des temps sa vue souveraine, et annonça la fin de toutes les choses, et l'immortalité de son Église transformée en la Jérusalem céleste, revêtue de lumière et de pierreries resplendissantes, pleine de gloire et pénétrée des plus suaves parfums. Et cependant, le monde, qui la vit toujours persécutée et toujours triomphante, qui a pu compter et a compté ses victoires par ses tribulations, lui donne perpétuellement de nouvelles victoires par de nouvelles tribulations, accomplissant ainsi aveuglément la grande prophétie en même temps qu'il oublie et la chose prophétisée et le prophète. L'Église est parfaite et sainte comme fut parfait et saint son divin fondateur. Elle aussi prononçait, et seule prononçait en présence du monde cette parole inouïe : Qui me convaincra d'erreur, et qui me convaincra de péché ? Et malgré cette étrange parole, le monde ne la dément et ne la suit qu'a-

vec des injures. Sa doctrine est merveilleuse et vraie parce qu'elle est enseignée par le grand maître de la vérité et par le grand opérateur de toute merveille : et pourtant le monde se presse autour des chaires de l'erreur et prête une oreille attentive à la vaine éloquence de misérables sophistes et d'obscurs histrions. Elle a reçu de son divin fondateur la puissance de faire des miracles, et, perpétuel miracle elle-même, elle fait des miracles; et pourtant le monde l'appelle vaine et honteuse superstition, et elle est livrée en spectacle aux hommes et aux peuples. Ses propres enfants, qu'elle aime d'un si grand amour, portent la main sur la face de leur tendre Mère, abandonnent le saint foyer qui protégea leur enfance, et cherchent dans une nouvelle famille et dans un nouveau foyer je ne sais quels honteux plaisirs et quels amours impurs; et voilà comme elle suit la voie prédite de sa douloureuse passion, inconnue du monde, méconnue des hérésiarques.

Et ce qu'il y a ici de singulier et d'admirable, c'est que, à la parfaite imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle ne souffre pas les tribulations, malgré les prodiges qu'elle opère, malgré la vie qu'elle pratique, malgré les vérités qu'elle enseigne et les témoignages invincibles qui accréditent la divinité de sa mission; mais, tout au contraire, elle

subit ces tribulations à cause de ces témoignages, de ces vérités, de cette vie sainte et de ces miracles. Supprimez un instant par l'imagination et la sainteté, et les vérités, et les prodiges, et les témoignages : vous aurez supprimé d'un seul coup ses tribulations, ses larmes, ses souffrances et ses délaissements.

Le mystère de sa tribulation est dans les vérités qu'elle proclame ; le mystère de ses victoires est dans la force surnaturelle qui l'assiste : et ces deux choses réunies expliquent à la fois ses victoires et ses tribulations.

La force surnaturelle de la grâce se communique parfaitement aux fidèles par le ministère des prêtres et par le canal des sacrements ; et cette force surnaturelle communiquée aux fidèles, membres en même temps de la société civile et de l'Église, a ouvert le profond abîme qui existe entre les sociétés anciennes et les sociétés catholiques, même considérées sous le point de vue politique et social. Tout bien examiné, il n'y a entre ces sociétés d'autre différence, sinon que les unes sont composées de catholiques et les autres de païens ; les unes composées d'hommes mus par leurs instincts naturels, les autres d'hommes qui, morts plus ou moins complètement à leur propre nature, obéissent plus ou moins complètement à

l'impulsion surnaturelle et divine de la grâce. Ainsi s'explique la différence qui sépare les institutions politiques et sociales des sociétés antiques, de celles qui ont poussé comme d'elles mêmes et spontanément dans les sociétés modernes : en effet, les institutions sont l'expression sociale des idées communes, les idées communes sont le résultat général des idées individuelles, les idées individuelles sont la forme intellectuelle de la manière d'être et de sentir de l'homme. Or l'homme païen et l'homme catholique ont cessé d'être et de sentir de la même manière : l'un représente l'humanité prévaricatrice et déshéritée, l'autre l'humanité rachetée. Les institutions anciennes et les institutions modernes ne sont donc l'expression de deux sociétés différentes que parce qu'elles sont l'expression de deux humanités différentes. Aussi, dès que les sociétés catholiques prévariquent et tombent, le paganisme aussitôt fait irruption chez elles, et les idées, les mœurs, les institutions, les sociétés elles-mêmes tournent au paganisme. . . . .

Si vous faites abstraction, pour un moment, de cette force surnaturelle, invisible, avec laquelle le Catholicisme a transformé tout ce qui est visible et naturel lentement, tacitement, au moyen d'une opération secrète et mystérieuse, aussitôt tout s'obscurcit à vos yeux ; le naturel et le surnaturel, le

visible et l'invisible, tout est ténèbres. Toutes ses explications se changent en hypothèses fausses, qui n'expliquent rien et qui sont en outre inexplicables.

Il n'est pas de spectacle plus douloureux que celui d'un homme de génie, entreprenant la tâche impossible d'expliquer les choses visibles par les choses visibles, les choses naturelles par les choses naturelles, ce qui est aussi superflu que d'expliquer un fait par lui-même, une chose par elle-même, puisque toutes les choses visibles et naturelles, et en tant que visibles et naturelles, sont une même chose. C'est l'erreur grave où est tombé un homme éminent, dont on ne peut lire les écrits sans un profond respect, entendre les discours sans une grande admiration, et dont les qualités personnelles surpassent encore les rares talents. Le regard calme qu'il étend sur les questions les plus compliquées, donne à M. Guizot la supériorité sur tous les écrivains contemporains. Généralement parlant, son coup d'œil est impartial et sûr. M. Guizot est net dans l'expression, sobre dans le style, sévèrement modeste dans les ornements du langage. Son éloquence même est assujettie à sa raison. Éloquence élevée, raison plus élevée encore. Quelque ardue que soit une question, lorsque M. Guizot

sort de son repos et l'aborde, il semble plutôt descendre que monter vers elle. Quand il décrit les phénomènes qu'il voit, vous diriez qu'il les crée plutôt qu'il ne les décrit ; s'il entre dans des questions de partis, il met une habile complaisance à assigner à chacun la part d'erreur et la part de vérité qui lui revient ; et il semble qu'il ne la leur assigne pas parce qu'elle leur revient, mais qu'elle leur revient parce qu'il la leur assigne. Quand il parle de la religion, son langage est relevé, solennel, austère, et irait, on le voit bien, jusqu'aux limites de la vénération, s'il était possible. La part qu'il accorde à la religion dans l'œuvre de la restauration sociale est grande..., mais personne ne saurait dire s'il la considère comme reine et maîtresse des autres institutions : ce qu'on peut affirmer, c'est qu'en tous cas elle est à ses yeux comme une reine amnistiée, qui aux jours mêmes de sa gloire conserve les marques de sa servitude passée.

La qualité éminente de M. Guizot est de bien voir tout ce qu'il voit, de voir tout ce qui est visible, de voir chaque chose séparément. La partie défectueuse de son entendement est de ne voir pas de quelle manière ces choses visibles et séparées forment entre elles un assemblage hiérarchique et harmonieux, animé par une force invisible. Ce grand défaut et cette qualité éminente se montrent

plus qu'ailleurs, dans le livre qu'il a consacré à la description complète de la civilisation européenne. M. Guizot a vu tout ce qu'il y a dans cette civilisation aussi complexe que féconde; tout, hormis la civilisation elle-même! Que celui qui veut trouver les éléments multiples et divers qui la composent, les cherche dans son livre, ils y sont; mais celui qui veut trouver la puissante unité qui la constitue, le principe de vie qui circule librement dans les robustes membres de ce corps social sain et fort, que celui-là les cherche ailleurs, il ne les trouvera pas dans ce beau livre.

M. Guizot a bien vu tous les éléments visibles de la civilisation, et tout ce qu'il y a de visible en eux; il a soigneusement examiné tous ceux qui n'ont en eux-mêmes rien qui tombe sous la juridiction des sens. Mais il y en avait un, visible et invisible en même temps, c'était l'Église. L'Église opérait sur la société d'une manière analogue à celle des autres éléments politiques et sociaux, et en outre d'une manière qui lui était exclusivement propre. Considérée comme une institution née du temps et localisée dans l'espace, son influence était visible et limitée comme celle de toutes les autres institutions localisées dans l'espace et filles du temps. Considérée comme une institution divine, elle avait en soi une force immense, surnaturelle,

qui, n'étant soumise ni aux lois du temps, ni aux lois de l'espace, agissait sur tout et dans toutes les parties à la fois, tacitement, secrètement, surnaturellement. Cela est si vrai, que dans l'affreuse confusion de tous les éléments sociaux, l'Église donna à tous les autres quelque chose d'exclusivement sien, tandis qu'elle seule, impénétrable à la confusion, conserva son identité absolue. En se mettant en contact avec elle, la société romaine, sans cesser d'être romaine comme auparavant, fut quelque chose qu'elle n'avait jamais été, elle fut catholique. Les peuples germaniques, sans cesser d'être germaniques comme auparavant, furent quelque chose qu'ils n'avaient jamais été, ils furent catholiques. Les institutions politiques et sociales, sans perdre la nature qui leur était propre, prirent une nature qui leur était étrangère, la nature catholique. Et le Catholicisme n'était pas une vaine forme, car il ne donna aucune forme à aucune institution; il était au contraire quelque chose d'intime et d'essentiel, et il donna à toutes quelque chose de profond et d'intime. Le Catholicisme laissait les formes et changeait les essences. Et en même temps qu'il laissait debout toutes les formes et changeait toutes les essences, il conservait son essence intacte, et recevait de la société toutes les formes. L'Église fût féodale, comme la féodalité fût catholique; mais

l'Église ne recevait pas l'équivalent de ce qu'elle donnait, puisqu'elle recevait quelque chose de purement extérieur et qui devait passer comme un accident, tandis qu'elle donnait quelque chose d'intérieur et d'intime, qui devait demeurer comme une essence.

Dans la masse commune de la civilisation européenne, qui, comme toutes les autres et plus que toutes les autres civilisations, est en même temps diversité et unité, tous les autres éléments combinés et réunis ont fourni ce qu'elle a de divers, tandis que l'Église seule lui a donné ce qu'elle a de un; et en lui donnant ce qu'elle a de un, elle lui a donné ce qu'elle a d'essentiel, elle lui a donné ce d'où se tire ce qu'il y a de plus essentiel dans une institution, c'est-à-dire son nom. La civilisation européenne ne fut ni germanique, ni romaine, ni absolutiste, ni féodale; elle s'appela et s'appelle la *civilisation catholique*.

Le catholicisme n'est donc pas seulement, comme M. Guizot le suppose, un des divers éléments qui entrèrent dans la composition de cette civilisation admirable; il est plus, et beaucoup plus que cela, il est cette civilisation même! Chose singulière! M. Guizot voit tout ce qui occupe un moment dans le temps et un lieu circonscrit dans l'espace, et il ne voit pas ce qui déborde les espaces

et les temps ; il voit ce qui est ici, ce qui est là, ce qui est ailleurs, et il ne voit pas ce qui est de toutes parts. Dans un corps organisé et vivant, il ne voit pas la vie qui est dans les membres, et il voit les membres qui le composent.

Faites pour un instant abstraction de la vertu divine, de la force surnaturelle qui est dans l'Église ; considérez-la comme une institution humaine qui se développe et s'étend par des moyens purement humains et naturels, et M. Guizot a raison contre vous. L'influence de sa doctrine ne peut franchir les limites naturelles qu'il lui assigne par sa raison souveraine. La difficulté cependant restera debout, parce que c'est un fait évident qu'elle les a franchies. Entre l'histoire qui dit qu'elle les a franchies et la raison qui enseigne qu'elle n'a pu les franchir, il y a une contradiction palpable qu'il faut résoudre dans une formule supérieure, dans une conciliation suprême qui mette d'accord les faits avec les principes, et la raison avec l'histoire. Cette formule doit être hors de l'histoire et hors de la raison, hors du naturel et hors du visible : elle est dans ce qu'il y a d'invisible, de surnaturel, de divin, dans la sainte Église catholique. C'est ce quelque chose de divin, de surnaturel et d'impalpable qui lui a assujetti le monde, qui a renversé à ses pieds les obs-

tacles les plus invincibles, qui lui a soumis les intelligences rebelles et les cœurs superbes, qui l'a élevée au-dessus des vicissitudes humaines, qui lui a assuré l'empire sur le peuple des nations.

Celui qui ne tient pas compte de la vertu surnaturelle et divine de l'Église, ne comprendra jamais ni son influence, ni ses victoires, ni ses tribulations ; et celui qui ne la comprend pas, ne comprendra jamais ce qu'il y a d'intime, d'essentiel et de profond dans la civilisation européenne.

LIVRE II.

Problèmes et solutions relatifs à l'ordre en général.

CHAPITRE PREMIER.

Du libre arbitre de l'homme.

Hors de l'action de Dieu, il n'y a plus que l'action de l'homme ; hors de la Providence divine, il n'y a plus que la liberté humaine. La combinaison de cette liberté avec cette Providence forme la trame riche et variée de l'histoire.

Le libre arbitre de l'homme est le chef-d'œuvre de la création, et, s'il est permis de parler ainsi, le plus prodigieux des prodiges divins. Toutes choses s'ordonnent par rapport à lui invariablement ; de telle sorte que la création serait inexplicable sans l'homme, et l'homme inexplicable s'il n'était libre. Sa liberté explique l'homme et en même temps toutes choses. Mais qui expliquera

cette liberté sublime, inviolable, sainte, si sainte, si sublime et si inviolable que celui qui l'a donnée ne peut l'ôter, avec laquelle l'homme peut résister invinciblement à Dieu, et, épouvantable victoire, vaincre Dieu! Qui expliquera comment il se fait qu'avec cette victoire de l'homme sur Dieu, Dieu se trouve le vainqueur et l'homme le vaincu, la victoire de l'homme étant néanmoins une vraie victoire, et la défaite de Dieu une vraie défaite? Qu'est-ce que cette victoire nécessairement suivie de la perte du vainqueur? Qu'est-ce que cette défaite qui aboutit à la glorification du vaincu? Que signifie le paradis récompense de ma défaite, et l'enfer châtiment de ma victoire? Si mon salut est dans ma défaite, pourquoi repoussé-je naturellement ce qui me sauve? et si ma condamnation est dans ma victoire, pourquoi désiré-je cela même qui me perd?

Ces questions occupèrent toutes les intelligences dans les siècles des grands docteurs. Elles sont dédaignées aujourd'hui par les imprudents sophistes qui n'ont pas la force de soulever de terre les formidables armes que manièrent si facilement et si humblement ces grands docteurs des âges catholiques. Sonder avec humilité et avec le secours de sa grâce les sublimes desseins de Dieu dans leurs profondeurs mystérieuses, cela paraît aujourd'hui

une insigne folie, comme si l'homme pouvait rien savoir sans entendre quelque chose de ces profonds mystères et de ces sublimes desseins. Aujourd'hui, toutes les grandes questions sur Dieu semblent stériles et oiseuses, comme s'il était possible de s'occuper de Dieu, qui est intelligence et vérité, sans gagner en vérité et en intelligence.

Arrivant à la redoutable question qui fait le sujet de ce chapitre (que je tâcherai de renfermer dans les bornes les plus étroites), je dirai que l'idée qu'on a généralement du libre arbitre est fausse de tout point. Le libre arbitre ne consiste pas, comme on le croit communément, dans la faculté de choisir entre le bien et le mal qui le sollicitent en deux sens opposés. Si le libre arbitre consistait en cela, il s'en suivrait deux conséquences, l'une relative à l'homme, l'autre relative à Dieu, toutes deux d'une absurdité évidente. La première, c'est que l'homme serait d'autant moins libre qu'il serait plus parfait, puisqu'il ne peut grandir en perfection qu'en s'assujettissant à l'empire de ce qui le porte au bien, et qu'il ne peut s'assujettir à l'empire du bien, sans se soustraire à l'empire du mal, retirant à l'un tout ce qu'il donne à l'autre de soumission; ce qui altérant plus ou moins, selon le degré de sa perfection, l'équilibre entre ces deux sollicitations contraires, diminue sa

liberté, c'est-à-dire sa faculté de choisir, dans la même proportion que s'altère l'équilibre. La suprême perfection consistant dans l'anéantissement de l'une de ces deux sollicitations, et la liberté parfaite supposant la faculté entière de choisir entre ces deux sollicitations contraires, il est clair qu'entre la perfection et la liberté de l'homme il y a contradiction flagrante, incompatibilité absolue. L'absurdité de cette conséquence est en ce que l'homme étant libre et devant se perfectionner, il ne peut conserver sa liberté sans renoncer à la perfection, ni être parfait sans cesser d'être libre.

De la seconde conséquence il suivrait, que si la liberté consiste dans l'entière faculté de choisir entre deux sollicitations contraires, Dieu manque totalement de liberté; car en Dieu il n'y a pas de sollicitations contraires. Pour que Dieu soit libre, il faudrait qu'il put choisir entre le bien et le mal, entre la sainteté et le péché. Il y a donc entre la nature de Dieu et celle de la liberté ainsi définie, contradiction ridicule, incompatibilité absolue. Et comme il est absurde de supposer, d'une part, que Dieu ne peut être libre étant Dieu ni Dieu étant libre, et d'autre part, que l'homme ne peut arriver à la perfection sans renoncer à sa liberté ni garder sa liberté sans renoncer à la perfection, il faut conclure que l'idée de la liberté en

question est de tout point fausse, contradictoire et absurde.

L'erreur que je combats place la liberté dans la faculté de choisir, tandis qu'elle n'est que dans la faculté de vouloir, ce qui suppose la faculté d'entendre. Tout être doué d'entendement et de volonté est libre : et sa liberté n'est pas une chose distincte de sa volonté et de son entendement, c'est son entendement même, sa volonté même. Quand on affirme d'un être qu'il a entendement et volonté, et d'un autre qu'il est libre, on affirme des deux une même chose exprimée différemment.

Si la liberté consiste dans la faculté d'entendre et de vouloir, la liberté parfaite consistera à entendre et à vouloir parfaitement ; et comme Dieu entend et veut en toute perfection, il suit de là, par une induction nécessaire, que Dieu seul est parfaitement libre.

L'homme est libre parce qu'il est doué de volonté et d'intelligence ; mais il n'est pas parfaitement libre, parce qu'il n'est pas doué d'une intelligence infinie et parfaite, ni d'une volonté parfaite et infinie.

L'imperfection de son entendement vient, d'une part, de ce qu'il n'entend pas tout ce qu'il y a à entendre, et, d'autre part, de ce qu'il est sujet à erreur. L'imperfection de sa volonté vient, d'une

part, de ce qu'elle ne veut pas tout ce qui se doit vouloir, et d'autre part, de ce qu'elle peut être sollicitée et vaincue par le mal. Donc, l'imperfection de sa liberté vient de la faculté de suivre le mal et d'embrasser l'erreur ; c'est-à-dire que l'imperfection de la liberté humaine vient spécialement de cette faculté de choisir, dans laquelle consiste, suivant l'opinion vulgaire, sa perfection absolue.

Lorsqu'il sortit des mains de son créateur, l'homme entendait le bien, et l'entendant il le voulait, et le voulant il le faisait, et faisant le bien qu'il voulait de sa volonté, qu'il entendait de son entendement, il était libre ; ces paroles de l'Évangile font voir clairement que tel est le sens chrétien de la liberté : *cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos.* (Joan., 8, 32.) Entre sa liberté et celle de Dieu, il n'y avait d'autre différence que celle qui existe entre une chose qui peut se dégrader et se perdre, et une autre qui ne peut ni se perdre ni souffrir d'atteinte, entre une chose qui par sa nature est limitée, et une autre qui par sa nature est infinie.

Quand la femme prêta à la voix de l'ange déchu une oreille attentive et curieuse, aussitôt son entendement commença à s'obscurcir, sa volonté à s'affaiblir. Séparée de Dieu qui était son appui, elle éprouva une soudaine défaillance. Au même

instant, sa liberté, qui n'était pas une chose différente de sa volonté et de son entendement, fut atteinte. Lorsque de la coupable complaisance elle passa à l'acte coupable, son entendement éprouva un grand obscurcissement, sa volonté un profond affaiblissement. La femme entraîna l'homme déchu, et la liberté humaine tomba dans le plus triste état de fragilité.

Quelques-uns, confondant la notion de la liberté avec celle d'une indépendance absolue, demandent pourquoi l'on dit que l'homme devint esclave lorsqu'il tomba sous la juridiction du démon, en même temps qu'on affirme qu'il était libre quand il était placé absolument sous la main de Dieu. A quoi l'on répond: On ne peut pas affirmer de l'homme qu'il est esclave pour la raison qu'il ne s'appartient pas à lui-même, auquel cas il serait toujours esclave, puisqu'il ne s'appartient jamais à lui-même d'une manière indépendante et souveraine; mais on affirme de lui qu'il est esclave seulement lorsqu'il tombe sous la main d'un usurpateur, comme on affirme de lui qu'il est libre, lorsqu'il n'obéit qu'à son maître légitime. Il n'y a pas d'autre esclavage que celui où tombe l'homme qui se soumet à un tyran, ni d'autre tyran que celui qui exerce un pouvoir usurpé, ni d'autre liberté que celle qui consiste dans l'obéissance volontaire aux pouvoirs

légitimes. D'autres ne peuvent comprendre comment la grâce, qui nous a rendu la liberté et qui nous a rachetés, s'accorde avec ce rachat et cette liberté. Il leur semble que dans cette opération mystérieuse, Dieu seul est actif, et l'homme passif; en quoi ils se trompent complètement, puisqu'en ce grand mystère Dieu et l'homme concourent, Dieu par l'action, l'homme par la coopération. Et c'est encore pourquoi Dieu n'a coutume d'accorder généralement que la grâce suffisante pour mouvoir doucement la volonté : dans la crainte de l'opprimer, il la sollicite vers lui par les plus doux appels. L'homme, de son côté, se rendant à l'appel de la grâce, accourt avec une docilité et un bonheur incomparables; et quand la volonté docile de l'homme, qui se conforme à l'appel, se réunit à la douce volonté de Dieu, qui se complaît à l'appeler, alors, par le concours de ces deux volontés, la grâce qui était suffisante devient efficace.

Certains esprits veulent placer la liberté hors de portée de toute sollicitation capable de mouvoir la volonté de l'homme. Ils tombent, sans le savoir, dans une de ces deux grandes absurdités : l'une qui suppose qu'un être raisonnable peut se mouvoir sans aucune espèce de motif; l'autre qui suppose qu'un être non raisonnable peut être libre.

Si ce que nous venons de dire est vrai, la faculté de choisir octroyée à l'homme, loin d'être la condition nécessaire de la liberté, en est l'écueil, puisque en elle se trouve la possibilité de s'écarter du bien et de s'engager dans l'erreur, de renoncer à l'obéissance due à Dieu et de tomber dans les mains du tyran. Tous les efforts de l'homme, aidé de la grâce, doivent concourir à réduire cette faculté au repos, à la perdre, s'il était possible, par une perpétuelle inaction. Celui-là seul qui la perd entend le bien, veut le bien, pratique le bien; et celui-là seul est parfaitement libre; et celui-là seul qui est libre est parfait; et celui-là seul qui est parfait est heureux : voilà pourquoi aucun des bienheureux n'a cette faculté, ni Dieu, ni ses saints, ni les chœurs de ses anges.

CHAPITRE II.

Réponses à quelques objections relatives à ce dogme.

Si la faculté de choisir ne constitue pas la perfection, mais le danger du libre arbitre de l'homme; si cette faculté a été le principe de sa prévarication et l'origine de sa chute; si elle renferme le secret

du péché, de la condamnation et de la mort, comment ce don funeste, plein de malheurs et gros de catastrophes, s'accorde-t-il avec la bonté du Dieu infini ? La main qui me le donne, l'appellerai-je miséricordieuse ou irritée ? Si c'est une main irritée, pourquoi m'a-t-elle donné la vie ? Si c'est une main miséricordieuse, pourquoi me l'a-t-elle donnée avec un fardeau si lourd ? L'appellerai-je juste, ou seulement forte ? Si elle est juste, qu'ai-je fait avant d'exister pour être l'objet de ses rigueurs ? Si elle est forte, pourquoi ne me foule-t-elle pas, et ne me brise-t-elle pas ? Si j'ai péché par l'usage du don que j'ai reçu, qui est l'auteur de mon péché ? Si je suis arrivé à me perdre par le péché vers lequel me portait l'inclination qui m'a été donnée, qui est l'auteur de ma condamnation et de mon enfer ? Être mystérieux et redoutable, faut-il te bénir, faut-il te détester ? Tomberai-je prosterné à tes pieds comme ton serviteur Job, et t'adresserai-je, jusqu'à te fatiguer, mes prières brûlantes accompagnées de mes amers gémissements ? ou bien, entassant montagne sur montagne, Pélion sur Ossa, entreprendrai-je contre toi la guerre des Titans ? Comment t'apaiser ? Comment te vaincre ? Je ne sais si je dois me jeter dans la voie de tes ennemis ou dans la voie de tes esclaves ; je ne sais pas

même comment tu te nommes. Dis-moi dans lequel de tes livres scellés tu tiens ton nom écrit, car les noms qu'on te donne sont aussi contradictoires que toi. Ceux qui se sauvent, t'appellent Dieu; ceux qui se perdent t'appellent tyran.

Ainsi parle le génie de l'orgueil et du blasphème, en tournant vers Dieu des regards enflammés. Par une démence inconcevable et par une aberration monstrueuse, l'homme, créature de Dieu, cite devant son tribunal le Dieu qui lui a donné la raison avec laquelle il va le juger et la la voix qui lui sert à l'appeler en jugement. Et les blasphèmes appellent les blasphèmes, comme l'abîme appelle l'abîme : le blasphème qui assigne Dieu à comparaître, aboutit au blasphème qui le condamne ou au blasphème qui l'absout. — L'homme qui condamne Dieu ou qui l'absout au lieu de l'adorer, est un blasphémateur. — Malheureux les superbes qui le citent à comparaître devant eux; bienheureux les humbles qui l'adorent ! Il viendra pour les uns et pour les autres : pour les uns comme au jour de l'assignation; pour les autres comme au jour de l'adoration. Il répondra toujours à qui l'appelle; mais il répondra aux uns par ses colères, aux autres par ses bontés.

Ne dites pas que cette doctrine aboutit à l'ab-

surde négation de toute compétence de la raison humaine pour juger dans les choses de Dieu, et par conséquent à la condamnation implicite des théologiens, des saints docteurs, de l'Église elle-même qui, dans les siècles passés, les ont amplement traitées et jugées. Ce qui est condamné par cette doctrine, c'est la compétence de la raison non éclairée de la foi pour juger dans les choses qui sont la matière de la révélation et de la foi, en tant que surnaturelles. Quand la raison se fait juge en ces choses sans cet aide, elle traite de Dieu et avec Dieu en juge suprême, qui n'admet ni appel ni recours contre ses jugements. Que son jugement condamne ou absolve, c'est un blasphème, non tant pour ce que l'homme y affirme ou nie de Dieu que pour ce que sa raison y affirme implicitement d'elle-même; puisque en effet, dans la condamnation comme dans l'absolution, elle affirme toujours d'elle une même chose, sa propre indépendance et sa propre souveraineté. Lorsque la sainte Église affirme ou nie quelque chose de Dieu, elle ne fait que nier ou affirmer de Lui ce qu'elle a entendu de Lui-même. Lorsque les théologiens éminents et les saints docteurs pénètrent avec leur raison dans l'abîme des profondeurs divines, c'est toujours avec une secrète terreur et toujours précédés de la foi. Leur but

n'est pas de surprendre en Dieu des merveilles et des secrets ignorés de la foi, mais de joindre à cette lumière la lumière de la raison, pour voir d'un autre côté ces mêmes secrets et ces mêmes merveilles. Ils ne vont pas voir en Dieu des choses nouvelles, ils vont contempler les mêmes choses de deux manières différentes : et ces deux manières différentes de le connaître, deviennent deux manières différentes de l'adorer. . . . . .

Entre les mystères que la foi nous enseigne et que l'Église nous propose, il n'en est aucun, ne l'oublions pas, qui ne réunisse en soi, par une admirable disposition de Dieu, deux qualités ordinairement séparées, l'obscurité et l'évidence. Les mystères catholiques pourraient se comparer à des corps lumineux à la fois et opaques; opaques et lumineux de telle manière que perpétuellement obscurs et perpétuellement lumineux, jamais leurs ombres ne peuvent être éclaircies par leur lumière, et leur lumière jamais être obscurcie par leurs ombres. En même temps qu'ils versent leur lumière sur la création, ils gardent pour eux leurs ombres; ils éclairent tout, et rien ne peut les éclairer; ils pénètrent tout, et ils sont impénétrables. Il semble absurde de les accepter, et il est plus absurde de les nier. Pour celui qui les accepte, il n'y a d'obscurité que celle-là; pour celui qui les rejette, le

jour devient nuit, et devant ses yeux privés de lumière, l'obscurité est partout. Tel est pourtant l'aveuglement des hommes, qu'ils aiment mieux nier les mystères que les accepter. La lumière leur est insupportable si par hasard elle leur vient d'une région toujours obscure; et dans le dépit d'un gigantesque orgueil, ils se condamnent à une éternelle cécité, tenant pour un plus grand malheur les ombres qui se concentrent sur un seul mystère, que toutes celles qui s'étendent sur tous les horizons. . . . .

Sans nous éloigner des grands mystères qui font le sujet de ce chapitre, il nous sera facile de démontrer tout ce que nous affirmons. Vous ignorez le pourquoi de ce don redoutable de choisir entre le bien et le mal, entre la sainteté et le péché, entre la vie et la mort? Eh bien, niez-le un instant : aussitôt vous rendez totalement impossible la création angélique et la création humaine. Si dans cette faculté réside l'imperfection de la liberté, supprimez cette faculté, la liberté est parfaite; et la liberté parfaite est le résultat de la perfection simultanée de la volonté et de l'entendement. Cette perfection simultanée est en Dieu. Si vous la mettez également dans la créature, Dieu et la créature sont une même chose : tout est Dieu, ou rien n'est Dieu. Par là vous allez tomber dans le pan-

théisme ou dans l'athéisme, qui sont une même chose exprimée par deux mots différents. L'imperfection est si naturelle à la créature et la perfection si naturelle à Dieu, que vous ne pouvez nier l'une ni l'autre sans une implication dans les termes, sans une contradiction substantielle, sans une absurdité évidente. Affirmer de Dieu qu'il est imparfait, c'est affirmer qu'il n'existe pas. Affirmer de la créature qu'elle est parfaite, c'est affirmer que la créature n'existe pas. D'où il résulte que si le mystère est au-dessus de la raison humaine, le nier est contraire à la raison humaine : en laissant l'un pour l'autre, vous avez laissé l'obscur pour l'impossible.

De même que tout est faux, contradictoire et absurde dans la négation rationaliste, tout est simple, naturel et logique dans l'affirmation catholique. Le Catholicisme affirme de Dieu qu'il est absolument parfait, et des êtres créés qu'ils sont parfaits d'une perfection relative, et imparfaits d'une imperfection absolue; mais parfaits et imparfaits d'une si excellente manière, que leur imperfection absolue, qui les sépare infiniment de Dieu, constitue leur perfection relative, avec laquelle ils accomplissent parfaitement leurs différentes fonctions, et forment réunis la parfaite harmonie de l'Univers. La perfection absolue de Dieu, sous notre point de

vue actuel, vient de ce qu'il est souverainement libre, c'est-à-dire de ce qu'il comprend parfaitement le bien, et veut d'une volonté parfaite le bien qu'il comprend. L'imperfection absolue de tous les autres êtres intelligents et libres vient de ce qu'ils ne comprennent pas et ne veulent pas le bien de telle manière qu'ils ne puissent comprendre le mal et vouloir le mal que comprend leur intelligence. Leur perfection relative est dans cette même imperfection absolue, à laquelle ils doivent, d'une part, d'être différents de Dieu par nature, et, d'autre part, de pouvoir se réunir à Dieu, qui est leur fin, par un effort de leur propre volonté aidée de la grâce.

Les êtres intelligents et libres étant ordonnés en hiérarchie, il suit de là qu'ils sont imparfaits hiérarchiquement. Ils se ressemblent en ce qu'ils sont tous imparfaits; ils se distinguent en ce qu'ils le sont à différents degrés, quoique de la même manière. L'ange ne diffère pas de l'homme, si ce n'est en ce que l'imperfection commune à tous deux est plus grande dans celui-ci, moindre dans celui-là, comme il convient au différent poste qu'ils occupent sur l'échelle des êtres. Ils sortirent l'un et l'autre de la main de Dieu avec la faculté d'entendre et de vouloir le mal, et avec celle de faire le mal qu'ils entendaient : voilà en

quoi ils se ressemblent. Mais dans la nature angélique, cette imperfection ne dura qu'un moment ; dans la nature humaine, elle dure toujours : voilà en quoi ils diffèrent. Il y eut pour l'ange un moment terrible et solennel où il lui fut donné de choisir entre le bien et le mal. En cet instant redoutable les phalanges angéliques se divisèrent, les unes s'inclinèrent devant l'obéissance divine, les autres se levèrent en tumulte et se déclarèrent rebelles. Cette résolution suprême et instantanée fut suivie d'une chute instantanée et suprême ; les anges rebelles furent condamnés, et les anges fidèles furent confirmés en grâce.

L'homme, plus faible d'entendement et de volonté que l'ange, parce qu'il n'était pas comme lui un pur esprit, reçut une liberté plus faible et plus imparfaite ; et son imperfection devait durer en lui autant que sa vie. C'est ici que brille dans son infinie splendeur l'inénarrable beauté des desseins de Dieu. Dieu vit, avant tout commencement, combien étaient belles et utiles les hiérarchies, et il établit les hiérarchies entre les êtres intelligents et libres. D'un autre côté, il vit éternellement combien utile et belle était une sorte d'égalité de toutes ses créatures devant le créateur ; et telle fut sa souveraine puissance, qu'il réunit la beauté de l'égalité à la beauté de la hiérarchie. Afin que la hiérarchie pût

exister, il fit ses dons inégaux ; et afin que la loi de l'égalité fût accomplie, il exigea plus de qui avait plus reçu, et moins de qui avait reçu moins. Parce que l'excellence native de l'ange fut plus grande, sa chûte fut sans espérance et sans remède, son châtiment instantané, sa condamnation éternelle. Parce que l'excellence native de l'homme fut moindre, il ne tomba que pour être relevé, il ne prévariqua que pour être racheté : le jugement qui l'atteint ne sera pas sans appel, ni sa condamnation irrémissible, sinon à cet instant, connu de Dieu seul, où la prévarication angélique et la prévarication humaine pèsent d'un poids égal dans la balance divine, l'une par sa répétition, l'autre par sa grandeur. De sorte que l'homme ne pourra pas dire à Dieu : Pourquoi ne m'avez-vous pas fait ange ? ni l'ange : Pourquoi ne m'avez-vous pas fait homme ?

Seigneur, qui ne s'épouvante à la vue de votre justice ? Quelle grandeur égale la grandeur de votre miséricorde ? Quelle balance est aussi juste que celle que vous tenez dans vos mains ? Quel mathématicien connaît comme vous les nombres et leurs mystérieuses harmonies ? Comme les prodiges que vous avez faits sont bien faits ! comme les choses que vous avez fondées sont bien fondées ! et qu'elles sont harmonieusement belles ! Ouvrez, Seigneur,

mon entendement, afin que je comprenne quelque chose de ce que vous proposez dans vos éternels desseins, quelque chose de ce que vous entendez et de ce que vous exécutez éternellement. Car celui qui ne vous connaît pas, que connaît-il ? et celui qui vous connaît, que ne connaît-il pas ?

Si l'homme ne peut pas dire à Dieu : Pourquoi ne m'avez-vous pas fait ange ? ni : Pourquoi ne m'avez-vous pas créé parfait ? pourra-t-il au moins lui dire : Seigneur, ne vaudrait-il pas mieux que je ne fusse pas né ? Si vous m'eussiez consulté je n'aurais pas accepté la vie avec la faculté de la perdre : l'enfer m'épouvante plus que le néant !

L'homme ne sait par lui même que blasphémer. Lorsqu'il interroge, il blasphème, si le même Dieu qui doit lui répondre ne lui enseigne pas l'interrogation. Lorsqu'il demande quelque chose, il blasphème, si le même Dieu qui doit lui octroyer sa demande ne lui enseigne pas ce qu'il doit demander et comment il doit demander. L'homme n'a pas su ce qu'il devait demander et comment il devait le demander, jusqu'à ce que Dieu, descendu sur terre et fait homme, lui eût enseigné le *Notre Père*, pour qu'il l'apprît de mémoire comme un enfant.

Que veut-dire l'homme quand il dit : Ne vaudrait-il pas mieux que je ne fusse pas né ? Existait-

il par hasard avant d'exister? et que signifie sa demande s'il n'existait pas? L'homme peut se faire quelque idée de tout ce qui passe sa raison, aussi se fait-il une idée de tous les mystères; mais de ce qui n'existe pas il ne peut se faire aucune idée, et voilà pourquoi il ne se fait aucune idée du néant. Celui qui se suicide ne veut pas cesser d'être: il veut, en étant d'une autre manière, cesser de souffrir. L'homme n'exprime donc aucune idée lorsqu'il dit : Pourquoi suis-je? il peut seulement en exprimer une en demandant : Pourquoi suis-je ce que je suis? question qui se résout en cette autre : Pourquoi suis-je avec la faculté de me perdre? et cette question est absurde par quelque côté qu'on la regarde. Si toute créature, en sa qualité même de créature, est imparfaite; et si la faculté de se perdre constitue l'imperfection spéciale des hommes, celui qui fait cette question ne demande pas autre chose que ceci : Pourquoi l'homme est-il une créature? ou ce qui est la même chose : Pourquoi la créature n'est-elle pas le créateur? Pourquoi l'homme n'est-il pas le Dieu qui a créé l'homme? *Quod absurdum.*

Et si ce n'est pas cela qu'on veut dire; si on veut dire seulement : Pourquoi ne me sauvez-vous pas malgré la faculté que j'ai de me perdre? l'absurdité est encore plus claire. En effet, que signifie la fa-

culté de se perdre, donnée à qui ne peut jamais se perdre? Si de toutes façons l'homme devait se sauver, quel serait l'objet final de la vie dans le temps? Pourquoi ne commence-t-elle et ne se perpétue-t-elle dans le Paradis? La raison ne peut concevoir que le salut soit en même temps nécessaire et futur, puisque le futur ne va qu'avec le contingent et que ce qui est, par sa nature même, nécessaire, est présent par sa nature même.

Si l'homme devait passer sans transition du néant à l'éternité et vivre une vie glorieuse dès l'instant qu'il vécut, — le temps, l'espace et la création entière faite pour l'homme, qui en est le roi, seraient supprimés. Si son royaume ne devait pas être de ce monde, pourquoi ce monde? S'il ne devait pas être temporel, pourquoi le temps? S'il ne devait pas être local, pourquoi l'espace? et sans le temps et l'espace, pourquoi les choses créées dans l'espace et dans le temps? On le voit : dans la supposition que nous admettons, l'absurdité de la contradiction entre le salut nécessaire et la faculté de se perdre, aboutit à l'absurdité qui détruit d'un seul coup le temps et l'espace, pour mener à cette autre absurdité qui supprime logiquement toutes les choses créées avec l'homme, pour l'homme et à cause de l'homme. L'homme

ne peut mettre une idée humaine à la place d'une idée divine sans qu'aussitôt l'édifice entier de la création ne vienne à terre, l'ensevelissant lui-même sous ses gigantesques ruines.

D'un autre côté, demandant le droit absolu de se sauver en gardant la faculté de se perdre, l'homme demande quelque chose de plus absurde encore, s'il est possible, que lorsqu'il prend Dieu à partie pour lui avoir donné le droit de se perdre. Dans la première cause, il plaidait pour être Dieu; dans la seconde, il plaide pour avoir, étant homme, les priviléges de la divinité.

Enfin, pour épuiser cette grave question, il ne pouvait convenir à la Puissance divine de sauver ni l'ange ni l'homme sans mérite antérieur. Tout en Dieu est raisonnable, sa justice comme sa bonté, et sa bonté comme sa miséricorde; puisque s'il est infiniment juste, infiniment bon, et infiniment miséricordieux, il est aussi infiniment raisonnable. D'où il suit qu'on ne peut sans blasphème, attribuer à Dieu ni une bonté, ni une miséricorde, ni une justice qui n'aient pas leurs fondements dans la souveraine raison, laquelle seule fait que la bonté est vraie bonté, la miséricorde vraie miséricorde, la justice vraie justice. La bonté qui n'est pas raisonnable est faiblesse, la miséricorde qui n'est pas raisonnable est complaisance, la justice qui n'est

pas raisonnable est vengeance ; or Dieu est bon, miséricordieux et juste, il n'est ni faible, ni vindicatif, ni complaisant. Lors donc qu'on lui demande, au nom de son infinie bonté, le salut antérieur à tout mérite, c'est lui demander une injustice, puisque c'est lui demander une action sans son motif, un effet sans sa cause. Singulière contradiction ! l'homme exige de Dieu, au nom de son infinie bonté, ce que lui-même condamne chaque jour dans l'homme au nom de sa raison bornée, et il appelle dans le ciel œuvre miséricordieuse et juste, ce qu'il appelle chaque jour sur la terre caprice de femme nerveuse ou extravagance de tyran.

L'existence de l'enfer est de tout point nécessaire au parfait équilibre que Dieu a mis entre toutes choses : car il est d'une manière substantielle dans ses divines perfections. L'enfer, considéré comme peine, est avec le paradis, considéré comme récompense, en un équilibre parfait. La faculté de se perdre peut seule former dans l'homme équilibre avec la faculté de se sauver ; et pour que la justice et la miséricorde de Dieu fussent également infinies il était nécessaire que l'enfer et le paradis existassent simultanément, celui-là comme terme de la première, celui-ci comme terme de la seconde. Le paradis suppose l'enfer, tellement que

l'un sans l'autre ne peut être ni expliqué ni conçu. Ces deux choses se supposent entre elles, comme la conséquence suppose son principe, et le principe sa conséquence; et — de même que celui qui affirme la conséquence contenue dans son principe et le principe qui contient sa conséquence, n'affirme pas deux choses différentes, mais une même chose, — celui qui affirme l'enfer que suppose le paradis et le paradis que suppose l'enfer, n'affirme pas en réalité deux choses, mais une même chose. Il y a donc nécessité logique d'admettre ces deux affirmations ou de les nier toutes deux par une négation absolue. Mais avant de les nier, il est bon de savoir ce que l'on nie: dans l'homme, on nie la faculté de se sauver et la faculté de se perdre; en Dieu, on nie son infinie justice et son infinie miséricorde. A ces deux négations, pour ainsi dire personnelles, se joint une autre négation réelle, la négation de la vertu et du péché, du bien et du mal, de la récompense et du châtiment. Or, comme avec toutes ces négations on nie toutes les lois du monde moral, la négation de l'enfer entraîne logiquement la négation du monde moral et de toutes ses lois. Et qu'on ne dise pas que l'homme pouvait se sauver sans aller au ciel et se perdre sans aller en enfer; car n'aller pas au ciel, n'aller pas en enfer, il n'y a en tout cela ni ré-

compense ni châtiment; ce n'est ni se sauver ni se perdre. La justice et la miséricorde de Dieu ou ne sont pas, ou sont d'une manière infinie : si elles sont infinies, elles doivent avoir pour terme l'enfer d'une part, le paradis de l'autre. Tout autre résultat les rend inutiles; — ce qui est une manière d'être comme si elles n'étaient pas.

Maintenant, — si de cette laborieuse démonstration il résulte, d'un côté, que la faculté de se sauver suppose nécessairement la faculté de se perdre ; de l'autre que le paradis suppose nécessairement l'enfer ; — la conclusion est que celui qui blasphème contre Dieu parce qu'il a fait l'enfer, blasphème contre Dieu parce qu'il a fait le paradis ; et que celui qui demande que lui soit ôtée la faculté de se perdre, demande à perdre la faculté de se sauver.

CHAPITRE III.

Manichéisme. — Manichéisme proudhonnien.

Quelque explication qu'on puisse donner du libre arbitre de l'homme, il n'y a pas de doute qu'il sera toujours un de nos plus grands et de nos plus effrayants mystères. En tout cas, il faut bien avouer

que la faculté laissée à l'homme de tirer le mal du bien, le désordre de l'ordre, et de troubler, accidentellement du moins, les grandes harmonies établies de Dieu dans toutes les choses créées, est une faculté redoutable, et jusqu'à un certain point inconcevable si on la considère en elle-même, sans relation avec ce qui la limite et la contient. Le libre arbitre laissé à l'homme est un don si grand, si sublime, qu'il paraît plutôt de la part de Dieu une abdication qu'une grâce. Voyez plutôt ses effets.

Jetez les yeux sur la prolongation des temps, vous verrez combien sont troubles et boueuses les eaux de ce fleuve sur lequel navigue l'humanité : Voici Adam le premier rebelle, voici Caïn le fratricide, et à leur suite la foule des gens sans Dieu et sans loi, blasphémateurs, concubinaires, incestueux, adultères ; quelques rares adorateurs de Dieu qui finissent par oublier sa gloire et ses magnificences ; — et tous, réunis tumultueusement sur la large barque, naviguent sans pilote, poussent des cris furieux, comme un équipage révolté. Ils ne savent ni où ils vont, ni d'où ils viennent, ni comment s'appelle la barque qui les porte, ni quel vent les pousse. Si de temps en temps une voix prophétique s'élève et crie : Malheur à vous qui naviguez ! malheur à la barque ! la barque s'arrête

pas sa course, les navigateurs n'écoutent pas la voix, et les tempêtes grandissent, et la barque commence à craquer, et les danses folles continuent, et les splendides festins, et les rires frénétiques, et les cris insensés, jusqu'à ce que, en un moment solennel, tout cesse à la fois : les festins, les rires, les danses, les clameurs, les craquements de la barque et le rugissement des tempêtes. Les eaux couvrent tout, et le silence couvre les eaux, et la colère de Dieu couvre le silence sur les eaux.

Dieu se remet à l'œuvre, et sa nouvelle œuvre est détruite par la liberté humaine. Un fils de Noë dévoile la honte de son père; le père maudit le fils et avec lui toute sa génération, qui est maudite jusqu'à la plénitude des temps.

Après le déluge, l'histoire d'avant le déluge recommence. Les enfants de Dieu luttent avec les enfants des hommes. Ici s'élève la cité de Dieu, et en face la cité des hommes. Dans l'une on adore la liberté, dans l'autre la providence; et la liberté et la providence, Dieu et l'homme, reprennent ce gigantesque combat dont les grandes vicissitudes sont le sujet perpétuel de l'histoire. Les amis de Dieu sont partout vaincus, jusqu'à ce que son nom incommunicable et saint tombe en un profond oubli; et les hommes enivrés de leur victoire, se réunis-

soit afin de se bâtir une demeure si haute, qu'ils puissent vivre au-dessus des nuées. Dieu dans sa colère confond leurs langues. Ils se dispersent sur toute la terre ; ils croissent et multiplient, ils remplissent toutes les zônes et toutes les régions. Ici s'élèvent de grandes et populeuses cités, là de gigantesques empires pleins de pompe et d'orgueil ; des hordes abruties et féroces errent dans une insolente oisiveté à travers les forêts immenses ou les déserts incommensurables. Et les discordes brûlent le monde, et le monde est comme assourdi par les grandes clameurs de la guerre. Les empires tombent sur les empires, les cités sur les cités, les nations sur les nations, les races sur les races, les hommes sur les hommes : la terre n'est qu'une plaie, qu'un incendie : l'abomination de la désolation rempli le monde. Où donc est le Dieu fort ? Que fait-il ? pourquoi abandonne-t-il le champ à la liberté, reine et maîtresse de la terre ? Pourquoi permet-il cette révolte universelle, ce tumulte universel, et ces idoles qui se dressent, et ces grands désastres, et ces décombres amoncelés ?

Un jour, il appela un homme juste, et lui dit : Je te rendrai père d'une postérité aussi nombreuse que les grains de sable de la mer et que les étoiles du firmament ; de ton heureuse race naîtra dans le temps le Sauveur des nations ; je la gouvernerai

moi-même par ma providence, et de peur qu'elle ne tombe, je dirai à mes anges de la porter dans la paume de leurs mains. Je serai pour elle tout prodiges, et elle attestera à la face des peuples mon omnipotence et ma miséricorde.

Ses actes répondirent à ses paroles. Son peuple étant devenu esclave, il lui suscita des libérateurs. Il le tira miraculeusement de l'Égypte pour lui donner une patrie et des foyers; il le nourrit de la manne du ciel, et pour l'abreuver, il changea la pierre en eaux vives; il dissipa les multitudes innombrables de ses ennemis; il le ramena de la captivité de Babylone et lui fit revoir Jérusalem la belle, la prédestinée, la sainte; il lui donna des chefs incorruptibles pour le gouverner en paix et justice, des juges craignant Dieu et méritant le renom de prudents, de glorieux et de sages; il lui envoya comme ambassadeurs des prophètes qui découvrirent ses sublimes desseins et révélèrent les choses futures.

Et ce peuple charnel et dur mit en oubli les miracles de Dieu, repoussa ses avis, abandonna son temple, éclata en blasphèmes, outragea son nom incommunicable, décapita les saints prophètes, tomba dans l'idolâtrie, se jeta dans les discordes et les révoltes.

Cependant les semaines prophétiques de Daniel

s'accomplirent, et alors vint Celui qui devait venir, envoyé par le Père pour la rédemption du monde et pour la consolation des peuples. Mais le voyant si pauvre, si doux, si humble, le monde méprisa son humilité, se scandalisa de sa pauvreté, maltraita sa douceur. Il le revêtit d'habits de dérision, et secrètement poussé par les influences infernales, il lui fit boire jusqu'à la lie, sur la croix, le calice de la douleur, après lui avoir fait épuiser, dans le prétoire, le calice de l'ignominie.

Crucifié par les Juifs, le Fils de Dieu appela les gentils, et les gentils accoururent; mais depuis comme avant leur venue, le monde poursuivit le chemin de sa perdition, et voulut dormir à l'ombre de la mort. La très sainte Église hérita de son divin fondateur le privilége de la persécution et des outrages; et elle fut outragée et persécutée par les peuples, les rois et les empereurs. Les grandes hérésies sortant de son propre sein, entourèrent son berceau comme des monstres prêts à la dévorer. En vain elle les renverse; la terrible lutte entre Dieu et l'homme recommence, avec un égal acharnement et des succès divers; le théâtre de la bataille s'étend sur les continents d'une mer à l'autre, sur les mers d'un continent à l'autre, dans le monde d'un pôle à l'autre pôle. Les armées victorieuses en Europe sont vaincues en Asie; ceux

qui succombent en Afrique triomphent en Amérique. Il n'est pas d'homme qui, à son escient ou à son insçu, ne prenne part à une guerre acharnée ; il n'en est pas qui n'ait une part active dans la responsabilité de la défaite ou de la victoire. Le forçat dans les chaînes et le roi sur son trône, le pauvre et le riche, l'homme sain et le malade, le savant et l'ignorant, l'enfant et le vieillard, l'homme civilisé et le sauvage, tous combattent le même combat. Toute parole qui se prononce est inspirée de Dieu ou inspirée par le monde, et proclame forcément d'une manière implicite ou explicite, mais toujours claire, la gloire de l'un ou le triomphe de l'autre. Il n'y a pas d'exemptions, pas d'exceptions; nous naissons soldats dans cette milice.

Ne dites pas que vous ne voulez pas combattre : à l'instant même où vous le dites, vous combattez; ni que vous ne savez de quel côté pencher : en ce moment-là même vous penchez d'un côté; et n'affirmez pas que vous voulez être neutre, car lorsque vous pensez l'être, vous ne l'êtes déjà plus; et ne prétendez pas que vous demeurerez indifférent : je me moquerai de vous, puisque déjà, en prononçant ce mot, vous avez pris parti. Ne vous fatiguez pas à chercher un abri contre les hasards de la guerre : cette guerre s'étend comme l'espace et se prolonge comme le temps. Vous ne trouverez

le repos que dans l'éternité, patrie des justes, parce que là seulement il n'y a pas de combats. Mais avant d'entrer dans l'éternité il faudra montrer vos cicatrices : les portes de l'éternité ne s'ouvrent qu'à ceux qui ont combattu glorieusement ici-bas les combats du Seigneur, et qui se présentent crucifiés comme le Seigneur.

En jetant les yeux sur le spectacle de l'histoire, l'homme non éclairé par la foi tombe nécessairement dans l'un de ces deux manichéismes : — ou dans l'ancien, qui consiste à affirmer qu'il y a un principe du bien et un principe du mal, que ces deux principes sont incarnés en Dieu, et qu'entre eux il n'y a d'autre loi que la guerre ; — ou dans le manichéisme proudhonnien, qui consiste à affirmer que Dieu est le mal, que l'homme est le bien, que le pouvoir humain et le pouvoir divin sont deux pouvoirs rivaux, et que l'unique devoir de l'homme est de vaincre Dieu ennemi de l'homme.

Du spectacle de la lutte perpétuelle à laquelle le monde est condamné, se tirent naturellement ces deux systèmes manichéens, desquels l'un garde plus de conformité avec les anciennes traditions, et l'autre une plus proche parenté avec les doctrines modernes.

Il faut l'avouer : à considérer en lui-même le fait notoire de cette lutte gigantesque, — et abstrac-

tion faite de la merveilleuse harmonie que forment, vues dans leur ensemble, les choses humaines et les choses divines, les visibles et les invisibles, les créées et les incréées, — le fait se trouve suffisamment expliqué par l'un de ces deux systèmes.

Mais la difficulté n'est pas d'expliquer un fait considéré en lui-même. Il n'y a aucun fait, qui, considéré de cette manière, ne puisse s'expliquer suffisamment par cent hypothèses différentes. La difficulté consiste à remplir la condition métaphysique de toute explication, qui exige, pour que l'explication d'un fait notoire soit valable, qu'elle ne rende pas inexplicables et ne laisse pas inexpliqués d'autres faits notoires et évidents.

Un système manichéen explique ce qui, de sa nature, suppose un dualisme, et une guerre le suppose; mais il laisse sans explication ce qui de sa nature est un, et la raison, même sans la Foi, démontre que Dieu n'existe pas, ou que s'il existe, il est un. Par un système manichéen on explique la guerre; mais on n'explique pas la victoire, puisque la victoire définitive du mal sur le bien, ou du bien sur le mal, suppose la suppression définitive de l'un ou de l'autre, et que ce qui existe d'une existence substantielle et nécessaire ne peut être supprimé définitivement. Cette supposition laisse donc inexplicable le combat qui paraissait suffisamment

expliqué : en effet, tout combat est inexplicable, dans lequel toute victoire définitive est impossible.

De ce qu'il y a de généralement absurde dans toute explication manichéenne, passons à ce qu'il y a de spécialement absurde dans l'explication proudhonienne. On va voir qu'à l'absurdité propre de tout manichéisme, s'ajoutent ici toutes les absurdités particulières possibles, et que cette explication offre même des choses indignes de la majesté de l'absurde. Quand M. Proudhon appelle *Bien* le mal, et *Mal* le bien, il ne dit pas une absurdité, l'absurdité demande plus de génie ; il dit une bouffonnerie. L'absurdité n'est pas de la dire, mais de la dire sans objet aucun. Dès l'instant qu'on affirme que le bien et le mal existent en l'homme et en Dieu localement et substantiellement, la question de vérifier où est le bien et où est le mal, est une question oiseuse. L'homme appellera Dieu *le mal* et s'appellera *lui-même le bien* ; et Dieu s'appellera *lui-même le bien* et appellera l'homme le mal. Le mal et le bien seront partout et nulle part. La seule question alors est de savoir pour qui sera la victoire. Si, dans cette hypothèse, le bien et le mal sont choses indifférentes, il ne valait pas la peine de puérilement contredire le sens commun de l'espèce humaine. L'absurdité particulière au système de M. Proudhon con-

siste en ce que son dualisme est un dualisme de trois membres, lequel constitue une unité absolue : et c'est, comme on le voit, plutôt une absurdité mathématique qu'une absurdité religieuse. Dieu est le mal, l'homme est le bien : voilà le dualisme manichéen. Mais dans l'homme qui est le bien, se trouvent deux puissances, l'une essentiellement instinctive, l'autre essentiellement logique : par la première il est Dieu, par la seconde il est homme ; d'où il suit que les deux unités se décomposent en trois, et cela sans cesser d'être deux, puisque hors de l'homme et de Dieu, il n'y a ni bien substantiel ni mal substantiel, il n'y a ni combattant ni rien. Voyons maintenant comment les deux unités, qui sont trois unités, se convertissent en une seule unité, sans cesser d'être deux unités et trois unités. L'unité est en Dieu, parce que outre qu'il est Dieu par la puissance instinctive qui est dans l'homme, il est homme ; l'unité est dans l'homme, parce qu'étant homme par sa puissance logique, il est Dieu par sa puissance instinctive : d'où il suit que l'homme est homme et Dieu en même temps. De tout il résulte que le dualisme, sans cesser d'être dualisme, est trinité ; que la trinité, sans cesser d'être trinité, est dualisme ; que le dualisme et la trinité, sans cesser d'être ce qu'ils sont, sont unité ; et que l'unité, qui est unité

sans cesser d'être trinité et dualisme, est en deux parties sans cesser d'être unité.

Si le citoyen Proudhon affirmait de lui, ce qu'il n'affirme pas, qu'il a reçu une mission, et s'il démontrait ensuite, ce qu'il ne pourrait démontrer, que sa mission est divine, la théorie que je viens d'exposer devrait encore être repoussée comme absurde et impossible. L'union personnelle du mal et du bien, considérés comme existant substantiellement, est impossible et absurde parce qu'elle implique une contradiction évidente. Dans la différence personnelle et dans l'unité substantielle qui constituent le Dieu triple et un du chrétien, de même que dans la différence substantielle et dans l'unité personnelle qui constituent le Fils de Dieu fait homme selon le dogme catholique, il y a une obscurité très profonde, mais il n'y a pas impossibilité logique, puisqu'il n'y a pas contradiction dans les termes. S'il y a quelque chose d'obscur, il n'y a rien d'essentiellement contradictoire aux yeux de la raison, à affirmer de trois personnes qu'elles ont pour fondement la même substance ; comme il n'y a rien de contradictoire, bien que cela soit fort obscur aux yeux de notre entendement, à affirmer que trois différentes substances sont supportées par la même personne. Ce qu'il y a de radicalement impossible,

parce qu'il y a absurdité évidente, contradiction palpable, c'est d'affirmer, après avoir affirmé l'existence substantielle du bien et du mal, que le mal et le bien substantiellement existants, sont supportés par une même personne. Chose digne d'admiration! L'homme ne peut fuir l'obscurité catholique sans se condamner lui-même à palper une obscurité plus dense; il ne peut fuir ce qui accable sa raison sans tomber dans ce qui la nie.

Et qu'on ne croie pas que le monde suit les traces du rationalisme malgré ses absurdes contradictions et ses épaisses obscurités; il les suit à cause de ces obscurités épaisses et de ces contradictions absurdes. La raison suit l'erreur partout où elle va, comme une tendre mère suit partout, jusque dans l'abîme le plus profond, le cher fruit de son amour, le fils de ses entrailles. L'erreur lui donnera la mort; mais qu'importe si elle est mère et meurt de la main de son enfant?

CHAPITRE IV.

Comment le Catholicisme sauve le dogme de la providence et de la liberté sans tomber dans la théorie de la rivalité entre Dieu et l'homme.

L'incomparable beauté des solutions catholiques ne brille en aucune autre chose autant que dans

son universalité, cet attribut incommunicable des solutions divines. A peine une solution catholique est-elle acceptée qu'aussitôt tous les objets, tout-à-l'heure obscurs et ténébreux, s'éclaircissent : la nuit devient jour, l'ordre sort du chaos. En chacune d'elles éclate cet attribut souverain et cette secrète vertu d'où procède la grande merveille de l'universelle clarté. Dans ces océans de lumière il n'y a qu'un point opaque, le mystère même dont les rayons illuminent ces océans profonds. C'est que l'homme, n'étant pas Dieu, ne peut pas posséder l'attribut divin par lequel le Seigneur de toute créature voit dans une lumière ineffable tout ce qu'il a créé. L'homme est condamné à recevoir des ombres l'explication de la lumière, et de la lumière l'explication des ombres. Pour lui il n'y a chose évidente qui ne procède d'un impénétrable mystère. Entre les choses mystérieuses et les choses évidentes, existe pourtant cette notable différence, que l'homme peut obscurcir celles-ci, mais ne peut point éclaircir celles-là. Pour entrer en possession de la lumière ineffable qui est en Dieu, et qui n'est pas en lui, repousse-t-il comme obscures les solutions divines ? Aussitôt il se jette dans le labyrinthe inextricable et ténébreux des solutions humaines, et il arrive alors ce que nous venons de démontrer, que sa solution est particulière, et comme particu-

lière incomplète, et comme incomplète fausse. De prime abord, elle semble résoudre quelque chose ; considérée plus attentivement, elle ne résout rien ; et la raison qui commence par l'accepter comme plausible, finit par la repousser comme inefficace, contradictoire et absurde.

Ce point, en ce qu'il touche la question que nous traitons maintenant, a été complètement établi dans le précédent chapitre. L'inefficacité évidente de la solution humaine étant démontrée, il ne nous reste qu'à démontrer l'efficacité suprême et le haut avantage de la solution catholique.

Dieu, qui est le bien absolu, est l'auteur suprême de tout bien, et tout ce qu'il fait est bon. Comme il est impossible en même temps que Dieu mette dans la créature ce qu'il n'a pas, et qu'il mette dans la créature tout ce qu'il a, deux choses sont de tout point impossibles, savoir : qu'il mette en quelque chose le mal qui n'est pas en lui, et qu'il mette en quelque chose le bien absolu ; et ces deux impossibilités sont évidentes : car il est impossible de concevoir que quelqu'un donne ce qu'il n'a pas, et que le Créateur se trouve absorbé dans la créature. Ne pouvant communiquer sa bonté absolue, ce qui serait se communiquer lui-même, ni le mal, ce qui serait communiquer ce qu'il n'a pas, il communique le bien relatif. Par là il communique

tout ce qu'il peut communiquer, quelque chose qui est de lui et qui n'est pas lui ; mettant entre lui et la créature cette ressemblance qui atteste l'origine, et cette différence qui atteste la distance. De cette manière, toute créature dit en se montrant qui est son Créateur, et qu'elle n'est que sa créature.

Dieu étant le créateur de tout ce qui est créé, tout ce qui est créé est bon d'une bonté relative. L'homme est bon en tant qu'homme, l'ange en tant qu'ange, l'arbre en tant qu'arbre. Jusqu'au prince qui brille dans l'abîme, et l'abîme où il brille, sont choses bonnes et excellentes. Le prince de l'abîme est bon en soi, parce que pour être prince de l'abîme il n'a pas cessé d'être ange : et Dieu est le créateur de la nature angélique, excellente sur toutes les choses créées. L'abîme est bon en soi, parce qu'il est ordonné à une fin souverainement bonne. Et bien que toutes les essences créées soient bonnes et excellentes, le Catholicisme affirme que le mal est dans le monde, et que ses ravages y sont grands et épouvantables. La question est donc de chercher qu'est-ce que c'est que le mal, d'où il tire son origine, et enfin comment, par sa propre dissonance, il concourt à l'harmonie universelle.

Le mal a son origine dans l'usage que fit l'homme de la faculté de choisir, laquelle, comme nous l'a-

vons dit, constitue l'imperfection de la liberté humaine. La faculté de choisir fut enfermée dans certaines limites imposées par la nature même des choses. Toutes étant bonnes, la faculté de choisir n'a pu consister à choisir entre les choses bonnes qui existaient nécessairement et les mauvaises qui n'existaient d'aucune manière : elle a consisté uniquement à s'unir au bien ou à se séparer du bien, à l'affirmer par cette union ou à le nier par cet éloignement. L'entendement humain s'est séparé de l'entendement divin, ce qui fut se séparer de la vérité, ce qui fut cesser de l'entendre. La volonté humaine s'est séparée de la volonté divine, ce qui fut se séparer du bien, ce qui fut cesser de le vouloir, ce qui fut cesser de le faire. Et comme d'autre part l'homme ne put laisser inactives ses facultés intimes et inamissibles qui consistaient à entendre, à vouloir, à agir, il continua d'entendre, de vouloir et d'agir ; mais ce qu'il entendait, séparé de Dieu, n'était pas la vérité, qui est en Dieu seul ; ce qu'il voulait n'était pas le bien, qui est en Dieu seul ; et ce qu'il fit ne put être le bien qu'il n'entendait ni ne voulait, et qui, n'étant pas voulu par son entendement et accepté par sa volonté, ne put être le terme de ses actions. Le terme de son entendement fut alors l'erreur, qui est la négation de la vérité ; le terme de sa volonté fut le mal, qui est la

négation du bien ; le terme de ses actions fut le péché, qui est la négation simultanée de la vérité et du bien ; manifestations diverses d'une même chose considérée sous deux points de vue différents. Comme le péché nie tout ce que Dieu affirme avec son entendement qui est la vérité, et tout ce qu'il affirme avec sa volonté qui est le bien ; et comme il n'y a pas en Dieu d'autres affirmations que celle du bien qui est dans sa volonté et celle de la vérité qui est dans son entendement, Dieu n'étant que ces mêmes affirmations substantiellement considérées : il suit de là que le péché qui nie tout ce que Dieu affirme, nie virtuellement Dieu dans toutes ses affirmations. Niant Dieu et ne faisant autre chose que le nier, le péché est la négation par excellence, la négation universelle, la négation absolue.

Cette négation n'affecta ni ne put affecter les essences des choses qui existent indépendamment de la volonté humaine, et qui depuis comme avant la prévarication, furent non-seulement bonnes en soi, mais encore parfaites et excellentes. Néanmoins si le péché ne leur ôta pas leur excellence, il leur enleva cette souveraine harmonie que leur divin auteur mit entre elles, cette liaison délicate et cet ordre parfait qui les unissait les unes aux autres et toutes à lui, lorsque par un effet de son infinie bonté il les tira du chaos après les avoir ti-

rées du néant. Dans cet ordre parfait et cette liaison admirable, toutes les choses se mouvaient directement vers Dieu par un mouvement irrésistible et ordonné. L'ange, esprit pur, gravitait, vers Dieu, centre des esprits, emporté par un mouvement amoureux et véhément.

L'homme, moins parfait, mais non moins rempli d'amour, suivait dans sa gravitation le mouvement de la gravitation angélique, pour se confondre avec l'ange dans le sein de Dieu, centre des gravitations angéliques et humaines. La matière même, agitée par un secret mouvement d'ascension, suivait la gravitation des esprits vers ce Créateur suprême qui, sans effort, attirait à lui toutes les choses. Et de même que toutes ces choses, considérées en elles-mêmes, sont les manifestations extérieures du bien essentiel qui est en Dieu, cette manière d'être est la manifestation extérieure de sa manière d'être, parfaite et excellente comme son essence même. Les choses reçurent de lui une perfection muable, et une autre perfection nécessaire et inamissible. Leur perfection nécessaire et inamissible fut ce bien essentiel que Dieu mit en toute créature; leur perfection muable fut cette manière d'être que Dieu voulut qu'elles eussent lorsqu'il les tira du néant. Dieu voulut qu'elles fussent toujours ce qu'elles sont; mais

il ne voulut pas qu'elles fussent nécessairement de la même manière : il enleva les essences à toute juridiction autre que la sienne, et mit pour un temps l'ordre où elles sont sous la juridiction de ces êtres qu'il forma intelligents et libres. D'où il suit que le mal, produit par le libre arbitre angélique, ou par le libre arbitre humain, ne put être et ne fut autre chose que la négation de l'ordre mis de Dieu en toutes les choses créées, négation dont l'expression qui en est le signe, affirme cela même qu'elle nie : cette négation s'appelle désordre. Le désordre est la négation de l'ordre, c'est-à-dire de l'affirmation divine relative à la manière d'être de toutes les choses. Et de même que l'ordre consiste dans l'union des choses que Dieu a voulu qui fussent unies et dans la séparation de celles qu'il a voulu séparées, de même le désordre consiste à unir les choses que Dieu a voulu qui demeurassent séparées, et à séparer celles que Dieu a voulu unies.

Le désordre causé par la révolte angélique consista dans la séparation partielle de l'ange rebelle de son Dieu, qui était son centre, par le moyen d'un changement dans sa manière d'être. Ce changement fut une conversion de son mouvement de gravitation vers Dieu, en un mouvement de rotation sur soi-même.

Le désordre causé par la prévarication de l'homme fut semblable à celui causé par la révolte de l'ange, car il est impossible d'être rebelle et prévaricateur de deux manières essentiellement différentes. L'homme ayant cessé de graviter vers son Dieu par son entendement, sa volonté et ses œuvres, se constitua son propre centre à lui-même, se déclara la fin dernière de ses œuvres, de sa volonté et de son entendement.

Le bouleversement causé par cette prévarication fut profond et extrême. L'homme s'étant séparé de Dieu, toutes ses puissances se séparèrent aussitôt les unes des autres, se constituant elles-mêmes en autant d'autres centres divergents. Son entendement perdit l'empire sur sa volonté; sa volonté perdit l'empire sur ses actions; la chair n'obéit plus à l'esprit; et l'esprit qui avait été assujetti à Dieu tomba dans la servitude de la chair. Tout dans l'homme avait été concordances et harmonies; tout devint guerre, tumulte, contradictions, dissonnances. Sa nature, de souverainement harmonique devint profondément antithétique.

L'homme transmit à l'univers et à la manière d'être des choses ce désordre causé en lui par lui-même. Toutes les choses lui étaient soumises, toutes se révoltèrent contre lui. Dès qu'il ne fut plus l'es-

clave de son Dieu, il ne fut plus le prince de la terre; ce qui ne nous étonnera pas, si nous considérons que les titres de sa monarchie terrestre étaient fondés sur sa servitude envers Dieu. Les animaux, qu'il avait nommés, en signe de sa domination, cessèrent d'obéir à sa voix, d'entendre sa parole et de suivre ses commandements. La terre se couvrit de chardons, le ciel devint d'airain, les fleurs se hérissèrent d'épines, la nature entière sembla possédée d'une fureur insensée contre l'homme : à son approche, les mers bouleversèrent leurs eaux, et pour arrêter sa marche, les montagnes élevèrent leurs sommets plus haut que les nuages; les torrents traversèrent ses campagnes et les tempêtes se firent un jouet de ses demeures fragiles; le reptile lui lança son venin, les herbes lui distillèrent leurs poisons. A chaque pas il eut à craindre une embûche, à chaque embûche la mort.

L'explication catholique du mal une fois acceptée, tout ce qui sans elle et en dehors d'elle paraissait et était réellement inexplicable, s'explique naturellement.

Le mal n'existant pas d'une manière substantielle, mais négative, ne peut servir de matière pour création; par conséquent la difficulté qui naissait de la coexistence de deux créations différentes et simultanées, disparaît d'elle-même.

Cette difficulté allait en augmentant à mesure qu'on avançait dans ce chemin scabreux, puisque le dualisme simultané de la création supposait forcément un autre dualisme, plus répugnant encore à la raison humaine : le dualisme essentiel dans la divinité, qui doit être conçue comme une essence très simple, ou ne peut être conçue d'aucune manière. — En même temps que le dualisme divin, tombe l'idée d'une rivalité à la fois nécessaire et impossible : nécessaire, parce que deux dieux qui se contredisent et deux essences qui se répugnent, sont condamnés par la nature même des choses à une lutte perpétuelle : impossible, parce que la victoire définitive étant l'objet final de toute lutte, et la victoire définitive étant ici la suppression du mal par le bien ou du bien par le mal, ce résultat ne peut avoir lieu ; car ce qui existe d'une manière essentielle, existe nécessairement et ne peut être supprimé ; or, de l'impossibilité de la suppression naît l'impossibilité de la victoire, et de l'impossibilité de la victoire, objet final de la lutte, l'impossibilité radicale de la lutte elle-même.

Avec la contradiction divine, à laquelle aboutit forcément tout système manichéen, disparaît la contradiction humaine, où l'on est précipité quand on suppose la coexistence substantielle du bien et du mal dans l'homme. Cette contradiction est ab-

surde, et comme absurde, inconcevable. Affirmer de l'homme qu'il est en même temps essentiellement bon et essentiellement mauvais, c'est affirmer l'une de ces deux choses : ou que l'homme est un composé de deux essences contraires, en réunissant ici ce que le système manichéen se voit forcé de séparer en Dieu ; ou que l'essence de l'homme est une, et qu'étant une elle est mauvaise et bonne en même temps, — ce qui est affirmer tout ce qu'on nie et nier tout ce qu'on affirme d'une même chose.

Dans le système catholique, le mal existe ; mais il existe d'une existence modale ; il n'existe pas essentiellement. Ainsi considéré, le mal est synonime de désordre, parce que, a bien y voir, il n'est pas une chose, mais la manière désordonnée où sont les choses, qui n'ont pas cessé d'être essentiellement bonnes, tout en cessant, par une cause secrète et mystérieuse, d'être bien ordonnées. Le système catholique nous signale cette cause mystérieuse et secrète, et si cette indication excède en quelque point la raison, elle n'a rien qui la contredise et lui répugne. En effet, pour expliquer une perturbation modale dans les choses qui conservent intègres et pures leurs essences, même après avoir été bouleversées, une intervention divine n'est pas nécessaire ;

il n'y aurait pas de proportion entre l'effet et la cause. Il suffit, pour expliquer le fait, de recourir à l'intervention anarchique des êtres intelligents et libres ; lesquels, s'ils ne pouvaient altérer d'aucune manière l'ordre merveilleux de la création et ses harmonies si bien réglées, ne sauraient être qualifiés libres ni intelligents. Du mal, considéré comme accidentel et éphémère, on peut affirmer, sans contradiction et sans répugnance, ces deux choses : la première, qu'en ce qu'il a de mal, il n'a pu être l'œuvre de Dieu ; la seconde, qu'en ce qu'il a d'éphémère et d'accidentel, il a pu être l'œuvre de l'homme. De cette manière, les affirmations de la raison viennent se confondre avec les affirmations catholiques.

Le système catholique étant supposé, toutes les absurdités s'effacent et toutes les contradictions sont supprimées. Dans ce système, la création est une et Dieu est un ; avec le dualisme divin disparaît la guerre des dieux. Le mal existe, parce que s'il n'existait pas la liberté humaine serait inconcevable : mais le mal qui existe est un accident, et non une essence, parce que s'il était une essence et non un accident, il serait l'œuvre de Dieu, créateur de toutes les choses, ce qui implique une contradiction qui répugne et à la raison humaine et à la raison divine. Le mal vient de l'homme, il est

dans l'homme, et cela étant ainsi, il y a convenance bien loin d'y avoir contradiction aucune. Il y a convenance, en ce que le mal ne pouvant être l'œuvre de Dieu, l'homme ne pourrait le choisir s'il ne pouvait le produire, et ne serait pas libre s'il ne pouvait le choisir. Il n'y a aucune contradiction; parce que le catholicisme, en affirmant que l'homme est bon dans son essence et mauvais par accident, n'affirme pas de l'homme ce qu'il en nie, et ne nie pas ce qu'il en affirme; car affirmer de l'homme qu'il est mauvais par accident et bon par essence, ce n'est pas affirmer de lui des choses contradictoires, mais des choses qui ne renferment aucune contradiction, bien qu'elles soient de tout point différentes.

Enfin, en adoptant le système catholique, on ramène à terre le système blasphématoire et impie qui consiste à supposer une rivalité perpétuelle entre Dieu et l'homme, entre le Créateur et la créature. L'homme auteur du mal, accidentel en soi et transitoire, n'est pas comme Dieu, créateur, protecteur, gouverneur de toutes les essences et de toutes les choses. Entre ces deux êtres séparés par une distance infinie, il n'y a pas de rivalité imaginable, pas de concurrence possible. Dans les systèmes manichéens et proudhonien, la lutte entre le Créateur du bien essentiel et le créateur du mal

essentiel, était inconcevable et absurde, parce que la victoire était impossible. La supposition de la lutte n'existe pas dans le système catholique, parce qu'il n'y a pas de lutte à supposer entre deux parties dont l'une sera nécessairement victorieuse et l'autre nécessairement vaincue. Pour qu'une lutte existe, il faut deux choses : que la victoire soit possible et que la victoire soit incertaine. Toute lutte est absurde quand la victoire est certaine, ou quand la victoire est impossible. Ces luttes grandioses livrées pour la domination universelle et pour le souverain empire sont donc absurdes, que le souverain soit un, ou que deux soient les empereurs : absurdes dans le premier cas, parce que celui qui est un sera perpétuellement seul ; absurdes dans le second cas, parceque les deux ne seront jamais un et seront deux perpétuellement. Ces gigantesques luttes sont de telle nature que, ou elles sont décidées avant d'être livrées, ou qu'elles ne le seront jamais.

CHAPITRE V.

Secrètes analogies entre les perturbations physiques et les perturbations morales, toutes dérivées de la liberté humaine.

Jusqu'où sont allés les ravages du péché, et jusqu'à quel point a été changée la face entière de la création par un si lamentable délire, c'est chose soustraite aux investigations humaines; mais ce qui est hors de tout doute, c'est que, dans Adam, l'esprit et la chair subirent conjointement une dégradation : l'orgueil dégrada l'esprit, la concupiscence dégrada la chair.

La cause de la dégradation physique et de la dégradation morale étant la même, elles offrent entre elles des analogies et des équivalences prodigieuses dans leurs diverses manifestations.

Nous avons déjà vu que le péché, cause primitive de toute dégradation, ne fut autre chose qu'un désordre. L'ordre était le parfait équilibre des choses créées; cet équilibre consistait dans la subordination qu'elles gardaient entre elles et dans la subordination absolue de toutes envers leur créateur. Il suivit de là que le péché, c'est-à-dire le désordre fut le relâchement de ces subordinations

9.

hiérarchiques des choses entre elles, et de leur subordination absolue envers l'Être suprême. En d'autres termes, le désordre fut l'ébranlement de la mesure excellente et du merveilleux arrangement où tout avait été placé. Et comme les effets sont toujours analogues à leurs causes, les effets de la faute furent jusqu'à un certain point ce qu'elle fut, un *dés-ordre*, une *dés-union*, un *dés-équilibre*.

Le péché fut la *dés-union* de l'homme et de Dieu.

Le péché produisit un *dés-ordre* moral et un *dés-ordre* physique.

Le *dés-ordre* moral consista dans l'ignorance de l'entendement et dans la faiblesse de la volonté.

L'ignorance de l'entendement ne fut autre chose que sa *dés-union* avec l'entendement divin. La faiblesse de la volonté fut dans sa *dés-union* avec la volonté suprême.

Le *dés-ordre* physique produit par le péché consista dans la maladie et dans la mort. Cela étant :

La maladie n'est autre chose que le *dés-ordre*, la *dés-union*, le *dés-équilibre* des parties constitutives de notre corps.

La mort n'est autre chose que cette même *dés-union*, ce même *dés-ordre*, ce même *dés-équilibre*, portés jusqu'au dernier point.

Ainsi, le désordre physique et le *désordre* moral, l'ignorance et la faiblesse de la volonté d'une part, la maladie et la mort de l'autre, sont une même chose.

On le verra plus clairement encore, en considérant seulement que tous ces désordres tant physiques que moraux, prennent une même dénomination au point où ils finissent et au point où ils naissent.

La concupiscence de la chair et l'orgueil de l'esprit s'appellent d'un même nom : *le péché*. La dés-union définitive de l'âme et de Dieu, et celle de l'âme et du corps, s'appellent d'un même nom : *la mort*.

Le lien entre le moral et le physique est si étroit, que dans le milieu seul on peut remarquer leur différence, tous deux étant une même chose dans leur principe et dans leur fin. Et comment en *serait-il* autrement, si le physique comme le moral vient de Dieu et finit en Dieu ; si Dieu est avant le péché et après la mort ?

Cette étroite connexion entre le moral et le physique pourrait être ignorée de la terre, purement corporelle, et des anges, purs esprits ; mais comment ce mystère serait-il chose cachée à l'homme composé d'une âme immortelle et d'une matière corporelle, et placé de Dieu au confluent de deux mondes ?

La grande perturbation produite par le péché, ne s'arrêta pas à l'homme : non-seulement Adam fut sujet à la maladie et à la mort, mais encore la terre fut maudite à cause de lui et en son nom.

Quant à cette malédiction redoutable et jusqu'à un certain point incompréhensible, nous ne formons pas l'audacieuse prétention de pénétrer dans des arcanes si obscurs. Les jugements de Dieu sont aussi secrets que ses œuvres sont merveilleuses. Cependant, la secrète relation établie de Dieu entre le physique et le moral, étant avouée et jusqu'à un certain point visible dans l'homme, bien qu'inexplicable en certaine manière, le reste de ce profond mystère nous semble moins important ; car le mystère est dans la loi de relation plutôt que dans les applications qu'on peut faire d'elle par voie de conséquence.

Il convient de remarquer ici, pour éclaircir cette matière difficile et appuyer tout ce que nous avons dit, que les choses physiques ne peuvent être considérées comme douées d'une existence indépendante, comme existantes en soi, par soi et pour soi, mais bien comme manifestations des choses spirituelles, les seules qui aient en elles-mêmes la raison de leur existence. Dieu étant pur esprit, principe et fin de toutes les choses, il est clair que toutes les choses, dans leur principe et dans leur

fin, sont spirituelles. Cela étant, ou les choses physiques sont de vaines apparences et n'existent pas, ou si elles existent, elles existent de Dieu et pour Dieu ; ce qui est dire qu'elles existent par l'esprit et pour l'esprit ; d'où l'on infère que dès qu'il y a une perturbation, quelle qu'elle soit, dans les régions spirituelles, il doit y avoir forcément une perturbation analogue dans les régions corporelles. On ne peut concevoir que les choses mêmes demeurent en repos, lorsqu'il y a une perturbation dans ce qui est le principe et la fin de toutes les choses.

Donc, la perturbation produite par le péché a été et a dû être générale ; elle a été et a dû être commune aux régions élevées et aux basses régions, à toutes celles des esprits et à toutes celles des corps. La face de Dieu, paisible et sereine auparavant, se revêtit de colère, et ses séraphins changèrent de visage. La terre se couvrit de ronces et d'épines, ses plantes se desséchèrent, ses arbres vieillirent, ses herbes perdirent leurs sucs, et ses fontaines la suavité de leurs eaux ; elle devint fertile en poisons ; elle se couvrit de forêts sombres, impénétrables, effrayantes ; elle se hérissa de montagnes sauvages ; elle eut une zône torride et une zône glaciale ; elle fut brûlée par le feu et glacée par les frimats ; et sur tous ses horizons s'élevèrent des

tourbillons impétueux, et tout autour d'elle retentirent les tonnerres de la tempête.

Placé comme au centre de ce désordre universel, son œuvre et son châtiment; plus profondément et plus radicalement désordonné lui-même que le reste de la création, l'homme se trouva exposé, sans autre secours que celui de la miséricorde divine, à l'impétueux courant de toutes les douleurs physiques et de toutes les angoisses mortelles. Sa vie ne fut que tentation et luttes; sa sagesse qu'ignorance, sa volonté que faiblesse, sa chair que corruption. Chacune de ses actions fut accompagnée d'un remords, chacun de ses plaisirs fut suivi d'un souvenir amer ou d'une douleur aiguë. Aussi nombreux furent ses désirs, aussi nombreux furent ses regrets, aussi nombreuses ses espérances, aussi nombreuses ses illusions; et aussi nombreuses ses illusions, aussi nombreux ses désenchantements. Sa mémoire lui servit de bourreau, sa prévision de torture, son imagination ne fit que jeter quelques lambeaux de pourpre et d'or sur sa nudité et sa misère. Épris du bien pour lequel il était né, il marcha dans la voie du mal où il était entré; sentant le besoin d'un Dieu, il se jeta dans les abîmes insondables de toutes les superstitions. Condamné à souffrir, qui pourrait faire le recensement de ses douleurs? condamné au dur travail

qui pourrait dire le chiffre de ses labeurs? condamné à la fatigue, qui énumérera les gouttes de sueur tombées de son front?

Mettez l'homme aussi haut qu'il est possible, aussi bas que vous voudrez: nulle part il ne sera exempt de cette peine qui nous est venue de notre commun péché. Si l'injure n'atteint pas celui qui est en haut, l'envie s'élève jusqu'à lui; si l'envie ne descend pas jusqu'à celui qui est en bas, l'injure l'atteint. Où est la chair qui ne connaît pas la douleur? Où est l'esprit qui ne connaît pas l'angoisse? Qui fut assez élevé pour ne pas craindre la chute? Qui crut assez fermement à la constance de la fortune pour ne pas redouter ses revers? Dans la naissance, dans la vie, dans la mort, nous sommes tous un, parce que tous nous avons péché et tous nous sommes punis.

Si la naissance, la vie et la mort ne sont pas une peine, pourquoi ne naissons-nous, ne vivons-nous et ne mourons-nous pas comme tout le reste qui naît, vit et meurt? Pourquoi vivons-nous pleins d'alarmes? Pourquoi venons-nous au monde les bras croisés sur la poitrine en posture pénitente? Pourquoi en ouvrant les yeux à la lumière les ouvrons-nous à la plainte? Et pourquoi notre premier salut à la vie est-il un gémissement?

Les faits de l'histoire confirment les dogmes que

nous venons d'exposer et toutes leurs mystérieuses correspondances. Le Sauveur du monde, à l'édification et à la grande frayeur des fidèles peu nombreux qui le suivaient et au scandale des docteurs, effaçait les péchés en guérissant les maladies, et guérissait les maladies en absolvant les péchés, supprimant tantôt la cause par la suppression des effets, et tantôt les effets par la suppression de leur cause. Un paralytique se présente à lui comme il était entouré d'une foule de docteurs et de pharisiens. Il élève la voix et lui dit: « Aie confiance, mon fils, je te remets tes péchés. » Ceux qui étaient là présents se scandalisèrent dans leurs cœurs. D'une part, il leur semblait que le pouvoir d'absoudre n'était dans le Nazaréen qu'orgueil et folie, et, de l'autre, que prétendre guérir les maladies par l'absolution des péchés c'était une extravagance. Le Seigneur vit naître ces coupables pensées dans leurs cœurs, et il ajouta aussitôt : « Et pour qu'il soit connu de tous que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, lève-toi, je te l'ordonne : emporte ton lit et retourne à ta maison. » Et il fut fait comme il avait dit. Par là il a démontré que le pouvoir de guérir et le pouvoir d'absoudre sont un même pouvoir, et que le péché et la maladie sont une même chose.

Avant de passer outre, il sera bon de noter ici à l'appui de tout ce que nous disons, deux choses dignes de mémoire. La première, c'est que le Seigneur, avant de prendre sur ses épaules le lourd fardeau des crimes du monde, fut exempt de toute maladie et même de la moindre incommodité, parce qu'il était exempt du péché. La seconde, c'est que lorsque le Seigneur eut pris sur sa tête les péchés de tous les hommes, acceptant volontairement les effets comme il acceptait les causes, et les conséquences comme il acceptait les principes, il accepta la douleur, voyant en elle la compagne inséparable du péché ; et il eut une sueur de sang dans le jardin des Oliviers, et il sentit la douleur sous le soufflet dans le prétoire, et il défaillit sous le poids de la croix, et il souffrit la soif sur le calvaire et une terrible agonie sur le bois ignominieux, et il vit venir la mort avec terreur, et il gémit profondément et douloureusement en rendant son âme à son Père.

Quant à l'admirable correspondance, dont nous parlons, entre les désordres du monde moral et ceux du monde physique, le genre humain la proclame unanimement, sans la comprendre, comme si un pouvoir surnaturel et invincible l'obligeait de rendre témoignage à ce grand mystère. La voix de toutes les traditions, toutes les voix popu-

laires, toutes les vagues rumeurs répandues par les vents, tous les échos du monde nous parlent mystérieusement d'un grand désordre physique et moral, survenu avant le crépuscule de l'histoire, avant même le crépuscule de la fable, à la suite d'une faute si grande que l'entendement ne peut la comprendre, ni aucun mot l'exprimer. Aujourd'hui encore, si les éléments viennent à se désordonner, s'il y a des changements étranges dans les sphères célestes, si les discordes, les famines et les pestes tombent en châtiment sur les nations, si les saisons altèrent le cours harmonieux de leur évolution, se confondent et semblent se livrer entre elles une sorte de combat, si le sol éprouve des secousses et des tremblements, et si les vents, libres du frein qui les contient, deviennent des ouragans dévastateurs: aussitôt sort des entrailles des peuples, gardiens de la terrible tradition, une voix obstinée et redoutable qui cherche la cause de l'insolite perturbation dans un crime capable d'exciter la colère de Dieu et d'attirer sur la terre les malédictions du ciel.

Que ces bruits vagues soient à la fois sans fondement et proviennent de l'ignorance des lois qui président à la marche des phénomènes naturels, c'est une chose évidente; mais il n'est pas moins évident à nos yeux que l'erreur est seulement dans

l'application et non dans l'idée, dans la conséquence et non dans le principe, dans la pratique et non dans la théorie. La tradition demeure debout, rendant un perpétuel hommage à la vérité, malgré toutes ses fausses applications. Les multitudes peuvent se tromper, et se trompent fréquemment quand elles affirment que telle faute est cause de tel désordre; mais elles ne se trompent pas et ne peuvent pas se tromper quand elles assurent que le désordre est fils du péché : précisément parce que la tradition, considérée dans sa généralité, est la manifestation et la forme visible d'une vérité absolue, il est difficile, ou presque complètement impossible, de tirer les peuples des erreurs concrètes qu'ils commettent dans leurs applications spéciales. Ce que la tradition a de vrai donne consistance à ce que l'application a de faux, et l'erreur concrète vit et grandit sous la protection de la vérité absolue.

L'histoire ne manque pas d'exemples remarquables qui viennent à l'appui de cette tradition universelle, transmise de père en fils, de famille à famille, de race à race, de peuple à peuple et de région à région par tout le genre humain jusqu'aux extrémités de la terre. En effet, dès que les crimes se sont élevés au-dessus d'un certain niveau et ont atteint une certaine mesure, aussitôt d'épouvanta-

bles catastrophes sont tombées sur les nations, et de terribles mouvements et de rudes secousses ont ébranlé le monde. La première perversion fut cette perversion universelle dont nous parlent les saintes Écritures, quand les hommes réunis dans une même apostasie et dans un même oubli de Dieu, à l'époque antédiluvienne, vécurent sans autre Dieu et sans autres lois que leurs criminels désirs et leurs frénétiques passions; et alors, la coupe des colères divines étant déjà pleine, tomba sur la terre cette prodigieuse inondation des eaux qui enveloppa tout dans un universel désastre et qui mit les montagnes au niveau des vallées. Les temps étant arrivés au milieu de leur course, le Désiré des nations vint au monde pour l'accomplissement des anciennes promesses et des anciennes prophéties. L'époque de sa venue fut insigne entre toutes, par la perversité et la malice des hommes et par l'universelle corruption des mœurs. Il arriva en outre qu'un jour, jour de triste et déplorable mémoire, le plus déplorable et le plus triste de tous ceux qui s'étaient écoulés depuis la création, un peuple aveugle et furieux, comme s'il eût été ivre, se leva, le visage décomposé par la frénésie de la colère, saisit son Dieu, en fit l'objet de ses insultes, accumula sur lui tous les outrages, chargea ses épaules de toutes les ignominies, l'éleva de terre et le fit

mourir en croix entre deux voleurs. Alors aussi on vit déborder la coupe des fureurs divines : le soleil obscurcit ses rayons, le voile du temple fit entendre un sinistre déchirement, les rochers se fendirent et toute la terre trembla.

On pourrait citer ici mille autres exemples en confirmation des mystérieuses harmonies qui se remarquent entre les perturbations physiques et les perturbations morales, et à l'appui de l'universelle tradition qui de toutes parts les consigne et les proclame. Mais la retenue que nous nous sommes prescrite d'une part, et de l'autre la grandeur de ceux que nous venons de citer, nous portent à en finir sur ce sujet.

CHAPITRE VI.

La prévarication angélique et la prévarication humaine; grandeur et énormité du péché.

Jusqu'ici j'ai exposé la théorie catholique sur le mal, fils du péché, et sur le péché, fils de la liberté humaine, laquelle se meut à l'aise dans les limites de sa sphère, du consentement de ce Sou-

verain éternel qui, faisant tout avec poids, nombre et mesure, disposa les choses de telle sorte que sa Providence ne gênât en rien ni le libre arbitre de l'homme, ni les ravages de ce libre arbitre, bien qu'ils ne dussent être grands et prodigieux, comme ils le sont, qu'au mépris de sa gloire. Avant d'aller plus loin, il convient à la majesté d'un tel sujet que je fasse une relation suivie de l'action merveilleuse qui commença au ciel et finit au paradis terrestre. Je laisserai de côté les objections et les doutes. Ils trouveront leurs solutions ailleurs et ne serviraient ici qu'à obscurcir la beauté simple et imposante de cette lamentable histoire. Nous avons vu plus haut comment la théorie catholique l'emporte sur les autres par la profonde convenance de toutes ses solutions; nous allons voir comment les faits sur lesquels elle se fonde, considérés en eux-mêmes, surpassent toutes les histoires primitives en ce qu'elles ont de grand et de dramatique. Nous avons mis leur beauté en relief par des comparaisons et des déductions; nous admirerons maintenant cette incomparable beauté en eux-mêmes, sans distraire nos yeux sur d'autres objets.

Avant l'homme et dans les temps soustraits aux investigations humaines, Dieu fit les Anges, créatures heureuses et parfaites, à qui il fut donné de contempler directement les claires splendeurs de

sa face, plongés dans un océan d'inénarrables délices et perpétuellement absorbés dans leur perpétuelle contemplation. Les Anges étaient de purs esprits, et l'excellence de leur nature était supérieure à celle de la nature de l'homme, composée d'une âme immortelle et du limon de la terre. Par sa nature simple, l'ange donnait la main à Dieu, tandis que par son intelligence, sa liberté et sa sagesse limitées, il avait été fait pour donner la main à l'homme ; de même que l'homme, par ce qu'il eut de spirituel, fut en commerce avec l'ange, et par ce qu'il eut de corporel, avec la nature physique, placée tout entière au service de sa volonté et soumise à sa parole. Et toutes les créatures naquirent avec l'inclination et le pouvoir de se transformer et de s'élever sur cette échelle immense qui, partant des êtres les plus bas, allait aboutir à cet Être suprême qui est au-dessus de tout être, et que les cieux et la terre, les hommes et les anges connaissent par un nom qui est au-dessus de tout nom. La nature physique aspirait à s'élever en quelque sorte jusqu'au spiritualisme, à la ressemblance de l'homme ; et l'homme à se spiritualiser davantage, à la ressemblance de l'ange ; et l'ange à ressembler davantage à cet Être parfait, source de toute vie, créateur de toute créature, dont aucune grandeur ne mesure la grandeur, et dont aucun cercle ne con-

tient l'immensité. Tout était sorti de Dieu, et, en remontant, tout devait retourner à Dieu, principe et origine de tout; et parce que tout était sorti de Lui et devait retourner à Lui, il n'y avait rien qui ne contînt en soi une étincelle plus ou moins brillante de sa beauté.

Ainsi la diversité infinie était ramenée de soi à cette vaste unité qui créa toutes les choses, qui mit entre elles un concert merveilleux et une admirable liaison, séparant toutes celles qui étaient confuses et recueillant celles qui étaient dispersées. Par où l'on voit que l'acte de la création a été complexe et se composa de deux actes différents: de l'acte par lequel Dieu donna l'existence à ce qui n'existait pas, et de cet autre acte par lequel il ordonna tout ce à quoi il avait donné l'existence. Dans le premier acte, il révéla son pouvoir de créer toutes les substances qui soutiennent toutes les formes; dans le second, il révéla son pouvoir de créer toutes les formes qui embellissent toutes les substances. Et de même qu'il n'y a pas d'autres substances que celles créées de Dieu, il n'y a pas non plus d'autre beauté que celle qu'il a mise dans les choses. Voilà pourquoi l'Univers, mot qui signifie tout ce qui a été créé de Dieu, est la réunion de toutes les substances, et l'Ordre, mot qui signifie la forme

que Dieu a donnée aux choses, est la réunion de toutes les beautés. Il n'y a de créateur que Dieu, de beauté que dans l'ordre, de créature que dans l'univers.

Si toute beauté consiste dans l'ordre établi de Dieu dès le principe, et si la beauté, la bonté et la justice sont une même chose vue sous des aspects différents, il suit de là que hors de l'ordre établi de Dieu, il n'y a ni beauté, ni bonté, ni justice : et comme ces trois choses constituent le bien suprême, l'ordre qui les contient toutes est le bien suprême.

Comme hors de l'ordre il n'y a aucune espèce de bien, il n'y a rien qui, hors de l'ordre, ne soit un mal, ni aucun mal qui ne consiste à se mettre hors de l'ordre. Par cette raison, de même que l'ordre est le bien suprême, de même le désordre est le mal par excellence : hors du désordre il n'y a aucun mal, comme hors de l'ordre il n'y a aucun bien.

De ce qui précède, on infère que l'ordre, ou ce qui est le même, le bien suprême, consiste en ce que toutes les choses conservent cette liaison mise de Dieu entre elles lorsqu'il les tira du néant; et que le désordre, ou ce qui est identique, le mal par excellence, consiste à briser cette admirable liaison et ce sublime concert.

Cette liaison ne pouvait être brisée, et ce con-

cert ne pouvait être ébranlé que par un être investi d'une volonté et d'un pouvoir indépendants, — jusqu'à un certain point et dans la manière où cela est possible, — de la volonté de Dieu. Aucune créature n'eut tant de puissance, à l'exception des anges et des hommes, seules entre toutes créées à l'image et à la ressemblance de leur créateur, c'est-à-dire intelligentes et libres. Donc, les anges et les hommes seuls ont pu être cause du désordre, c'est-à-dire du mal par excellence.

Les anges et les hommes n'ont pu altérer l'ordre de l'Univers sans se révolter contre le Créateur, par conséquent, pour expliquer le mal et le désordre il est nécessaire de supposer l'existence des anges et des hommes rebelles.

Toute désobéissance et toute révolte étant ce qu'on appelle un péché, et tout péché étant une révolte et une désobéissance, il suit de là qu'on ne peut concevoir le désordre dans la création ni le mal dans le monde sans supposer l'existence du péché.

Si le péché n'est autre chose que la désobéissance et la révolte, si la désobéissance et la révolte ne sont autre chose que le désordre, et le désordre que le mal, il s'ensuit que le mal, le désordre, la désobéissance et la révolte, et le péché sont choses dans lesquelles la raison rencontre une identité absolue ;

de même que le bien, l'ordre, la soumission et l'obéissance sont choses en quoi la raison trouve une complète ressemblance. D'où l'on conclut que la soumission à la volonté divine est le souverain bien, et le péché le mal par excellence.

Lorsque toutes les créatures angéliques obéissaient à la voix de leur Créateur, se contemplant dans sa face, se plongeant dans ses splendeurs et se mouvant librement et avec une harmonie concertée à la mesure de sa parole, il arriva que le plus beau des anges détournant de Dieu ses yeux pour les porter sur lui-même, fut saisi d'extase en présence de sa beauté. Se considérant comme subsistant de soi-même et comme étant sa dernière fin, il viola cette loi universelle et inviolable, suivant laquelle la diversité a sa fin et son principe dans l'unité qui, comprenant tout et n'étant pas comprise, est le contenant universel de toutes les choses créées, comme le Créateur l'est de toutes les créatures.

Cette révolte de l'Ange a été le premier désordre, le premier mal et le premier péché, source de tous les péchés, de tous les maux et de tous les désordres qui devaient tomber sur la création et particulièrement sur le genre humain, dans les temps subséquents.

En effet, lorsque l'ange tombé, sans beauté désor-

mais et sans lumière, vit l'homme et la femme au milieu du paradis terrestre, beaux et resplendissants des splendeurs de la grâce, il sentit une profonde tristesse de ce bien d'autrui, et il résolut de les entraîner dans sa condamnation, puisqu'il ne pouvait plus être leur égal en gloire. Prenant la figure du serpent, qui devait pour toujours être le symbole de la fourberie et de l'astuce, l'horreur de la nature humaine et l'objet de la colère divine, il se glissa à travers les herbes fraîches et odorantes de l'Éden, et tendit à la femme ces pièges subtils où elle perdit son innocence et son bonheur.

Rien n'égale la simplicité du récit que fait Moïse de cette solennelle tragédie, dont le paradis terrestre était le théâtre, Dieu le témoin, le Roi et Seigneur des abîmes, et les Rois et Seigneurs de la terre les acteurs; dont la victime allait être le genre humain; dont le dénouement lamentable devait être pleuré avec des gémissements sans fin, par la terre dans ses mouvements, par les cieux dans leurs courses, par les anges sur leurs trônes, et par nous malheureux descendants de ces parents malheureux, dans nos vallées sans lumière.

« Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres du paradis? » Ainsi commença le serpent, et aussitôt la femme sentit s'éveiller dans son cœur cette vaine curiosité, cause

première de sa faute. Dès lors son entendement et sa volonté, saisis de je ne sais quelle agréable défaillance, commencèrent à se séparer de la volonté de Dieu et de l'entendement divin.

«Le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.» Sous l'influence malfaisante de cette parole, la femme sentit dans son cœur les premières pointes de l'orgueil; elle jeta sur elle-même un regard de complaisance, et en ce moment la face de Dieu lui fut voilée.

Orgueilleuse et vaine, elle porta les yeux sur l'arbre des illusions infernales et des menaces divines; elle vit que son fruit était beau à la vue et devina qu'il devait être savoureux au goût; elle sentit ses sens s'embraser du feu jusqu'alors inconnu des brûlantes délices; et la curiosité des yeux, et l'appétit de la chair, et l'orgueil de l'esprit réunis en finirent avec l'innocence de la première femme, et dès lors avec l'innocence du premier homme; et les espérances thésaurisées pour leur descendance s'évanouirent en fumée.

Alors l'univers tout entier se troubla, et le désordre commencé au plus haut de l'échelle des êtres créés alla se communiquant des uns aux autres, jusqu'à ne laisser aucune chose aux lieu et place où l'avait mise son souverain Créateur. Cette

aspiration innée en toute créature à s'élever et remonter jusqu'au trône de Dieu, se changea en une aspiration à descendre jusqu'à je ne sais quel abîme sans nom : détourner de Dieu les yeux, c'était comme chercher la mort et sortir de la vie.

Que l'homme descende dans l'abîme sans fin de la sagesse, qu'il s'élève dans l'investigation des mystères les plus cachés, il ne s'élèvera jamais assez haut et il ne descendra jamais assez bas pour que ses yeux puissent embrasser l'immense ravage de cette première faute, dans laquelle étaient contenues toutes les fautes suivantes, comme dans leur semence féconde.

L'homme, le pécheur, ne peut même concevoir la grandeur et la laideur du péché. Pour entendre combien il est grand, combien hideux et combien gros de désastres, il faudrait non plus le considérer sous le point de vue humain, mais sous le point de vue divin. En effet, Dieu étant le bien, et le péché étant le mal; Dieu étant l'ordre, et le péché le désordre; Dieu étant une affirmation complète, et le péché une négation absolue; Dieu étant la plénitude de l'existence et le péché son absolue défaillance : entre Dieu et le péché, comme entre l'affirmation et la négation, entre l'ordre et le désordre, entre le bien et le mal, entre l'être et

le non être, il y a une distance incommensurable, une contradiction invincible, une répugnance infinie.

Nulle catastrophe n'a le pouvoir de porter le trouble dans la Divinité et ne peut altérer la quiétude ineffable de sa face. Le déluge universel vint sur les nations, et Dieu vit l'épouvantable inondation, considérée en elle-même et séparée de sa cause, avec un visage serein, parce que c'étaient ses anges qui obéissant à ses ordres ouvraient les cataractes du ciel, et parce que c'était sa voix qui commandait aux eaux de submerger les montagnes et d'envelopper le globe entier de la terre. De tous les points de l'horizon accourent des nuages qui s'amoncèlent en noir promontoire, et le visage de Dieu reste tranquille, parce que c'est sa volonté qui fait les nuages; c'est sa voix qui les appelle, et ils viennent; qui leur ordonne de s'amonceler et ils s'amoncèlent. *C'est lui qui envoie les vents qui doivent les porter sur quelque cité pécheresse;* c'est lui qui, s'il convient à ses desseins, suspend et arrête les eaux, retient la foudre dans la nue et d'un souffle léger la disperse dans les airs. Ses yeux ont vu s'élever et tomber tous les empires; ses oreilles ont entendu les prières des nations ravagées par le fer de la conquête, par le poison de la peste, par la servitude et par la faim, et son visage est

resté calme et impassible, parce que c'est lui qui fait et défait, comme de vains jouets, les empires du monde; c'est lui qui met le fer dans la main du conquérant; c'est lui qui envoie les tyrans aux peuples coupables, et c'est lui qui écrase par la peste et la famine les nations décimées, quand s'accomplit sa justice souveraine. Il y a un lieu redoutable, plein de toutes les horreurs, de toutes les épouvantes et de tous les tourments, où la soif inextinguible n'a pas de source pour se désaltérer, où la faim ne trouve nulle pâture, où les yeux ne voient jamais un rayon de lumière, où l'oreille n'entend jamais un son agréable, où tout est agitation sans repos, plainte sans fin, regret sans consolation. Toutes les portes y donnent entrée, aucune n'en livre issue; sur le seuil meurt l'espérance et la mémoire devient immortelle. Dieu seul connaît les bornes de ce lieu; la durée de ses tortures est d'une seule heure qui ne finit jamais. Eh bien, ce lieu maudit, avec tous ses supplices, ne produit aucune altération sur la face de Dieu, parce que c'est Dieu lui-même qui de sa main puissante l'a placé où il est. Dieu a fait l'enfer pour les réprouvés, comme il a fait la terre pour les hommes, les cieux pour les anges et pour les saints. L'enfer proclame sa justice, comme la terre proclame sa bonté et le ciel sa miséricorde. Les guerres, les inonda-

tions, les pestes, les famines, les conquérants, l'enfer même, sont un bien, puisque toutes ces choses s'ordonnent convenablement entre elles et en vue de la fin dernière de la création, et que toutes sont des instruments utiles de la justice divine.

Et parce que toutes sont un bien, et ont été faites par l'Auteur de tout bien, aucune ne peut altérer ni n'altère l'inénarrable quiétude et l'ineffable repos du Créateur des choses. Rien ne lui fait horreur que ce qu'il n'a pas fait; et comme il a fait tout ce qui existe, rien ne lui fait horreur que la négation de ce qu'il a fait. Voilà pourquoi le désordre, négation de l'ordre qu'il a mis dans les choses, et la désobéissance, négation de l'obéissance qu'on lui doit, lui font horreur. Cette désobéissance, ce désordre sont le mal suprême, puisqu'ils sont la négation (en quoi consiste le mal suprême) du souverain bien. Mais la désobéissance et le désordre ne sont autre chose que le péché, d'où il suit que *le péché, négation absolue de la part de l'homme de l'affirmation souveraine de la part de Dieu, est le mal par excellence et le seul qui fasse horreur à Dieu et à ses anges.*

Le péché a couvert le ciel de deuil, a allumé les feux de l'enfer, et a hérissé la terre de ronces. A sa suite sont entrés dans le monde la maladie et la peste, la famine et la mort. C'est lui qui a

creusé la tombe des cités les plus illustres et les plus populeuses Il a tué Babylone aux jardins somptueux, Ninive la superbe, Persépolis la fille du soleil, Memphis aux profonds mystères, Sodome l'impudique, Athènes la légère, Jérusalem l'infidèle, Rome la grande. Si Dieu a voulu toutes ces choses, il ne les a voulues que comme châtiment et remède du péché. Le péché tire tous les gémissements qui sortent de toutes les poitrines humaines, et toutes les larmes qui tombent goutte à goutte de tous les yeux des hommes ; et ce qui est plus encore, ce qu'aucun entendement ne peut concevoir, ni aucun mot exprimer, il a tiré des larmes des yeux sacrés du Fils de Dieu, doux agneau qui monta sur la croix chargé des péchés du monde. Ni les cieux, ni la terre, ni les hommes ne l'ont vu sourire, et les hommes, et la terre et le ciel l'ont vu pleurer, et pleurer parce qu'il avait jeté les yeux sur le péché. Il pleura sur la tombe de Lazare, et dans la mort de son ami il ne pleura que la mort de l'âme pécheresse. Il pleura sur Jérusalem, et la cause de ses larmes était le péché abominable du peuple déicide. Il éprouva du trouble et de la tristesse en entrant dans le jardin des oliviers, et c'est l'horreur du péché qui jetait en lui ce trouble insolite et ce voile de tristesse. Une sueur de sang couvrit son front, et c'est le spectre du péché qui

faisait jaillir cette sueur étrange. Il fut cloué sur le bois infâme, et c'est le péché qui le cloua ; c'est le péché qui le mit en agonie, c'est le péché qui lui donna la mort.

CHAPITRE VII.

Comment Dieu tire le bien de la prévarication de l'ange et de celle de l'homme.

De tous les mystères, le plus redoutable est celui de la liberté qui constitue l'homme seigneur de lui-même, et l'associe à la divinité dans la gestion et dans le gouvernement des choses humaines.

La liberté imparfaite donnée à la créature, étant la faculté suprême de choisir entre l'obéissance et la révolte envers Dieu, lui octroyer la liberté, c'est lui conférer le droit d'altérer la beauté immaculée des créatures de Dieu ; et puisque l'ordre et l'harmonie de l'univers consistent dans cette beauté, lui octroyer la faculté de les altérer, c'est lui conférer le droit de substituer le désordre à l'ordre, la perturbation à l'harmonie le mal au bien.

Même renfermé dans les limites que nous avons indiquées, ce droit est si exorbitant et cette faculté si monstrueuse, que Dieu lui-même n'aurait

pu les octroyer, s'il n'eût été sûr de les convertir en instrument de ses fins, et d'arrêter leurs ravages par sa puissance infinie.

La faculté concédée à la créature de changer l'ordre en désordre, l'harmonie en perturbation, le bien en mal, a sa raison d'exister dans le pouvoir que Dieu a de convertir le désordre en ordre, la perturbation en harmonie, et le mal en bien. Supprimez en Dieu ce pouvoir souverain, vous devrez logiquement ou supprimer cette faculté dans l'homme, ou nier en même temps et l'intelligence divine et l'omnipotence divine.

Si Dieu permet le péché, qui est le mal et le désordre par excellence, c'est que le péché, loin d'empêcher sa miséricorde et sa justice, sert d'occasion à de nouvelles manifestations de sa justice et de sa miséricorde. Le pécheur rebelle étant supprimé, la divine miséricorde et la souveraine justice ne sont point pour cela supprimées, mais seulement une de leurs manifestations spéciales, celle en vertu de laquelle elles s'appliquent aux pécheurs rebelles.

Le bien suprême des êtres intelligents et libres consistant dans leur union avec Dieu, Dieu, dans sa bonté infinie et par un acte libre de sa miséricorde ineffable, a résolu de les unir à lui, non-seulement par les liens de la nature, mais encore

par des liens surnaturels. Et comme d'une part cette volonté cesserait de se réaliser par la séparation volontaire des êtres intelligents et libres, et que, de l'autre, la liberté de la créature ne pourrait se concevoir sans la faculté de cette séparation volontaire, le grand problème consiste à concilier ces choses jusqu'à un certain point contraires, de telle sorte que ni la liberté de la créature ne cesse de subsister, ni la volonté de Dieu ne cesse de se réaliser. La possibilité de la séparation étant nécessaire comme témoignage de la liberté angélique et humaine, et l'union étant nécessaire comme témoignage de la volonté divine, comment peuvent concorder la liberté de Dieu et la liberté de la créature; l'union que Dieu veut, et la désunion que choisit la créature, de telle sorte que la créature ne cesse pas d'être libre et que Dieu ne cesse pas d'être souverain ?

Pour cela, il fallait que la séparation fût réelle sous un point de vue, et apparente sous un autre; c'est-à-dire, que la créature pût se séparer de Dieu, mais de telle sorte que cette séparation devint une autre manière de s'unir à lui. Les êtres intelligents et libres naquirent unis à Dieu par un effet de sa grâce. Par le péché, ils se séparent réellement de Dieu, parce qu'ils brisèrent réellement et véritablement le lien de la grâce, prouvant ainsi

qu'ils étaient des créatures intelligentes et libres. Mais cette séparation, à bien y voir, n'a été qu'une nouvelle sorte d'union, puisque en se séparant de lui par la renonciation volontaire à sa grâce, ils se rapprochèrent de lui en tombant entre les mains ou de sa justice ou de sa miséricorde. Ainsi, la séparation et l'union qui, à la première vue, paraissent choses incompatibles, sont en réalité choses de tout point conciliables, et si bien que toute séparation se résout en une manière spéciale d'union, et toute union en une manière spéciale de séparation. La créature n'a pas été unie à Dieu, en tant qu'il est grâce, mais parce qu'elle s'est trouvée séparée de lui en tant qu'il est miséricorde et justice. La créature qui tombe en ses mains en tant qu'il est justice, n'y tombe que parce qu'elle est séparée de lui en tant qu'il est grâce et miséricorde ; de même, la créature qui devient l'objet de Dieu en tant qu'il est miséricorde, ne l'est que parce qu'elle s'est séparée de lui en tant qu'il est grâce, de telle manière qu'elle s'est également trouvée séparée de lui en tant qu'il est justice. La liberté de la créature consiste donc dans la faculté de désigner le genre d'union qu'elle préfère par la séparation qu'elle choisit. De même que la souveraineté de Dieu consiste, quel que soit le genre de séparation choisi par la créature, à venir la rejoindre par

toutes les séparations et par tous les chemins.

La création est comme un cercle. Dieu en est, sous un point de vue, la circonférence, et sous un autre, le centre. Comme centre, il attire, comme circonférence il contient. Hors de ce contenant universel il n'y a rien ; tout obéit à cette attraction irrésistible. La liberté des êtres intelligents et libres est de fuir la circonférence qui est Dieu pour se précipiter en Dieu qui est le centre, et de fuir le centre qui est Dieu pour tomber en Dieu qui est la circonférence. Il n'y a rien d'assez puissant pour se dilater plus que la circonférence, ni pour se contracter plus que le centre. Quel ange assez puissant, quel homme assez audacieux franchira ce grand cercle tracé par le doigt divin ? Quelle créature assez présomptueuse pourra s'opposer à ces lois, mathématiquement inflexibles, que l'entendement divin a établies éternellement dans les choses ! Qui peut être le centre de ce cercle inexorable, sinon les choses infiniment contractées en Dieu ? Qui peut être cette circonférence, sinon les mêmes choses infiniment dilatées en Dieu ? Et quelle dilatation plus grande que la dilatation infinie ? Quelle contraction plus grande que l'infinie contraction ? Voilà pourquoi, saisi d'étonnement, et comme transporté hors de lui-même, en voyant toutes les choses en Dieu et Dieu

dans toutes les choses, et l'homme voulant fuir, sans savoir comment, tantôt le centre qui l'attire, tantôt la circonférence, saint Augustin, le plus beau des génies et le plus grands des docteurs, homme en qui s'incarna l'esprit de l'Église, le saint consumé d'amour, inondé des eaux ferventes de la grâce, tira de son cœur comme un sanglot sublime cette expression : « Pauvre mortel, tu veux fuir Dieu ? jette-toi dans ses bras. » Jamais bouche humaine n'a prononcé une parole si pleine d'amour sublime et de sublime tendresse.

Dieu marque donc leur terme aux choses; la créature choisit la voie. Toutes voies aboutissant au terme marqué, Dieu est souverain d'une manière toute-puissante, de même que l'homme, en choisissant la voie qui le mènera au terme, *est intelligemment libre.* Et qu'on ne dise pas que c'est une mince liberté, celle qui ne consiste qu'à choisir une des mille voies qui conduisent à un terme nécessaire! On ne peut considérer comme peu importante la liberté de choisir entre se perdre ou se sauver, puisque ces mille voies qui vont à Dieu, terme nécessaire des choses, se réduisent toutes à deux, l'enfer et le paradis. Si la créature n'a pas assez de liberté avec la faculté que Dieu lui a octroyée d'aller à lui par l'une ou par l'autre voie, avec quelle liberté chan-

gera-t-elle la faim en satiété pour être libre?

Hors de cette explication, il n'y a pas de conciliation possible entre des choses qu'on ne peut même imaginer que conciliées d'une manière absolue. Au contraire, cette explication une fois acceptée, les causes secrètes des mystères les plus élevés et des desseins les plus profonds se découvrent à nous. Avec elle nous connaissons la raison de la prévarication de l'ange et de celle de l'homme, ces deux grands témoignages de la liberté laissée à l'ange et à l'homme. Si Dieu permit la prévarication de l'ange, c'est qu'il savait la manière secrète de concilier avec l'ordre divin le désordre angélique, de même que l'ange sut tirer le désordre angélique de l'ordre divin. L'ange changea l'ordre en désordre en transformant l'union en séparation; Dieu tira l'ordre du désordre en transformant la séparation momentanée en union indissoluble. L'ange ne voulut pas demeurer uni à Dieu par la récompense, et se vit uni éternellement à lui par le châtiment. Il ferma l'oreille aux doux appels de la grâce, et son oreille entendit malgré elle le redoutable fracas de la justice. Voulant absolument fuir Dieu, l'ange ne fit que se séparer de lui d'une façon pour s'unir à lui d'une autre façon. Il se sépara du Dieu clément et s'unit au Dieu juste. Il se sépara de lui dans le ciel et il se réunit à lui dans

l'enfer. L'ordre établi dans les choses ne consiste pas en ce qu'elles soient unies à Dieu d'une certaine manière, mais en ce qu'elles soient unies à Dieu; de même que le vrai désordre ne consiste pas en ce qu'elles se séparent de Dieu par un côté et s'unissent à lui par l'autre, mais en ce qu'elles se séparent de Dieu absolument. Le péché est une négation si radicale, si absolue, qu'il ne nie pas seulement l'ordre, mais encore le désordre, et qu'après avoir nié toutes les affirmations il nie ses propres négations et va jusqu'à se nier lui-même. Le péché est la négation de la négation, l'ombre de l'ombre, l'apparence de l'apparence. . . .

Si Dieu permit la prévarication de l'homme, qui fut, comme nous l'avons dit, moins radicale et coupable que celle de l'ange, c'est que Dieu savait de toute éternité comment concilier l'ordre divin avec le désordre humain, de même que l'homme sût tirer le désordre humain de l'ordre humain. L'homme changea l'ordre en désordre en séparant ce que Dieu avait uni avec un lien d'amour. Dieu tira l'ordre du désordre en réunissant ce que l'homme avait séparé dans un lien d'un amour plus doux encore. L'homme ne voulut pas demeurer uni à Dieu par le lien de la justice originelle et de la grâce sanctifiante, et il se vit uni à lui par le lien de son infinie miséricorde. Si Dieu permit la

prévarication, c'est qu'il gardait comme en réserve le Sauveur du monde, celui qui devait venir dans la plénitude des temps. Ce mal suprême était nécessaire pour ce bien suprême, et cette immense catastrophe pour cet immense bonheur. L'homme pécha parce que Dieu avait résolu de se faire homme, et parce que s'étant fait homme il avait assez de sang dans ses veines et assez de souveraine vertu dans son sang pour effacer son péché. Il chancela, parce que Dieu avait la force de le soutenir chancelant; il tomba, parce que Dieu avait la force de le relever; il pleura, parce que celui qui avait eu le pouvoir d'essuyer la terre noyée sous les eaux du déluge, avait celui d'essuyer la triste vallée arrosée de nos larmes; il sentit la douleur dans ses membres, parce que Dieu pouvait lui ôter la douleur; il souffrit de grandes infortunes, parce que Dieu lui gardait de plus grandes récompenses. Il sortit de l'Éden, il fut sujet à la mort, il s'inclina vers la tombe, parce que Dieu avait la force pour vaincre la mort, pour le tirer de la tombe et pour l'élever jusqu'au ciel.

De même que la prévarication angélique et la prévarication humaine entrent dans les éléments de l'ordre universel, par l'effet d'une admirable opération divine, de même la liberté de l'ange et la liberté de l'homme, sources de ces deux prévari-

cations, entrent dans les éléments nécessaires de cette loi suprême, universelle, à laquelle sont soumises toutes les choses, toutes les créations, tous les mondes, le monde moral comme le monde matériel et le monde divin. Suivant cette loi, l'unité absolue dans sa fécondité infinie, tire perpétuellement de son sein la diversité, laquelle retourne perpétuellement au sein fécond d'où elle est sortie, le sein de Dieu qui est l'unité absolue.

Considéré comme Père, Dieu tire éternellement de lui le Fils par voie de génération et le Saint-Esprit par voie de procession, et constitue ainsi éternellement la diversité divine. Le Fils et l'Esprit saint s'identifient éternellement avec le Père, et constituent éternellement avec lui son unité indestructible.

Considéré comme créateur, Dieu a tiré les choses du néant par un acte de sa volonté, et a constitué ainsi la diversité physique : ensuite il a assujetti toutes les choses à certaines lois éternelles et à un ordre immuable, et de cette manière, la diversité ne fut autre chose dans le monde physique que la manifestation extérieure de son unité absolue.

Considéré comme Seigneur et comme législateur, Dieu mit dans l'ange et dans l'homme une liberté différente de la sienne propre, et constitua ainsi la diversité dans le monde moral : ensuite il

imposa à cette liberté certaines lois inviolables et un terme nécessaire ; et la nécessité de ce terme et l'inviolabilité de ces lois, firent entrer la liberté humaine et la liberté angélique dans la vaste unité de ses merveilleux desseins.

La volonté divine, qui est l'unité absolue, se révèle dans cet ordre donné au premier homme dans le paradis terrestre, lorsque Dieu lui dit : *Tu ne mangeras pas ;* la liberté humaine, avec la faculté de choisir, constituant son imperfection, qui est la diversité, est révélée dans cette condition: *Et si tu manges;* la diversité retourne à l'unité d'où elle procède, d'abord sous cette menace, lorsque Dieu dit: *Tu seras sujet à la mort*, et ensuite sous la promesse, lorsqu'il promit à la femme que de son sein naîtrait celui qui devait écraser la tête du serpent. Et par cette menace et par cette promesse Dieu indique les deux voies par où la diversité, qui sort de l'unité, retourne à l'unité d'où elle est sortie : la voie de sa justice et la voie de sa miséricorde.

Supprimez l'ordre, vous supprimez l'unité absolue dans sa manifestation extérieure.

Supprimez la condition, vous supprimez dans sa manifestation extérieure la diversité, qui consiste dans la liberté humaine.

Supprimez et la menace et la promesse, vous supprimez les deux voies par où la diversité, pour

n'être point subversive, doit retourner à l'unité d'où elle est sortie.

De même que l'union entre la création physique et le créateur réside uniquement dans l'assujettissement perpétuel de la création aux lois fixes et immuables de la volonté souveraine, de même il n'y a union entre Dieu et l'homme que parce que l'homme, séparé de Dieu par son crime, revient au Dieu de justice comme impénitent, ou au Dieu de miséricorde comme lavé de sa faute.

Si après avoir considéré séparément la prévarication angélique et la prévarication humaine et reconnu que chacune d'elles est une perturbation par accident et une harmonie par essence, nous les considérons toutes les deux à la fois, nous contemplerons avec ravissement le miracle au moyen duquel leurs âpres dissonnances deviennent de merveilleux accords.

Il convient d'observer, avant d'aller plus loin, que toute la beauté de la création consiste en ce que chaque chose est en soi comme un reflet de quelqu'une des perfections divines: de sorte que toutes réunies sont une fidèle image de sa beauté souveraine. Depuis le globe enflammé qui éclaire les espaces, jusqu'à l'humble lys oublié dans la vallée; depuis les fonds les plus bas de la vallée qui se couronne de lys jusqu'au plus haut

des cieux où resplendissent les astres, toutes les créatures, chacune à sa manière, se racontent les unes aux autres les grandes merveilles du Seigneur, attestent par elles-mêmes ses ineffables perfections, et chantent dans un cantique sans fin ses excellences et ses gloires. Les cieux chantent sa toute-puissance, les mers sa grandeur, la terre sa fécondité; les nuées avec leurs immenses montagnes figurent l'escabeau sur lequel repose son pied. L'éclair est sa volonté, le tonnerre sa voix, la foudre sa parole. Il est dans les abîmes avec son sublime silence, et avec sa sublime colère dans les ouragans et dans les tourbillons. *C'est lui qui nous a peintes*, disent les fleurs des champs; et les étoiles disent: *Nous sommes des étincelles tombées de son manteau*; et l'ange et l'homme: *En passant devant nous, sa face très belle et très glorieuse et très parfaite s'est gravée en nous.*

Ainsi, parmi les choses, les unes représentèrent sa grandeur, les autres sa majesté, les autres sa toute-puissance, et l'ange et l'homme spécialement les trésors de sa bonté, les merveilles de sa grâce et la splendeur de sa beauté. Mais Dieu n'est pas seulement merveilleux et parfait par sa beauté, et par sa grâce, et par sa bonté, et par sa toute-puissance: il est en outre, et au-dessus de tout cela, si ses perfections pouvaient avoir une mesure, infiniment

juste et infiniment miséricordieux. C'est pourquoi l'acte suprême de la création ne pouvait être considéré comme accompli et parfait qu'après avoir réalisé dans toutes leurs manifestations sa justice infinie et son infinie miséricorde. Et puisque sans la prévarication des êtres intelligents et libres, Dieu ne pouvait exercer ni cette justice ni cette miséricorde spéciales qui s'appliquent aux prévaricateurs, il s'en suit que la prévarication même fut l'occasion de la plus grande de toutes les harmonies et de la plus douce de toutes les consonnances.

Lorsque tous les êtres intelligents et libres prévariquèrent, Dieu brilla au milieu de la création avec de nouvelles et plus éclatantes splendeurs. L'univers, en général, fut le reflet le plus parfait de sa toute-puissance; le paradis terrestre fut spécialement le reflet de sa grâce, le ciel spécialement celui de sa miséricorde, l'enfer uniquement celui de sa justice; la terre, placée entre ces deux pôles de la création, refléta sa justice et en même temps sa miséricorde. Lorsque, par la prévarication de l'ange et celle de l'homme, il n'y eut plus en Dieu de perfection qui n'eût été manifestée extérieurement, excepté celle qui devait avoir sa manifestation dans la suite sur le Calvaire, les choses se trouvèrent en ordre.

Plus on pénètre dans ces dogmes effrayants,

plus on voit resplendir la souveraine convenance, la parfaite connexion et la merveilleuse concordance des mystères chrétiens. La science des mystères est la science de toutes les solutions.

CHAPITRE VIII.

Solutions de l'école libérale relatives à ces problèmes.

Avant de terminer ce livre, il me paraît convenable d'interroger l'école libérale aussi bien que les socialistes sur ce qu'ils pensent touchant le bien et le mal, Dieu et l'homme ; questions redoutables devant lesquelles bronche forcément la raison humaine, lorsqu'elle veut se rendre compte par elle-même des grands problèmes religieux, politiques et sociaux.

Quant à l'école libérale, je dirai seulement d'elle que dans sa superbe ignorance elle méprise la théologie, non pas qu'elle ne soit théologienne à sa façon, mais parce qu'elle l'est sans le savoir. Cette école n'est pas encore arrivée à comprendre, et probablement ne comprendra jamais le lien étroit qui unit entre elles les choses divines et les choses humaines. Elle méconnaît totalement la grande

parenté des questions politiques avec les questions sociales et les questions religieuses ; elle ignore la dépendance où sont tous les problèmes relatifs au gouvernement des nations, de ces autres problèmes qui se rapportent à Dieu, législateur suprême de toutes les associations humaines

L'école libérale est la seule qui, parmi ses docteurs et ses maîtres, n'a pas de théologien. L'école absolutiste a eu les siens; elle les éleva plus d'une fois à la dignité de gouverneurs des peuples, et sous leur gouvernement, les peuples grandirent en importance et en pouvoir. La France n'oubliera jamais le gouvernement du cardinal de Richelieu, glorieux et renommé parmi les plus glorieux et renommés de la monarchie française. Le lustre du grand cardinal est si brillant qu'il éclipse celui de beaucoup de rois, et sa splendeur n'éprouva aucune diminution de l'avènement au trône de ce roi magnifique que les Français dans leur enthousiasme et l'Europe dans son admiration appelèrent d'une commune voix « le Grand. » Ximenès de Cisneros et Albéroni, les deux plus grands ministres de la monarchie espagnole, furent cardinaux et théologiens. Le nom de Ximenès est glorieux et perpétuellement associé à celui de la reine la plus illustre et de la femme la plus remarquable de notre Espagne, fameuse entre les na-

tions pour ses femmes remarquables et ses reines illustres. Albéroni est grand par l'étendue de ses desseins, par la finesse et la sagacité de son prodigieux génie. Le premier, né dans les heureux jours où les hauts faits de cette nation l'élevèrent au-dessus de la dignité de l'histoire, en la portant jusqu'à la hauteur et au grandiose de l'épopée, gouverna d'une main ferme le vaisseau de l'État, et réduisant au silence l'équipage turbulent qui l'agitait, le dirigea à travers des mers agitées sur des mers plus tranquilles, où pilote et vaisseau trouvèrent le repos et la paix. Le second, venu dans ces temps malheureux où la majesté de la monarchie espagnole allait déclinant, fut en état de lui rendre majesté et puissance, en lui donnant un poids considérable dans la balance politique des peuples de l'Europe.

La science de Dieu donne à qui la possède sagacité et force, parce que tout-à-la-fois elle aiguise et dilate l'esprit. Ce qu'il y a de plus admirable pour moi dans la vie des saints, et particulièrement dans celle des pères du désert, c'est une circonstance qui je crois n'a pas encore été convenablement appréciée. L'homme habitué à converser avec Dieu et à s'exercer dans les contemplations divines, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres, ou par l'intelligence et la force de sa

raison, ou par la sûreté de son jugement, ou par la pénétration et la finesse de son esprit; mais surtout, je n'en sais aucun qui, en circonstances égales, ne l'emporte sur les autres par ce sens pratique et sage qu'on appelle « le bon sens. » Si le genre humain n'était pas irrémissiblement condamné à voir les choses à rebours, il choisirait pour conseillers, parmi tous les hommes les théologiens, parmi les théologiens les mystiques, et parmi les mystiques ceux qui ont mené la vie la plus retirée du monde et des affaires. Parmi les personnes que je connais, et j'en connais beaucoup, les seules en qui j'ai reconnu un bon sens imperturbable, une véritable sagacité, une merveilleuse aptitude pour donner des solutions pratiques et sages aux problèmes les plus difficiles et pour trouver toujours une échappée ou une issue dans les affaires les plus ardues, sont celles qui ont mené une vie contemplative et retirée : Au contraire, je n'ai pas encore rencontré, je n'espère pas rencontrer jamais, un de ces hommes qu'on appelle « d'affaires, » méprisant les contemplations spirituelles et surtout les contemplations divines, qui soit capable de rien entendre à aucune affaire. A cette classe fort nombreuse appartiennent ceux qui prennent à tâche de tromper les autres, et se trompent eux-mêmes les premiers. Et c'est ici que l'homme est saisi d'admi-

ration devant les profonds jugements de Dieu. Si Dieu n'avait pas condamné ceux qui le méprisent ou l'ignorent, ces trompeurs de profession, à être perpétuellement stupides, ou s'il n'avait pas mis dans leur propre vertu un frein pour ceux qui ont une prodigieuse sagacité, les sociétés humaines n'auraient pu résister ni à la sagacité des uns ni à la malice des autres. La vertu des hommes contemplatifs et la stupidité des habiles, voilà les seules choses qui maintiennent le monde dans son existence et dans un équilibre parfait. Il n'y a qu'un seul être dans la création qui réunisse en lui toute la sagacité des hommes contemplatifs et toute la malice de ceux qui ignorent ou méprisent Dieu et les contemplations spirituelles : c'est le diable. Le diable a la sagacité des uns sans avoir leur vertu, et la malice des autres sans leur stupidité ; et c'est ce qui fait précisément toute sa force destructive et tout son immense pouvoir.

Quant à l'école libérale, considérée généralement, elle n'est pas théologienne, si ce n'est au degré où le sont nécessairement toutes les écoles. Sans faire une exposition explicite de sa foi, sans s'occuper de déclarer sa pensée sur Dieu et l'homme, sur le bien et le mal, sur l'ordre et le désordre, faisant au contraire parade de son dédain pour ces hautes spéculations, l'école libérale croit en un

Dieu abstrait et indolent, servi dans le gouvernement des choses humaines par les philosophes, et dans le gouvernement universel des choses par certaines lois qu'il a établies au commencement des temps. Bien que roi de la création, le Dieu de cette école ignore perpétuellement dans une auguste ignorance, de quelle manière ses royaumes sont conduits et gouvernés. Lorsqu'il a envoyé des ministres pour les gouverner en son nom, il a déposé en eux la plénitude de sa souveraineté et les a déclarés perpétuels et inviolables. Dorénavant les peuples lui doivent le culte, mais non l'obéissance.

Quant au mal, l'école libérale le nie dans les choses physiques et le reconnaît dans les choses humaines. Pour elle, toutes les questions relatives au mal ou au bien se réduisent à une question de gouvernement, et toute question de gouvernement en une question de légitimité ; de sorte que le mal est impossible quand le gouvernement est légitime; et au contraire, quand le gouvernement est illégitime, le mal est inévitable. La question du bien et du mal se réduit donc à vérifier quels sont les gouvernements légitimes et quels sont les gouvernements usurpateurs.

L'école libérale appelle légitimes les gouvernements établis de Dieu, et illégitimes ceux qui n'ont

pas pour source la délégation divine. Dieu a voulu que les choses matérielles fussent assujetties à certaines lois physiques qu'il établit au commencement et une fois pour toutes. Il a voulu que les sociétés se gouvernassent par la raison, incarnée d'une manière générale dans les classes aisées et d'une manière spéciale dans les philosophes qui les enseignent et les dirigent; d'où il suit, par une conséquence forcée, qu'il n'y a pas plus de deux gouvernements légitimes : le gouvernement de la raison humaine incarnée d'une manière générale dans les classes moyennes et d'une manière spéciale dans les philosophes, et le gouvernement de la raison divine incarnée perpétuellement dans certaines lois auxquelles sont assujetties dès le principe les choses matérielles.

Cette généalogie de la légitimité libérale, remontant au droit divin, ne laissera pas d'étonner mes lecteurs, surtout mes lecteurs libéraux; et pourtant il n'y a rien de plus évident pour moi. L'école libérale n'est pas athée dans ses dogmes, quoique, n'étant pas catholique elle aille, sans le savoir et sans le vouloir, de conséquence en conséquence, toucher les confins de l'athéisme. Reconnaissant l'existence d'un Dieu créateur de toute créature, elle ne peut nier dans le Dieu qu'elle reconnaît et affirme la plénitude originelle de tous

les droits, ou la souveraineté constituante, ce qui dans la langue de l'école veut dire la même chose. Celui qui reconnaît en Dieu la souveraineté constituante et la souveraineté actuelle, est catholique ; celui qui nie en Dieu la souveraineté actuelle et qui reconnaît en lui la souveraineté constituante est déiste ; celui qui nie de Dieu toute souveraineté, parce qu'il nie de lui l'existence, est athée. Cela étant, l'école libérale, en tant que déiste, ne peut proclamer la souveraineté actuelle de la raison sans proclamer en même temps la souveraineté constituante de Dieu, d'où la première, qui est toujours déléguée, tire son principe et son origine. La théorie de la souveraineté constituante du peuple, théorie athée, n'est dans l'école libérale que comme l'athéisme est dans le déisme, en qualité de conséquence inévitable, mais éloignée. De là procèdent les deux grandes sections de l'école libérale, la section démocratique et la section libérale proprement dite : celle-ci plus timide, celle-là plus conséquente. La démocratie, entraînée par une logique inflexible, en est allée, ces derniers temps, comme les fleuves à la mer, se perdre dans les écoles tout-à-la-fois athées et socialistes. Le libéralisme lutte pour demeurer en repos sur le promontoire qu'il s'est élevé, entre deux mers qui montent et dont les flots submergeront

son sommet, entre le catholicisme et le socialisme. Nous ne parlons ici que de la seconde section de l'école, et nous disons que ne pouvant reconnaître la souveraineté constituante du peuple sans être démocratique, socialiste et athée, ni la souveraineté actuelle de Dieu, sans être monarchique et catholique, elle reconnaît d'une part la souveraineté originaire et constituante de Dieu, et de l'autre la souveraineté actuelle de la raison humaine. On voit donc que nous avions raison d'affirmer que l'école libérale ne proclame le droit humain que comme dérivé originairement du droit divin.

Pour cette école, il n'y a d'autre mal que celui qui procède du déplacement du gouvernement du lieu où Dieu l'a mis dès le principe des siècles. Et comme les choses matérielles sont assujetties perpétuellement aux lois contemporaines de la création, l'école nie le mal dans l'universalité des choses. Tout au contraire, le gouvernement des sociétés n'étant pas assuré et fixe dans les dynasties philosophiques, en qui réside par délégation divine le droit exclusif de gouverner les choses humaines, elle affirme le mal dans la société dès que le gouvernement sort des mains des philosophes et des classes moyennes pour tomber aux mains des rois ou aux mains des classes populaires.

De toutes les écoles, celle-ci est la plus stérile, parce qu'elle est la plus ignorante et la plus égoïste. Elle ne sait, comme on l'a vu, rien de la nature du mal et de celle du bien ; elle a à peine une notion de Dieu ; elle n'en a aucune de l'homme. Impuissante pour le bien, parce qu'elle manque de toute affirmation dogmatique ; impuissante pour le mal, parce qu'elle a horreur de toute négation intrépide et absolue, elle est condamnée sans le savoir à aller se jeter, avec le vaisseau qui porte sa fortune, ou dans le port du catholicisme ou sur les écueils socialistes. Cette école ne domine que lorsque la société se meurt : la période de sa domination est cette période transitoire et fugitive où le monde ne sait s'il doit aller avec Barrabas ou avec Jésus, et demeure en suspens entre une affirmation dogmatique et une négation suprême. La société se laisse alors volontiers gouverner par une école qui ne dit jamais *J'affirme*, ni *Je nie*, et qui dit toujours, *Je distingue*. L'intérêt suprême de cette école est de ne laisser pas arriver le jour des négations radicales et des affirmations souveraines ; et, pour cela, au moyen de la discussion, elle confond toutes les notions et propage le scepticisme, sachant bien qu'un peuple qui entend sans cesse dans la bouche de ses sophistes le pour et le contre de tout, finit par ne pas savoir à quoi s'en tenir, et par se deman-

der à lui-même si la vérité et l'erreur, le juste et l'injuste, le honteux et l'honnête sont réellement contraires entre eux, ou s'ils ne sont qu'une même chose considérée sous différents aspects. Quelle que soit la durée de cette période, elle est toujours courte. L'homme est né pour agir, et la discussion perpétuelle, ennemie comme elle est des œuvres, contrarie la nature humaine. Un jour arrive où le peuple, poussé par tous ses instincts, se répand sur les places publiques et dans les rues, demandant résolument Barrabas ou demandant Jésus, et roulant dans la poussière la chaire des sophistes.

Les écoles socialistes, abstraction faite des tourbes qui les suivent, et considérées dans leurs docteurs et leurs maîtres, l'emportent sur l'école libérale, spécialement parce qu'elles vont droit à tous les grands problèmes et à toutes les grandes questions, et parce qu'elles proposent toujours une résolution péremptoire et décisive. Le socialisme n'est fort que parce qu'il est une théologie, et il n'est destructeur que parce qu'il est une théologie satanique. Les écoles socialistes prévaudront sur la liberté à cause de ce que celle-ci a d'anti-théologique et de sceptique; elles tomberont, à cause de ce qu'elles ont de satanique devant l'école catholique, qui est à la fois théologique et divine. Leurs ins-

tincts doivent s'accorder avec nos affirmations, si l'on considère qu'elles gardent leurs haines pour le catholicisme, tandis qu'elles n'accordent au libéralisme que leurs dédains.

Le socialisme démocratique a raison contre le libéralisme quand il lui dit : «Quel est ce Dieu que tu offres à mes adorations, et qui doit être moins que toi, parce qu'il n'a pas de volonté et qu'il n'est pas même une personne? Je nie le Dieu catholique, mais en le niant je le conçois : ce que je ne peux concevoir c'est un Dieu sans les attributs divins. Tout me porte à croire que tu ne lui as donné l'existence que pour qu'il te donne la légitimité que tu n'as pas : ta légitimité et ton existence, c'est une fiction à cheval sur une fiction, une ombre à cheval sur une ombre. Je suis venu au monde pour dissiper toutes les ombres, et pour en finir avec toutes les fictions. La distinction entre la souveraineté actuelle et la souveraineté constituante a toutes les apparences d'une invention de ceux qui n'ayant pas la hardiesse de les prendre toutes deux, veulent au moins en prendre une. Le souverain est comme Dieu: ou il est un, ou il n'existe pas; la souveraineté est comme la divinité : ou elle n'est pas, ou elle est indivisible et incommunicable. La légitimité de la raison, voilà deux mots dont le dernier signifie le sujet et le premier l'attribut : je nie l'attri-

but et le sujet. Qu'est-ce que la légitimité, et qu'est-ce que la raison? Et dans le cas où elles seraient quelque chose, d'où sais-tu que cette chose est dans le libéralisme et non dans le socialisme, en toi et non en moi, dans les classes aisées et non dans le peuple? Je nie ta légitimité et tu nies la mienne, tu nies ma raison et je nie la tienne.

» Quand tu me provoques à discuter, je te pardonne, parce que tu ne sais pas ce que tu fais. La discussion, dissolvant universel, dont tu ne connais pas la vertu secrète, en a déjà fini avec tes adversaires et va en finir avec toi maintenant. Quant à moi, j'ai la ferme résolution de l'emporter sur elle par la force; je la tuerai pour qu'elle ne me tue pas. La discussion est un glaive spirituel qui retourne l'esprit avec les yeux bandés. Contre elle, ni l'industrie ni la maille d'acier ne vous protégent. La discussion est le titre sous lequel voyage la mort, quand elle veut cheminer incognito. Rome, la sage, la reconnut malgré ses déguisements lorsqu'elle entra dans ses murs sous le manteau de sophiste : prudente et avisée, Rome la chassa de ses portes. L'homme, au dire des catholiques, ne s'est perdu que pour être entré en discussion avec la femme, et la femme avec le diable. Plus tard, vers le milieu des temps, ils disent que ce même démon apparut à

Jésus dans un désert et le provoqua à une lutte spirituelle, comme qui dirait, à une discussion de tribune. Mais, Jésus ne lui répondit que ces mots: « *Vade Satana!* » par lesquels il mit fin tout à la fois à la discussion et aux prestiges diaboliques. Les catholiques ont un talent spécial pour mettre en relief de grandes vérités, et pour les revêtir d'ingénieuses fictions. Si, dans l'antiquité, un fou se fût avisé de vouloir mettre en discussion publique les choses divines et les choses humaines, les institutions religieuses et les institutions sociales, les magistrats et les dieux, nous ne connaîtrions de lui que l'arrêt unanime qui l'eût condamné au silence. Socrate, Platon et Aristote se seraient d'une même voix prononcés contre lui : il n'aurait eu pour champions dans ce grand duel que les cyniques et les sophistes.

»Quant au mal, ou il est dans l'univers entier, ou il n'existe pas : les formes de gouvernement sont peu de chose pour l'engendrer. Si la société est saine et bien constituée, elle peut résister à toutes les formes de gouvernement ; et si elle ne peut les supporter, c'est qu'elle est mal constituée et malsaine. Le mal ne peut être conçu que comme un vice organique de la société, ou comme un vice constitutif de la nature humaine : et en ce cas le remède n'est pas de changer le gouvernement,

mais de changer l'organisme social et la constitution de l'homme. »

L'erreur fondamentale du libéralisme est de ne donner d'importance qu'aux questions de gouvernement, lesquelles, comparées à celles de l'ordre religieux et social, n'en ont réellement aucune. Voilà pourquoi le libéralisme se trouve complètement éclipsé dès l'instant que les catholiques et les socialistes proposent au monde leurs redoutables problèmes avec leurs solutions contradictoires. Lorsque le catholicisme affirme que le mal vient du péché, que le péché a corrompu dans le premier homme la nature humaine, et que pourtant le bien prévaut sur le mal et l'ordre sur le désordre, parce que l'un est divin et l'autre humain, il n'y a point de doute que, même avant tout examen, il satisfait la raison, en proportionnant la grandeur des causes à celle des effets, et en égalant la grandeur de ce qu'il se propose d'expliquer par la grandeur de ses explications. Lorsque le socialisme affirme que la nature de l'homme est saine et la société malade; lorsqu'il met l'homme en lutte ouverte avec la société pour extirper le mal qui est en elle par le bien qui est en lui; quand il provoque et appelle tous les hommes à la révolte contre toutes les institutions sociales, il n'y a pas de doute que dans

cette manière de poser et de résoudre la question, s'il y a beaucoup de faux, il y a quelque chose de gigantesque et de digne de la majesté terrible du sujet. Mais quand le libéralisme explique le bien et le mal, l'ordre et le désordre par les diverses formes des gouvernements, *toutes de soi* éphémères et transitoires; quand faisant abstraction des problèmes sociaux d'un côté et des problèmes religieux de l'autre, il met en discusison ses problèmes politiques, comme les seuls qui méritent par leur hauteur d'occuper l'homme d'État, il n'y a de mot dans aucune langue pour exagérer la profonde incapacité et la radicale impuissance de cette école, non plus à résoudre, mais seulement à poser ces formidables questions. L'école libérale, ennemie en même temps des ténèbres et de la lumière, a choisi pour elle je ne sais quel crépuscule incertain entre les régions lumineuses et les régions opaques, entre les ombres éternelles et les divines aurores. Placée dans cette région sans nom, elle a entrepris la tâche de gouverner sans peuple et sans Dieu: entreprise extravagante et impossible. Ses jours sont comptés, car à un point de l'horizon Dieu commence à paraître, et le peuple a un autre point. Au jour redoutable de la bataille, lorsque le champ sera rempli des phalanges catholiques et des phalanges socialistes,

personne ne saura dire où est le libéralisme.

CHAPITRE IX.

Solutions socialistes.

Les écoles socialistes ont une grande supériorité sur l'école libérale, et par la nature des problèmes qu'elles se proposent de résoudre et par la manière de les poser et de les résoudre. Leurs maîtres se montrent familiarisés jusqu'à un certain point avec ces spéculations hardies qui ont pour objet Dieu et sa nature, l'homme et sa constitution, la société et ses institutions, l'univers et ses lois. De ce penchant à généraliser tout, à considérer les choses dans leur ensemble, à observer les dissonances et les harmonies générales, résulte pour eux une plus grande aptitude pour pénétrer, sans se perdre et sans s'effrayer, dans le labyrinthe inextricable de la logique rationaliste, et pour en sortir. Si dans la grande lutte qui tient le monde comme en suspens, il n'y avait d'autres combattants que les socialistes et les libéraux, la bataille ne serait pas longue ni la victoire douteuse.

Sous le point de vue philosophique, les écoles socialistes sont rationalistes ; sous le point de vue po-

litique, républicaines; sous le point de vue religieux, athées. En ce qu'elles tiennent des rationalistes, elles ressemblent à l'école libérale, et se distinguent d'elle en ce qu'elles tiennent des athées et des républicains. La question est de savoir si le rationalisme aboutit logiquement au point où le libéralisme fait halte, ou au terme où les écoles socialistes se reposent. Réservant pour plus tard l'examen de cette question au point de vue politique, nous nous occuperons ici principalement du point de vue religieux.

La question étant considérée sous cet aspect, il est clair que le système en vertu duquel on concède à la raison une compétence qui embrasse tout, pour résoudre par elle-même et sans l'aide de Dieu toutes les questions relatives à l'ordre politique, à l'ordre religieux, à l'ordre social et à l'ordre humain, suppose dans la raison une souveraineté complète et une indépendance absolue. Ce système porte avec lui trois négations simultanées : celle de la révélation, celle de la grâce et celle de la Providence. Celle de la révélation, parce que la révélation contredit la compétence universelle de la raison humaine ; celle de la grâce, parce que la grâce contredit son indépendance absolue ; celle de la Providence, parce que la Providence est la contradiction de sa souveraineté indépendante. Mais

ces trois négations se réduisent à une seule, la négation de tout lien entre Dieu et l'homme, puisque si l'homme n'est pas uni à Dieu par la révélation, par la Providence et par la grâce, il n'est uni à Dieu d'aucune manière.

Eh bien! affirmer cela de Dieu et nier Dieu, c'est la même chose. Affirmer Dieu dogmatiquement après l'avoir dogmatiquement dépouillé de tous ses attributs, c'est une contradiction réservée à l'école libérale, la plus sujette à la contradiction de toutes les écoles rationalistes. Du reste, cette contradiction, loin d'être accidentelle, est essentielle dans l'école, qui forme, de quelque côté qu'on la regarde, un amas confus de contradictions monstrueuses. Ce qu'elle fait avec Dieu dans l'ordre religieux, elle le fait dans l'ordre politique avec le roi et avec le peuple. L'école libérale a pour office de proclamer les existences qu'elle annulle, et d'annuller les existences qu'elle proclame. Chacun de ses principes est accolé d'un principe contraire qui le détruit. Ainsi, par exemple, elle proclame la monarchie, et en même temps la responsabilité ministérielle, conséquemment l'omnipotence du ministère responsable, contradictoire de la monarchie. Elle proclame l'omnipotence ministérielle, et en même temps l'intervention souveraine dans les affaires d'État des assemblées délibérantes, contra-

dictoire de l'omnipotence des ministres. Elle proclame l'intervention souveraine dans les affaires d'État des assemblées politiques, et en même temps le droit des colléges électoraux de juger en dernier ressort, contradictoire de l'intervention souveraine des assemblées politiques. Elle proclame le droit de suprême arbitrage qui réside dans les électeurs, et en même temps, plus ou moins explicitement, le droit suprême d'insurrection, contradictoire de cet arbitrage suprême et pacifique. Elle proclame le droit d'insurrection de la foule, ce qui est proclamer sa souveraine toute-puissance, et en même temps la loi du cens électoral, ce qui est condamner à l'ostracisme la foule souveraine. Avec tous ces principes et leurs principes contraires, elle ne se propose qu'un seul but : atteindre à force d'artifice et d'industrie un équilibre qu'elle n'atteint jamais, parce qu'il est contradictoire de la nature de la société et de celle de l'homme. Il n'y a qu'une seule force à la quelle l'école libérale n'ait pas cherché de contrepoids : la force de corruption. La corruption est le dieu de l'école, et comme Dieu elle est partout en même temps. L'école libérale a combiné les choses de telle sorte que partout où elle prévaut, tous doivent être forcément corrupteurs ou corrompus, parce que là où tout homme peut être le César,

ou voter ou acclamer le César, tous doivent être ou César ou prétoriens. Voilà pourquoi toutes les sociétés qui tombent sous la domination de cette école, meurent de la même mort : toutes meurent gangrenées. Les rois corrompent les ministres en leur promettant l'éternité ; les ministres corrompent les rois en leur promettant l'extension de leurs prérogatives. Les ministres corrompent les représentants du peuple en mettant à leurs pieds toutes les dignités de l'État. Les assemblées corrompent les ministres par leurs votes. Les élus trafiquent de leur pouvoir, les électeurs trafiquent de leur influence. Tous corrompent la foule par leurs promesses, et la foule les corrompt par ses rugissements et par ses menaces.

Reprenant le fil de ce discours, je dirai que les écoles socialistes, en niant Dieu, qui est affirmé par l'école libérale, se montrent plus logiques et plus conséquentes que celle-ci. Néanmoins, elles sont loin de l'être autant dans leur ligne que l'école catholique dans la sienne. L'école catholique affirme Dieu avec tous ses attributs par une affirmation dogmatique et souveraine. Les écoles socialistes, au contraire, bien qu'elles arrivent en définitive à le nier, ne le nient pas de la même manière, ne le nient pas pour les mêmes raisons, ne le nient pas résolument. La cause en est que

l'esprit le plus intrépide est saisi d'épouvante lorsqu'il s'agit d'affirmer d'une manière absolue qu'il n'y a pas de Dieu. On dirait qu'arrivé là, l'homme n'a pas le pouvoir d'en sortir et que le ciel s'abat sur le blasphémateur et sur son blasphème. Les uns le nient en disant : Tout ce qui existe est Dieu, et Dieu est tout ce qui existe ; les autres en affirmant que l'humanité et Dieu sont choses identiques. Suivant d'autres, il existe dans l'humanité un dualisme de forces et d'énergies, et l'homme est le représentant de ce dualisme. Ceux-ci distinguent dans l'homme les forces réfléchies et les énergies spontanées : la vraie humanité est dans les premières et la vraie divinité dans les secondes. D'après ce système, Dieu n'est ni tout ce qui existe, ni l'humanité : Dieu est la moitié de l'homme. D'autres sont d'une autre opinion et nient que Dieu soit homme ou partie de l'homme, qu'il soit l'humanité, ou qu'il soit l'univers : ils inclinent à le croire sujet à des incarnations différentes et successives, et partout où il y a une grande influence ou une domination grandiose, Dieu y serait incarné. Dieu s'est incarné dans Cyrus et dans Alexandre, dans César, dans Charlemagne, dans Napoléon. Il s'est incarné successivement dans les grands empires asiatiques, dans l'empire de Macédoine, puis dans

l'empire romain. Il a d'abord été l'Orient et ensuite l'Occident. Le monde, changeant de face à chacune de ces incarnations divines, a fait un pas dans la voie du progrès chaque fois qu'il a pris une nouvelle face en conséquence d'une nouvelle incarnation.

Tous ces systèmes contradictoires et absurdes se sont rassemblés dans un homme, venu au monde en ces derniers temps pour être la personnification de toutes les contradictions rationalistes. Cet homme est M. Proudhon. M. Proudhon passe pour le plus savant et le plus conséquent des socialistes modernes. Quant à son érudition, elle est sans aucun doute supérieure à celle de presque tous les rationalistes contemporains; quant à l'autre qualité, par les citations que nous donnons ici, toutes relatives aux problèmes qui sont le sujet de ce livre, nos lecteurs pourront parfaitement juger si M. Proudhon est conséquent.

Dans les *Confessions d'un révolutionnaire*, M. Proudhon définit Dieu de la manière suivante : « Dieu est la force universelle, pénétrée d'intelli- » gence, qui produit par une information infinie » d'elle-même, les êtres de tous les règnes, depuis » le fluide impondérable jusqu'à l'homme, et qui » dans l'homme seul parvient à se connaître et à » dire moi. Loin d'être notre maître, Dieu est l'ob-

» jet de notre étude. Comment les thaumaturges en » ont-ils fait un être personnel, tantôt roi absolu, » comme le Dieu des Juifs et des chrétiens, tantôt » souverain constitutionnel, comme celui des déis» tes, et dont la providence incompréhensible n'est » occupée par ses préceptes comme par ses actes, » qu'à dérouter notre raison? »

Il y a ici trois choses : 1° Affirmation d'une force universelle, intelligente et divine, qui est le panthéisme ; 2° incarnation plus haute de Dieu dans l'humanité, qui est l'humanisme ; 3° négation d'un Dieu personnel et de sa providence.

Dans l'ouvrage qu'il a intitulé : *Système des contradictions économiques*, chapitre VIII, M. Proudhon s'exprime ainsi : « J'écarterai l'hypothèse pan» théistique, comme une hypocrisie ou un manque » de cœur : Dieu est personnel ou il ne l'est pas. » Il affirme tout ce qu'il nie dans le texte précédent et nie tout ce qu'il affirme dans le même texte. Là il affirme un Dieu panthéiste et personnel, ici il nie comme deux choses également absurdes l'impersonnalité de Dieu et le panthéisme.

Plus loin, il ajoute dans le même chapitre : « Le » vrai remède au fanatisme, selon nous, n'est pas » d'identifier l'humanité avec Dieu, ce qui revient » à affirmer, en économie sociale la communauté, » en philosophie le mysticisme et le *statu quo* ;

» c'est de prouver à l'humanité que Dieu, au cas » qu'il y ait un Dieu, est son ennemi. » Après avoir frappé sur son panthéisme et son Dieu impersonnel, le voici qui abat l'humanisme, contenu dans la définition du texte. D'un autre côté, la théorie de la rivalité entre Dieu et l'homme, dont nous avons déjà fait mention dans un autre chapitre, commence ici à se revêtir d'une forme concrète.

La condamnation de l'humanisme et la théorie de la rivalité apparaissent plus claires dans le troisième chapitre du même ouvrage, où il dit : « Pour » moi, je regrette de le dire, car je sens qu'une » telle déclaration me sépare de la partie la plus in» telligente du socialisme, il m'est impossible, » plus j'y pense, de souscrire à cette déification » de notre espèce, qui n'est au fond, chez les » nouveaux athées, qu'un dernier écho des ter» reurs religieuses qui, sous le nom d'humanisme, » réhabilitant et consacrant le mysticisme, ramène » dans la science le préjugé, dans la morale l'ha» bitude, dans l'économie sociale la communauté, » c'est-à-dire l'atonie et la misère ; dans la logique » l'absolu, l'absurde. Et c'est parce que je suis » forcé de répudier..... cette religion aussi bien » que toutes ses devancières, qu'il me faut encore » admettre comme plausible l'hypothèse d'un être » infini..... contre lequel ma destinée est de lut-

» ter, comme Israël contre Jéhovah, jusqu'à la » mort. »

Il ne reste de la définition de Dieu que la négation de la Providence, et encore cette négation disparaît devant cette affirmation contraire : « Ainsi » nous marchons à l'aventure, conduits par la Pro» vidence, qui ne nous avertit jamais qu'en frap» pant. » (*Système des contradictions*, ch. III.)

On voit par ce qui vient d'être exposé, que M. Proudhon, parcourant l'échelle de toutes les contradictions rationalistes, est tantôt panthéiste, tantôt humaniste, tantôt manichéen ; qu'il croit en un Dieu impersonnel, puis déclare monstrueuse et absurde l'idée d'un Dieu, si cette idée ne représente pas ce Dieu comme une personne ; qu'enfin il affirme et nie à la fois la Providence. Nous avons vu dans un de nos chapitres précédents, comment, par la théorie manichéenne de la rivalité entre Dieu et l'homme, l'homme proudhonien était le représentant du bien, et le dieu proudhonien le représentant du mal ; voyons maintenant comment, selon le même Proudhon, tout ce système vient à terre.

Dans le chapitre deuxième de l'ouvrage déjà cité, il s'exprime ainsi : « La nature, ou la divinité s'est » méfiée de nos cœurs ; elle n'a point cru à l'amour » de l'homme pour son semblable : et tout ce que

» la science nous découvre des vues de la Provi-
» dence sur la marche des sociétés, je le dis à la
» honte de la conscience humaine, mais il faut que
» notre hypocrisie le sache, atteste de la part de
» Dieu une profonde misanthropie. Dieu nous aide,
» non par bonté, mais parce que l'ordre est son
» essence. Dieu procure le bien du monde, non
» qu'il l'en juge digne, mais parce que la religion
» de sa suprême intelligence l'y oblige : et tandis
» que le vulgaire lui donne le doux nom de père,
» il est impossible à l'historien, à l'économiste phi-
» losophe de croire qu'il nous aime ni qu'il nous
» estime. »

Ces paroles renversent le manichéisme proudhonien. L'homme n'est pas le rival, mais l'esclave méprisé de Dieu ; il n'est ni le bien ni le mal, il est une créature en qui s'agitent les instincts grossiers et serviles qui, dans les esclaves, engendrent la servitude. Dieu est je ne sais quel composé de lois sévères, inflexibles et mathématiques : il fait le bien sans être bon, et sa misanthropie prouve qu'il serait méchant s'il pouvait l'être. Le Dieu proudhonien montre ici une ressemblance frappante avec le *Fatum* des anciens. Le fatalisme se révèle plus clairement encore dans ces mots :
« Parvenus à la deuxième station de notre Calvaire,
» au lieu de nous livrer à des contemplations sté-

» riles, soyons de plus en plus attentifs aux ensei-
» gnements du destin. Le gage de notre liberté est
» dans le progrès de notre supplice. »

Après le fataliste vient l'athée : « Qu'est-ce que
» Dieu ? où est-il ? combien est-il ? que peut-il ?
» que promet-il ? Et voici qu'au flambeau de l'a-
» nalyse, toutes les divinités du ciel, de la terre et
» des enfers se réduisent à un je ne sais quoi in-
» corporel, impassible, immobile, incompréhen-
» sible, indéfinissable, en un mot, à une négation
» de tous les attributs de l'existence. En effet, soit
» que l'homme attribue à chaque objet un esprit
» ou génie spécial, soit qu'il conçoive l'univers
» comme gouverné par une puissance unique, il
» ne fait toujours que supposer une entité incondi-
» tionnée, c'est-à-dire impassible, pour en dé-
» duire une explication telle quelle de phénomè-
» nes, qu'il juge inconcevables autrement. Mys-
» tère de Dieu et de la raison ! afin de rendre l'ob-
» jet de son idolâtrie de plus en plus rationnel, le
» croyant le dépouille successivement de tout ce
» qui pourrait le faire réel, et après des prodiges
» de logique et de génie, les attributs de l'être par
» excellence se trouvent être les mêmes que ceux
» du néant. Cette évolution est inévitable et fatale :
» l'athéisme est au fond de toute théodicée. » (*Sys-
tème des contradictions.* Prologue.)

Une fois arrivé à cette conclusion suprême et à cet abîme ténébreux, il semble que les furies prennent possession de l'athée. Les blasphèmes gonflent son cœur, étouffent sa gorge, brûlent ses lèvres, et quand il essaie de les entasser en pyramide, les superposant les uns aux autres jusqu'au trône de Dieu, il voit avec épouvante que vaincus par leur pesanteur spécifique, au lieu de s'élever comme sur des ailes, ils retombent lourds et pesants dans l'abîme qui est leur centre. Sa langue ne trouve point de paroles qui ne soient sarcastiques ou dédaigneuses, ni de mots qui ne soient honteux ou furieux, ni de discours qui ne soient frénétiques. Son style est à la fois énergique et pesant, éloquent sans apprêt et cyniquement grossier. Ici il s'écrie : « A quoi sert d'adorer ce fantôme de divinité, et » que nous veut-il encore par cette cohue d'inspi- » rés qui nous poursuivent de leurs sermons? » (*Système des contradictions*, ch. III). Et plus loin il laisse tomber ces expressions cyniques : « Dieu ! je ne connais point de Dieu : c'est encore » du mysticisme. Commencez par rayer ce mot de » vos discours, si vous voulez que je vous écoute ; » car trois mille ans d'expérience me l'ont appris, » quiconque me parle de Dieu en veut à ma liberté » ou à ma bourse. Combien me devez-vous ? com- » bien vous dois-je ? voilà ma religion et mon

» Dieu. » (*Id.*, ch. VI). Arrivé au paroxisme de la rage, il se décharge en ces mots (ch. VIII) : « Et » moi je dis : Le premier devoir de l'homme intel- » ligent et libre est de chasser incessamment l'i- » dée de Dieu de son esprit et de sa conscience, » car Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile » à notre nature, et nous ne relevons aucunement » de son autorité !... De quel droit Dieu me dira- » t-il encore : sois saint parce que je suis saint ? » Esprit menteur, lui répondrais-je, Dieu imbécile, » ton règne est fini : cherche parmi les bêtes d'au- » tres victimes. Je sais que je ne suis ni ne puis ja- » mais devenir saint : et comment le serais-tu, toi, » si je te ressemble ? Père éternel, Jupiter ou Jé- » hovah, nous avons appris à te connaître : tu es, » tu fus, tu seras à jamais le jaloux d'Adam, le ty- » ran de Prométhée. » (ch. VIII). Et plus loin, dans le même chapitre, apostrophant la divinité qu'il nie : « Tu triomphais, et personne n'osait te » contredire, quand, après avoir tourmenté en son » corps et en son âme le juste Job, figure de notre » humanité, tu insultais à sa piété candide, à son » ignorance discrète et respectueuse. Nous étions » comme des néants devant ta majesté invisible, à » qui nous donnions le ciel pour dais et la terre » pour escabeau. Et maintenant te voilà détrôné et » brisé, ton nom, si longtemps le dernier mot du

» savant, la sanction du juge, la force du prince,
» l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repen-
» tant, eh bien! ce nom incommunicable, désormais
» voué au mépris et à l'anathème, sera sifflé parmi
» les hommes. Car Dieu, c'est sottise et lâcheté; Dieu,
» c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyran-
» nie et misère : Dieu, c'est le mal. Tant que l'hu-
» manité s'inclinera devant un autel, l'humanité,
» esclave des rois et des prêtres, sera réprouvée;
» tant qu'un homme, au nom de Dieu, recevra le
» serment d'un autre homme, la société sera fon-
» dée sur le parjure, la paix et l'amour seront ban-
» nis d'entre les mortels. Dieu, retire-toi! car
» aujourd'hui, guéri de ta crainte et devenu sage,
» je jure, la main étendue vers le ciel, que tu n'es
» que le bourreau de ma raison, le spectre de ma
» conscience. »

C'est lui qui l'a dit : DIEU EST LE SPECTRE DE SA CONSCIENCE. Nul ne peut nier Dieu sans se condamner lui-même; nul ne peut fuir Dieu sans se fuir lui-même. Ce malheureux, sans quitter la terre, est déjà dans l'enfer. Ces contractions musculaires violentes et impuissantes, cette frénésie, ces fureurs, cette rage, sont déjà les contractions, la frénésie, les fureurs et la rage des réprouvés. Sans charité et sans foi, il a perdu jusqu'au dernier bien de l'homme, l'espérance. Et pourtant, quelquefois, au

parlant du catholicisme, il éprouve en lui, sans le savoir, son influence calme et sanctifiante. Alors ses tortures cessent comme par enchantement. Une bise rafraîchissante, venue du ciel, passe sur son visage, essuie sa sueur et suspend ses accès épileptiques. Il laisse tomber ces paroles : « Oh! » combien le catholicisme s'est montré plus pru- » dent, et comme il vous a surpassé tous, saints- » simoniens, républicains, universitaires, écono- » mistes, dans la connaissance de l'homme et » de la société! Le prêtre sait que notre vie n'est » qu'un voyage et que notre perfectionnement » ne se peut réaliser ici-bas; et il se contente » d'ébaucher sur la terre une éducation qui doit » trouver son complément dans le ciel. L'homme » que la religion a formé, content de savoir, de » faire et d'obtenir ce qui suffit à sa destinée » terrestre, ne peut jamais devenir un embar- » ras pour le gouvernement : il en serait plutôt le » martyr! O religion bien-aimée, faut-il qu'une » bourgeoisie qui a tant besoin de toi te mécon- » naisse! »

J'ai parlé en passant de la réputation de M. Proudhon comme homme conséquent à lui-même. Maintenant il me paraît convenable, sinon nécessaire, d'ajouter quelque chose sur ce sujet qui est beaucoup plus grave et plus important

qu'il ne paraît à la première vue. Le fait de sa réputation est public et notoire, et par là même évident; néanmoins il est complètement inexplicable, si l'on considère que M. Proudhon a adopté l'un après l'autre tous les systèmes relatifs à la divinité, et que de tous les socialistes il est le plus rempli de contradictions; d'où il résulte que sa réputation est un fait contradictoire du fait qui la motive. Par quelles voies souterraines, par quel enchaînement de déductions subtiles, partant du fait notoire des contradictions proudhoniennes, le monde en est arrivé à appeler ces contradictions précisément du nom qui leur est opposé, du nom de conséquence? Il y a ici un grand problême qu'il faut résoudre, et un grand mystère qu'il faut éclaircir.

La solution du problême et l'éclaircissement du mystère ressortent de cette considération, qu'il y a dans les théories de M. Proudhon contradiction à la fois et conséquence : conséquence réelle, contradiction apparente. Si l'on examine les uns après les autres les fragments que je viens de transcrire et si on les considère en eux-mêmes, sans porter la vue plus haut, chacun d'eux est la contradiction du précédent et du subséquent, et tous sont contradictoires entre eux. Mais si l'on jette les yeux sur la théorie rationaliste, d'où naissent toutes les autres, on voit que le rationalisme est de

tous les péchés celui qui ressemble le plus au péché originel ; comme lui, il est une erreur actuelle et toutes les erreurs en puissance : par conséquent, dans sa vaste unité, il comprend et embrasse toutes les erreurs ; elles se trouvent unies en lui, nonobstant leur contradiction réciproque ; car les contradictions mêmes sont susceptibles d'une certaine sorte de paix et d'union, quand il y a une suprême contradiction qui les enveloppe toutes. Dans le cas présent, le rationalisme est cette contradiction qui réunit toutes les autres dans son unité suprême. En effet, le rationalisme est en même temps déisme, panthéisme, humanisme, manichéisme, fatalisme, scepticisme, athéisme ; et parmi les rationalistes, le plus rationaliste et le plus conséquent de tous est celui qui est en même temps déiste, panthéiste, humaniste, manichéen, fataliste, sceptique et athée.

Ces considérations, qui servent à expliquer tous les faits, en apparence contradictoires, dont nous avons parlé plus haut, expliquent aussi suffisamment pourquoi, au lieu d'exposer un à un les divers systèmes des docteurs socialistes touchant la divinité, nous avons préféré les examiner tous dans les écrits de M. Proudhon ; là on peut les saisir en même temps dans leur variété et dans leur ensemble.

Après avoir vu ce que les socialistes pensent de la divinité, il nous reste à voir ce qu'ils pensent de l'homme, et comment ils résolvent le redoutable problème du bien et du mal, considéré en général, qui est le sujet de ce livre.

CHAPITRE X.

Suite du même sujet. — Conclusion de ce livre.

Il n'y a pas eu d'homme assez insensé pour oser nier le bien ou le mal et leur coexistence dans l'histoire. Les philosophes disputent sur le mode et la forme de leur existence et de leur coexistence; mais tous affirment unanimement leur existence et leur coexistence comme une chose avérée. Tous conviennent également que dans la lutte soulevée entre le bien et le mal, le premier doit remporter sur le second une victoire définitive. A part ces points inébranlables et acceptés, tout le reste est l'objet d'une foule d'opinions diverses, de systèmes contradictoires, et d'interminables disputes.

L'école libérale tient pour certain qu'il n'y a d'autre mal que celui qui existe dans les institutions politiques léguées par les siècles, et que le

bien suprême consiste à jeter bas ces institutions. Le plus grand nombre des socialistes regardent comme avéré qu'il n'y a d'autre mal que celui qui est dans la société, et que le grand remède est dans le bouleversement complet des institutions sociales. Tous s'accordent à reconnaître que le mal nous vient des temps passés. Les libéraux affirment que le bien peut déjà se réaliser dans les temps présents, et les socialistes que l'âge d'or ne peut commencer que dans les temps à venir.

Le bien suprême consistant, pour les uns et pour les autres, en un bouleversement suprême qui doit s'effectuer—dans les régions politiques, suivant les libéraux, et dans les régions sociales, suivant les socialistes,—les uns et les autres s'accordent sur la bonté substantielle et intrinsèque de l'homme, qui doit être l'agent intelligent et libre de ce bouleversement. Cette conclusion a été explicitement énoncée par les socialistes, et elle est implicitement contenue dans la théorie que soutient l'école libérale. Elle procède si bien de cette théorie, que si vous la niez, vous niez la théorie elle-même. En effet, la théorie suivant laquelle le mal est dans l'homme et procède de l'homme, est contradictoire de cette autre suivant laquelle le mal est dans les institutions sociales ou politiques, et procède des institutions politiques ou sociales. Supposez la

première, qu'en sort-il en bonne logique? la suppression du mal dans l'homme, et par là dans la société, et dans le gouvernement nécessairement. Supposez la seconde, qu'en sort-il en bonne logique? l'extirpation directe du mal dans la société ou dans le gouvernement, qui est son centre et son origine. Par où l'on voit que la théorie catholique et les théories rationalistes sont entre elles non-seulement incompatibles, mais encore contradictoires. La théorie catholique condamne tout bouleversement politique ou social comme insensé ou inutile. Les théories rationalistes condamnent toute réforme morale de l'homme comme inutile et insensée.

Catholiques et rationalistes sont ainsi conséquents dans leurs condamnations : car si le mal n'est ni dans le gouvernement ni dans la société, pourquoi et pour qui le bouleversement du gouvernement et de la société? Et si, au contraire, le mal n'est pas dans les individus et ne procède pas des individus, pourquoi et pour qui la réforme intérieure de l'homme?

Les écoles socialistes ne rejettent pas la question ainsi posée ; l'école libérale voit au contraire, et non sans motifs, de très graves inconvénients à l'accepter. En acceptant la question comme elle se pose naturellement, l'école libérale

se trouve dans la périlleuse nécessité de nier radicalement la théorie catholique considérée en elle-même et dans toutes ses conséquences : et c'est à quoi elle se refuse résolument. Amie de tous les principes et de leurs contraires, elle ne veut se défaire ni des uns ni des autres, et s'occupe sans cesse à obliger toutes les théories contradictoires et toutes les contradictions humaines à faire la paix entre elles. Les réformes morales ne lui paraissent pas un mal, mais elle trouve les bouleversements politiques fort bons : elle ne remarque pas que ce sont des choses incompatibles ; puisque l'homme intérieurement purifié ne peut être l'agent de bouleversement et que les agents de bouleversement, par le seul fait d'être agents de bouleversement, déclarent qu'ils ne sont pas intérieurement purifiés. Dans cette occasion, comme dans toutes les autres, l'équilibre entre le socialisme et le catholicisme est complètement impossible; parce que de deux choses l'une ; ou l'homme ne doit pas s'amender, ou les bouleversements ne doivent pas se réaliser. Si l'homme souillé prend à tâche de bouleverser, les bouleversements politiques ne seront que le prélude des bouleversements sociaux ; et si l'homme laisse là les bouleversements de gouvernement pour se réformer lui-même, il n'y a pas de bouleversements possibles ni dans la politique ni dans la so-

ciété. Ainsi, dans l'un et l'autre cas l'école libérale doit abdiquer forcément entre les mains des socialistes ou entre celles des catholiques.

Par conséquent, les socialistes ont pour eux la logique et la raison, quand ils soutiennent contre les libéraux que si le mal est essentiellement dans la société ou dans le gouvernement, il n'y a qu'à bouleverser le gouvernement et la société sans s'occuper de la réforme de l'homme, ce qui serait une entreprise pernicieuse et absurde loin d'être nécessaire ni utile.

En supposant la bonté innée et absolue de l'homme, l'homme est en même temps réformateur universel et irréformable; il finit par se changer d'homme en Dieu; son essence cesse d'être humaine pour être divine. Il est en soi absolument bon, et il produit hors de lui par ses bouleversements le bien absolu. Bien suprême et cause de tout bien, il est très excellent, très sage et très puissant. L'adoration est une nécessité si impérieuse, que les socialistes, étant athées et ne pouvant adorer Dieu, font les hommes dieux pour adorer quelque chose d'une manière quelconque.

Ces idées étant les idées dominantes des écoles socialistes touchant l'homme, il est clair que le socialisme nie la nature anthithétique de l'homme, comme une pure invention de l'école catholique.

Aussi le saint-simonisme et le fouriérisme n'admettent-ils pas que l'homme soit constitué de telle sorte que son entendement aille d'un côté et sa volonté de l'autre, et n'accordent-ils pas qu'il y ait contradiction aucune entre son esprit et sa chair. La fin suprême du saint-simonisme est de démontrer pratiquement la conciliation et l'unité de ces deux puissantes énergies: cette suprême conciliation était symbolisée dans le prêtre saint-simonien, dont l'office était de sanctifier la chair par l'esprit et l'esprit par la chair. Le principe commun à tous les socialistes, qui consiste à donner à la société mal construite une construction analogue à celle de l'homme, lequel est construit d'une manière excellente, a conduit les saint-simoniens à nier toute espèce de dualisme politique, scientifique et social, négation nécessaire, supposée la négation de la nature antithétique de l'homme. La pacification entre l'esprit et la chair étant proclamée, il fallait proclamer la pacification universelle et la réconciliation de toutes les choses; et comme les choses ne se pacifient et ne se concilient que dans l'unité, l'unité universelle était une conséquence logique de l'unité humaine: et de là le panthéisme politique, le panthéisme social, le panthéisme religieux, lesquels constituent le despotisme idéal auquel aspirent d'une aspiration immense toutes les écoles

socialistes. Le Père commun de l'école de Saint-Simon et l'Omniarque de l'école de Fourier sont leurs personnifications augustes et glorieuses.

Revenons à la nature humaine, qui est notre objet spécial pour le moment. Son unité étant supposée d'une part, et de l'autre sa bonté absolue, on allait à proclamer l'homme saint et divin ; saint et divin non-seulement dans son unité mais encore dans chacun des éléments qui le constituent : de là on arrive à la proclamation de la sainteté et de la divinité des passions. Voilà pourquoi toutes les écoles socialistes, les unes implicitement, les autres explicitement, proclament divines et saintes les passions. La divinité et la sainteté des passions étant supposées, il en résultait la condamnation explicite de tout système de répression et de pénalité, et surtout la condamnation de la vertu dont l'office est de les arrêter, d'empêcher leur explosion et de réprimer leurs efforts. Et, en effet, toutes ces choses qui sont en même temps conséquences des principes antérieurs et principes de conséquences plus éloignées, sont enseignées et proclamées avec un cynisme plus ou moins grand par toutes les écoles socialistes, parmi lesquelles brillent le saint-simonisme et le fouriérisme, comme deux soleils dans un ciel d'étoiles. La réhabilitation saint-simonienne de la femme et la théorie de Fourier sur les attrac-

tions ne veulent pas dire autre chose. Fourier dit: «Le devoir vient des hommes (entendez de la société), l'attraction vient de Dieu.» Madame de Coislin, citée par M. Louis Reybaud dans ses *Études sur les réformistes contemporains*, a exprimé cette même pensée avec plus d'exactitude, en disant: «Les passions sont d'institution divine, les vertus» d'institution humaine.» Ce qui veut dire, étant supposés les principes de l'école, que les vertus sont pernicieuses et les passions salutaires. Voilà pourquoi le but suprême du socialisme est de créer une nouvelle atmosphère sociale où les passions puissent se mouvoir à l'aise, en commençant par détruire toutes les institutions sociales, politiques et religieuses. L'âge d'or annoncé par les poètes et attendu par les nations, commencera dans le monde quand arrivera ce grand évènement, quand poindra cette magnifique aurore. La terre alors sera un paradis, et ce paradis avec des portes à tous les vents, ne sera pas, comme le paradis catholique, gardé par un archange. Le mal aura disparu de la terre, qui a été jusqu'ici, mais qui ne sera plus à toujours, une vallée de larmes. . . . .

Telles sont les pensées du socialisme sur le bien et le mal, sur Dieu et l'homme. Mes lecteurs n'exigeront pas de moi, certainement, que je suive pas

à pas les écoles socialistes dans l'affreuse voie de leurs extravagances perturbatrices. Ils l'exigeront beaucoup moins encore en considérant qu'elles ont été virtuellement réfutées dès le moment où j'ai exposé à leurs yeux, dans sa simplicité et son auguste magnificence, la doctrine catholique relative à ces grandes questions. Néanmoins je me crois dans le devoir impérieux et saint de coucher à terre cet édifice de l'erreur; et pour cela il suffit, et au-delà, d'un seul argument et d'un seul mot.

La société peut être considérée sous deux points de vue différents, sous le point de vue catholique et sous le point de vue panthéiste. Au point de vue catholique, elle n'est que la réunion d'une multitude d'hommes qui vivent tous sous l'obéissance et sous la protection des mêmes lois et des mêmes institutions. Au point de vue panthéiste, c'est un organisme qui existe par une existence individuelle, concrète et nécessaire. Sous le premier point de vue, la société n'existant pas indépendamment des individus qui la composent, il est clair que rien ne peut être dans la société qui ne soit antérieurement dans les individus; d'où il suit, par une conséquence forcée, que le mal et le bien qu'il y a en elle, lui viennent de l'homme. Sous le second point de vue, c'est une chose absurde que la tentative

d'extirper le mal dans la société où il existe par incidence, et la résolution de ne pas toucher aux individus en qui il est originairement et essentiellement. Dans la seconde supposition, suivant laquelle la société est un être qui existe par soi, d'une existence concrète, individuelle et nécessaire, ceux qui soutiennent ce système sont obligés à résoudre d'une manière satisfaisante les mêmes questions que par rapport à l'homme. Les socialites proposent ces difficultés aux catholiques : la société est-elle mauvaise essentiellement ou accidentellement? Si essentiellement, comment le mal essentiel peut-il s'expliquer; si accidentellement, comment, de quelle manière, en quelles circonstances, et à quelle occasion l'incident perturbateur est-il venu détruire l'harmonie sociale? Nous avons déjà vu comment les catholiques dénouent toutes ces difficultés et les résolvent, et en quelle forme ils répondent à toutes ces questions relativement à l'existence du mal, considéré comme une conséquence de la prévarication humaine. Ce que nous n'avons pas vu jusqu'ici, et ce que nous ne verrons jamais, c'est le mode et la forme en lesquels le rationalisme socialiste résout ces mêmes questions relativement à l'existence du mal considéré comme existant uniquement dans les institutions sociales.

Cette seule considération m'autoriserait à affirmer que la théorie socialiste est une théorie de charlatans, et que le socialisme n'est autre chose que la raison sociale d'une compagnie d'histrions. Pour être sobre comme je me le suis proposé, je terminerai cette argumentation en enfermant le socialisme dans ce dilemme. Ou le mal qui est dans la société est une essence ou un accident; si c'est une essence, il ne suffit pas, pour la détruire, de bouleverser les institutions sociales, il faut en outre détruire la société même qui est l'essence qui soutient toutes ces formes. Si le mal social est accidentel, alors vous êtes obligé de faire ce que vous n'avez pas fait, ce que vous ne faites pas, ce que vous ne pouvez pas faire : vous êtes obligé de m'expliquer en quel temps, par quelle cause, de quelle manière et en quelle forme est survenu cet accident, et ensuite par quelle série de déductions vous arrivez à changer l'homme en rédempteur de la société, en lui donnant le pouvoir d'effacer ses souillures et de laver ses péchés. Pour ce motif, il est bon d'avertir ici les imprudents, que le rationalisme qui attaque avec fureur tous les mystères catholiques, proclame ensuite, d'une autre manière et dans un autre but, ces mêmes mystères. Entre les socialistes et les catholiques il n'y a que cette différence. Les seconds affirment le mal

de l'homme, et la rédemption de Dieu : les premiers affirment le mal de la société, et la rédemption par l'homme. Le catholicisme avec ses deux affirmations ne fait qu'affirmer deux choses simples et naturelles, que l'homme est homme et fait des œuvres humaines ; que Dieu est Dieu, et opère des œuvres divines. Le socialisme avec ses deux affirmations ne fait qu'affirmer que l'homme entreprend et mène à bout les œuvres d'un Dieu, et que la société exécute les propres œuvres d'un homme. Que gagne la raison humaine à abandonner le catholicisme pour le socialisme, si ce n'est d'abandonner ce qui est à la fois évident et mystérieux pour ce qui est mystérieux à la fois et absurde? . . . .

Notre attaque contre les théories socialistes ne serait pas complète si nous n'avions recours à l'arsenal de M. Proudhon, souvent rempli de raison, et souvent d'éloquence et de sarcasme quand il combat et pulvérise ses compagnons d'armes. . . . .

Voici ce que M. Proudhon pense de la nature harmonique de l'homme proclamée par Saint-Simon et par Fourier, et de la future transformation de la terre en un jardin de délices, annoncée par tous les socialistes. « Mais l'homme, considéré » dans l'ensemble de ses manifestations et après

» l'entier épuisement de ses antinomies, présente
» encore une antinomie qui, ne répondant plus à
» rien sur la terre, reste ici-bas sans solution. C'est
» pourquoi l'ordre dans la société, si parfait qu'on
» le suppose, ne chassera jamais l'amertume et
» l'ennui : le bonheur en ce monde est un idéal
» que nous sommes condamnés à poursuivre tou-
» jours, mais que l'antagonisme infranchissable de
» la nature et de l'esprit tient hors de notre por-
» tée. » *Système des contradictions*, ch. x.)

Portez maintenant votre attention sur ce sar-casme contre la bonté native de l'homme : « Le
» plus grand obstacle que l'égalité ait à vaincre
» n'est point dans l'orgueil aristocratique du ri-
» che, il est dans l'égoïsme indisciplinable du pau-
» vre. Et vous comptez sur sa bonté native pour
» réformer tout à la fois, et la spontanéité et la
» préméditation de sa malice! » (Id., ch. VIII).
Le sarcasme grandit dans les paroles suivantes ti-rées du même ouvrage et du même chapitre :
« Vraiment la logique du socialisme est merveil-
» leuse, l'homme est bon, disent-ils ; mais il faut
» le désintéresser du mal pour qu'il s'en abstienne ;
» l'homme est bon, mais il faut l'intéresser au
» bien pour qu'il le pratique. Car, si l'intérêt de
» ses passions le porte au mal, il fera le mal ; et
» si ce même intérêt le laisse indifférent au bien,

» il ne fera pas le bien. Et la société n'aura pas le
» droit de lui reprocher d'avoir écouté ses pas-
» sions, parce que c'était à la société de le con-
» duire par ses passions. Quelle riche et précieuse
» nature que Néron qui tua sa mère, parce que
» cette femme l'ennuyait, et qui fit brûler Rome,
» pour avoir une représentation du sac de Troie !
» Quelle âme d'artiste que cet Héliogabale qui or-
» ganisa la prostitution ! Quel caractère puissant
» que Tibère ! mais quelle abominable société que
» celle qui pervertit ces âmes divines, et qui
» pourtant produisit Tacite et Marc-Aurèle !.....
» Voilà donc ce qu'on appelle innocuité de l'hom-
» me, sainteté de ses passions ! Une vieille Sa-
» pho, délaissée par ses amants, rentre dans
» la norme conjugale : désintéressée de l'amour,
» elle revient à l'hyménée, et elle est sainte !
» Quel dommage que ce mot de sainte n'ait pas
» en français le double sens qu'il possède en
» langue hébraïque ! Tout le monde serait d'ac-
» cord sur la sainteté de Sapho. » Le sarcasme re-
vêt cette forme éloquemment brutale, qu'on pour-
rait appeler proudhonienne, dans le douzième cha-
pitre du même ouvrage où M. Proudhon s'explique
de la manière suivante : « Passons vite sur les cons-
» titutions des saint-simoniens, fouriéristes et au-
» tres prostitués se faisant forts d'accorder l'amour

» libre avec la pudeur, la délicatesse, la spiritua-
» lité la plus pure, triste illusion d'un socialisme
» abject, dernier rêve de la crapule en délire.
» Donnez par l'inconstance l'essor à la passion :
» aussitôt la chair tyrannise l'esprit; les amants ne
» sont plus l'un à l'autre qu'instrument de plaisir ;
» à la fusion des cœurs succède le prurit des sens,
» et..... Il n'est pas besoin, pour juger ces choses-
» là, d'avoir passé comme Saint-Simon dans les
» estaminets de la Vénus populaire. »

Après avoir exposé et combattu en général les théories socialistes relatives aux problèmes, sujet de ce livre, il ne nous reste qu'à exposer et combattre la théorie de M. Proudhon relative à ces mêmes problèmes, pour mettre un terme à ce débat vaste et compliqué. M. Proudhon, dans le huitième chapitre de l'ouvrage que nous venons de citer, expose brièvement, mais complètement, sa doctrine dans les termes suivants : « L'éducation
» de la liberté, l'apprivoisement de nos instincts,
» l'affranchissement ou la rédemption de notre âme,
» voilà donc, comme l'a prouvé Lesseing, le sens
» du mystère chrétien. Cette éducation sera de
» toute notre vie et de toute la vie de l'humanité !
» Moïse, Boudha, Jésus-Christ, Zoroastre, furent
» tous des apôtres de l'expiation, des symboles vi-
» vants de la pénitence. L'homme est de sa nature

» pécheur, c'est-à-dire, non pas essentiellement
» malfaisant, mais plutôt mal fait, et sa destinée est
» de recréer perpétuellement en lui-même son
» idéal. »

Il y a quelque chose de la théorie catholique dans cette profession de foi, quelque chose de la théorie socialiste et quelque chose qui n'est ni de l'une ni de l'autre, et qui, par là même, constitue l'individualité de la théorie proudhonienne.

Ce qu'il y a de la théorie catholique, c'est la reconnaissance de l'existence du mal et du péché, c'est l'aveu que le péché est dans l'homme et non dans la société et que le mal ne vient pas de la société, mais de l'homme; enfin, c'est la reconnaissance explicite de la nécessité de la rédemption et de la pénitence.

Ce qu'il y a de la théorie socialiste, c'est l'affirmation que l'homme est rédempteur.

Ce qui constitue l'individualité de la théorie proudhonienne, consiste d'une part dans ce principe contradictoire de la théorie socialiste, savoir : que l'homme rédempteur ne rachète la société que parce qu'il se rachète lui-même; et dans cet autre, contradictoire de la théorie catholique : que l'homme ne s'est pas fait mauvais, mais qu'il a été mal fait.

Laissant de côté, d'une part, ce que cette théo-

rie a de conforme avec la théorie catholique; de l'autre, ce qu'elle a de conforme avec la théorie socialiste, je m'occuperai seulement de ce qui constitue son caractère, de ce en vertu de quoi elle cesse d'être catholique ou socialiste pour être exclusivement proudhonienne.

L'individualité de cette théorie résulte de l'affirmation que l'homme n'est pécheur que parce qu'il a été mal fait. Poursuivant dans cette supposition, M. Proudhon a donné une preuve insigne de saine raison et de bonne logique en cherchant le rédempteur hors du créateur; car il est clair que nous ne pouvons être bien rachetés par celui qui nous a mal faits. Dieu ne pouvant être rédempteur, et le rédempteur étant nécessaire, il fallait que ce fut l'ange ou l'homme. Doutant de l'existence de l'ange et certain de la nécessité de la rédemption, ne voyant à qui donner cette charge, M. Proudhon l'a donnée à l'homme : à l'homme qui est pécheur à la fois et rédempteur de son péché. Toutes ces propositions sont bien jointes et liées entre elles; mais toutes fléchissent à la fois, entraînées par le fait qui leur sert de base et de fondement; car ou l'homme a été bien fait ou mal fait : dans le premier cas, la théorie croule à terre; et dans le second, voici l'argumentation qui se présente : si l'homme est mal fait et s'il est son propre ré-

dempteur, il y a contradiction manifeste entre sa nature et son attribut, puisque l'homme, quel mal fait soit-il, s'il est fait de manière qu'il puisse réparer l'œuvre de son créateur jusqu'au point de pouvoir se racheter, loin d'être une créature mal faite, est une créature très parfaite. En effet, peut-on imaginer une perfection plus grande que celle qui consiste à effacer tous ses péchés, à réparer toutes ses imperfections, et pour tout dire en un mot, à se racheter soi-même?

Eh bien, si dans le fait d'être son propre rédempteur, quelles que soient d'ailleurs ses imperfections, l'homme est un être très parfait, affirmer de lui en même temps qu'il a été mal fait et qu'il est son propre rédempteur, c'est affirmer ce qu'on nie et nier ce qu'on affirme, parce que c'est affirmer qu'il a été fait très parfait et qu'il a été mal fait.

Et qu'on ne dise pas que ses imperfections viennent de Dieu et que la haute perfection qui consiste à se racheter lui vient de lui-même; car on répond à cela : que l'homme n'aurait jamais pu arriver à se racheter lui-même, s'il n'avait été fait avec la faculté d'arriver à cette hauteur, ou du moins avec la faculté d'acquérir cette faculté dans la succession des temps. Il faut nécessairement accorder l'une de ces choses; et

ici accorder une partie c'est accorder le tout, puisque si l'homme, lorsqu'il fut fait, était son rédempteur en puissance avant de l'être actuellement, cette puissance, malgré toutes ses imperfections, l'a constitué très parfait. Alors la théorie proudhonnienne n'est plus qu'une contradiction dans les termes.

La conclusion de tout ce qui a été dit, c'est qu'il n'y a aucune école qui ne reconnaisse l'existence simultanée du bien et du mal, et que l'école catholique seule explique d'une manière satisfaisante la nature et l'origine de l'un et de l'autre, et leurs effets divers et compliqués. L'école catholique nous enseigne : 1° qu'il n'y a aucun bien qui ne vienne de Dieu et que tout ce qui procède de Dieu est un bien ; 2° de quelle manière commence le mal par la première défaillance de la liberté angélique et de la liberté humaine qui, d'obéissantes et soumises, deviennent rebelles et prévaricatrices ; 3° comment et jusqu'à quel point ces deux grandes prévarications changent tout par leur influence et leurs ravages ; 4° elle nous montre enfin que le bien est de soi éternel, parce qu'il est de soi essentiel ; et que le mal est transitoire, parce qu'il est un accident : d'où il suit que le bien ne peut ni succomber ni changer, et que le mal peut être effacé et le pécheur racheté.

Réservant pour plus tard l'explication de ces grands et souverains mystères dont la prodigieuse vertu a extirpé le mal dans son origine, nous nous sommes borné dans ce livre à faire ressortir la suprême habileté et l'art suprême avec lesquels Dieu convertit les effets de faute primitive en éléments constitutifs d'un bien supérieur et d'un ordre excellent. Pour cela, nous avons exposé de quelle manière le mal sort du bien par la faute de l'homme, et le bien du mal par la vertu de Dieu, sans que l'action humaine et la réaction divine impliquent rivalité d'aucune espèce entre des êtres qui sont séparés par une distance infinie.

Quant aux écoles rationalistes, l'examen de leurs divers systèmes sert à démontrer leur profonde ignorance en tout ce qui se rapporte à ces hautes questions. Pour l'école libérale, son ignorance est proverbiale parmi les savants. En sa qualité de laïque, elle est essentiellement anti-théologienne; et, en qualité d'anti-théologienne, elle est impuissante à donner une grande impulsion à la civilisation, qui est toujours le reflet d'une théologie. Sa fonction propre est de fausser tous les principes en combinant avec eux capricieusement et d'une manière absurde d'autres principes qui les contredisent. Elle pense arriver

ainsi à l'équilibre, et elle n'arrive qu'à la confusion; elle pense arriver à la paix, elle arrive à la guerre. Mais comme il est impossible de se soustraire entièrement à l'empire de la science théologique, l'école libérale est moins laïque qu'elle ne croit et plus théologienne qu'elle ne paraît à première vue. La question du bien et du mal, la plus essentiellement théologique qui se puisse imaginer, est posée et résolue par ses docteurs, tout en montrant par là qu'ils ignorent l'art de la poser et la manière de la résoudre. Ils laissent d'abord de côté la question relative au mal en lui même, au mal par excellence, pour ne s'occuper que d'un genre d'entre les maux, comme s'il était possible que celui qui ignore ce que c'est que le mal, sache ce que sont les maux particuliers. Ensuite, particularisant le remède comme ils ont particularisé le mal, ils ne le découvrent que dans certaines formes politiques, ignorant que ces formes, comme l'enseigne la raison et comme l'histoire le démontre, sont parfaitement indifférentes. Indiquant le mal où il n'est pas, et le remède où il ne se trouve pas, l'école libérale a fait sortir la question de son vrai point de vue, et introduit ainsi le désordre et la confusion dans les régions intellectuelles. Sa domination éphémère a été funeste aux sociétés humaines, et pendant son règne passager, le principe dissolvant de la discus-

sion a détruit le bon sens des peuples. Dans ce état de la société, il n'y a pas de bouleversement qui ne soit à craindre, pas de catastrophe qui ne puisse arriver, pas de révolution qui ne soit inévitable.

Quant aux écoles socialistes, par leur manière seule de poser les questions, elles montrent leur supériorité sur l'école libérale, qui n'est pas capable de leur opposer la moindre résistance. Essentiellement théologiennes comme elles le sont, elles mesurent les abîmes dans toutes leurs profondeurs, et ne manquent pas d'une certaine grandeur dans leur façon de poser les problèmes et de proposer les solutions. Mais lorsqu'on les considère plus attentivement, lorsqu'on entre dans le labyrinthe embrouillé de leurs solutions contradictoires, on découvre aussitôt la faiblesse radicale que dissimulaient un peu leurs apparences grandioses. Les sectaires socialistes sont comme les païens, dont les systèmes théologiques et cosmogoniques offrent un monstrueux assemblage de traditions bibliques défigurées et incomplètes et d'hypothèses insoutenables et fausses. Leur apparence grandiose leur vient de l'atmosphère qui les entoure, toute imprégnée d'émanations catholiques; et ils doivent leurs contradictions à leur faiblesse et à leur ignorance du dogme, à leur oubli de la tradition, à leur

mépris de l'Église, dépositaire universelle des dogmes catholiques et des traditions chrétiennes. Semblables à nos dramaturges d'un autre âge, qui confondant tout, mettaient avec un esprit grotesque dans la bouche de César des discours dignes du Cid, et dans la bouche des chefs maures des sentences dignes des chevaliers du Christ, les socialistes de nos jours sont sans cesse occupés à forger un sens rationaliste aux mots catholiques, donnant par là une preuve de simplicité plutôt que de génie, et se montrant souvent moins malicieux que candides.

Il n'y a rien de moins catholique ni de moins rationaliste que de venir mettre à sac la cité rationaliste et la cité catholique, prenant à celle-là les idées avec toutes leurs contradictions et à celle-ci les formes avec toutes leurs magnificences. Le catholicisme ne consentira jamais, pour sa part, à ces scandaleuses manœuvres, à cette honteuse confusion, ni à ces vols ignominieux. Le catholicisme est en état de prouver que seul il possède la table raisonnée de tous les problèmes politiques, religieux et sociaux; que seul il est dans le secret des grandes solutions; qu'il ne suffit pas de l'accepter à demi et de le nier à demi, ni de lui prendre ses expressions pour en couvrir la nudité des autres doctrines; qu'il n'y a d'autre mal et d'autre bien que le bien et le mal par lui signalés; que les

choses ne se peuvent expliquer que par ses explications; que le Dieu qu'il proclame est le seul vrai Dieu; que l'homme qu'il définit est le seul vrai homme; que l'humanité n'est autre qu'il le dit; que lorsqu'il a dit que les hommes sont entre eux frères, égaux et libres, il a dit en même temps comment ils le sont, de quelle manière et jusqu'à quel point; que ses paroles ont été faites à la mesure de ses idées et ses idées faites pour soutenir ses paroles; qu'il est nécessaire de proclamer la liberté, l'égalité et la fraternité catholiques ou de nier en même temps toutes ces choses et tous ces noms; que le dogme de la rédemption est exclusivement sien; que seul il nous apprend par qui et pour qui la Rédemption, et le nom du Rédempteur et le nom du racheté; qu'accepter son dogme pour l'estropier, c'est le fait d'un charlatan et une bouffonnerie de mauvais goût; que celui qui n'est pas avec lui est contre lui; qu'il est l'affirmation par excellence; et que contre lui on ne peut apporter qu'une négation absolue.

Voilà comment la question est posée entre les rationalistes et les catholiques. L'homme est souverainement libre et peut, en tant que libre, accepter les solutions purement catholiques ou les solutions purement rationalistes; il peut tout affirmer ou tout nier, il peut se sauver ou se

perdre. Ce que l'homme ne peut pas faire, c'est de changer la nature des choses, qui de soi est immuable. Ce que l'homme ne peut pas, c'est de trouver la paix et le repos dans l'éclectisme libéral ou dans l'éclectisme socialiste. Socialistes et libéraux sont dans l'obligation de tout nier pour avoir le droit de nier quelque chose. Le catholicisme, humainement considéré, n'est grand que parce qu'il est l'assemblage de toutes les affirmations possibles. Le libéralisme et le socialisme sont débiles parce qu'ils réunissent différentes affirmations catholiques et différentes négations rationalistes; et parce qu'au lieu d'être des écoles contradictoires du catholicisme, elles ne sont que des écoles dissidentes. Les socialistes ne paraissent audacieux dans leurs négations que lorsqu'on les compare aux libéraux, qui dans chaque affirmation voient un écueil, et dans chaque négation un danger; mais leur timidité saute aux yeux si on les compare aux catholiques. On voit alors la fermeté de ceux-ci dans l'affirmation et la timidité de ceux-là dans la négation. Quoi! vous vous dites les apôtres d'un nouvel évangile, et vous nous parlez du mal et du péché, de la rédemption et de la grâce, toutes choses dont est rempli l'ancien? Quoi! vous vous dites dépositaires d'une nouvelle science politique, sociale et religieuse, et vous nous parlez de liberté,

d'égalité et de fraternité, toutes choses aussi vieilles que le catholicisme, qui est aussi vieux que le monde? Celui qui a affirmé de soi qu'il élèverait l'humble et abattrait le superbe, accomplit sa parole en vous. Il vous condamne à n'être que de stupides commentateurs de son immortel Évangile, par là même que vous aspirez dans votre ambition désordonnée et folle, à promulguer une nouvelle loi du haut d'un nouveau Sinaï, mais non d'un nouveau Calvaire.

LIVRE III.

Problèmes et solutions relatifs à l'ordre dans l'humanité.

CHAPITRE PREMIER.

Transmission de la faute. — Dogme de l'imputation.

Le péché du premier homme explique suffisamment ce grand désordre et cette confusion formidable que subirent les choses, peu de temps après la création ; confusion et désordre qui furent convertis, comme nous l'avons vu, sans cesser d'être ce qu'ils étaient, en éléments d'un ordre plus excellent et d'une harmonie plus grande, grâce à la secrète et incommunicable vertu qui est en Dieu de tirer l'ordre du désordre, l'arrangement de la confusion, le bien du mal, moyennant un simple acte de sa volonté souveraine. Ce que le péché n'explique pas par lui seul, c'est la perpétuité et la persistance de cette confusion primitive, encore subsistante dans toutes les choses et particulièrement

dans l'homme. Pour expliquer cette persistance des effets, il est nécessaire de supposer la persistance de la cause, et pour expliquer la persistance de la cause, il est nécessaire de supposer la transmission perpétuelle de la faute.

Le dogme de la transmission du péché avec toutes ses conséquences, est un des mystères les plus redoutables, les plus incompréhensibles et les plus obscurs parmi tous ceux que nous a enseignés la révélation divine. Cette sentence de condamnation portée sur la tête d'Adam, contre toutes les générations humaines passées, présentes et futures, jusqu'à la consommation des temps, ne s'accorde pas bien, à la première vue, dans l'entendement humain, avec la justice de Dieu, et moins encore avec son inépuisable miséricorde. On serait tenté d'y reconnaître un dogme tiré de ces religions inexorables et sombres de l'Orient, dont les idoles n'ont d'oreilles que pour entendre les gémissements, d'yeux que pour voir le sang, de voix que pour lancer l'anathème et appeler la vengeance. Le Dieu vivant ne semble plus le Dieu clément et doux des chrétiens, il paraît plutôt le Moloch des peuples idolâtres, devenu colossal et insatiable, ne se contentant plus de quelques victimes pour apaiser sa faim dévorante, et engloutissant les unes après les autres, dans les

vastes cavernes de ses entrailles, les générations des hommes. — Pourquoi sommes-nous punies, disent toutes les nations converties à Dieu, si nous n'avons pas été coupables ?

Entrant de plein et directement au cœur de la question, il ne sera pas difficile de découvrir la très haute convenance de ce profond mystère. Remarquons avant tout, que ceux qui nient la transmission comme dogme révélé, sont obligés de reconnaître que la chose même, considérée en faisant abstraction complète de tout ce que nous tenons de la foi, finit par aboutir au même terme, par des chemins différents. Accordons comme assuré que le péché et la peine étant de soi personnels sont de soi intransmissibles, nous démontrerons encore jusqu'à l'évidence qu'avec ou sans cette concession, ce que nous enseigne le dogme reste debout. De toutes les investigations possibles il résultera que le péché peut produire dans celui qui le commet des ravages et des changements capables d'altérer physiquement et moralement sa constitution primitive. Lorsque l'altération est produite, l'homme, qui transmet tout ce qu'il a constitutionnellement, transmet à ses enfants par la génération ses conditions constitutionnelles. Qu'une grande explosion de colère produise une maladie dans l'homme irrité, que cette

maladie devienne constitutionnelle et organique, c'est chose toute simple et naturelle qu'il transmette à ses enfants par voie de génération le mal constitutionnel et organique qu'il souffre. Ce mal constitutionnel et organique, considéré sous l'aspect physique, se réduit à une maladie véritable; sous l'aspect moral, il devient une prédisposition de la chair à assujétir l'esprit à la même passion qui, dans son actualité, a produit ces grands ravages. Que la prévarication d'Adam, la plus grande des prévarications humaines, ait dû altérer et ait altéré d'une manière radicale sa constitution morale et physique, rien n'est moins douteux; et cela étant ainsi, il est clair qu'Adam a dû nous transmettre par le sang le ravage occasionné par la faute et la prédisposition à la commettre actuellement.

Il suit de là que ceux qui nient le dogme de la transmission du péché n'avancent réellement à rien, si en même temps ils ne nient, ce qu'ils ne peuvent faire sans une sottise évidente et sans une évidente folie, que la faute, quand elle est grande, laisse son germe dans la constitution et dans l'organisme de l'homme, et que ce germe organique et constitutionnel se transmet de génération en génération, les viciant toutes en ce qu'elles ont de constitutionnel et d'organique.

On n'avance pas plus sur ce terrain, en niant la transmissibilité du péché et le dogme de l'imputation, ou de la reversibilité du châtiment ; car, ce que l'on écarte en qualité de peine on le retrouve sous un autre nom, sous le nom de malheur. Accordons que les malheurs dont nous sommes atteints ne sont pas un châtiment, lequel porte avec soi l'idée d'une infraction volontaire de la part de celui qui le reçoit, et d'une détermination volontaire de la part de celui qui l'impose ; il n'en résultera pas moins que, dans toutes les suppositions, nos grands malheurs sont également inévitables et certains. Ceux qui ne les avouent pas comme conséquence légitime du péché, sont forcés de les avouer comme une conséquence naturelle des rapports nécessaires des causes et des effets. Dans ce système, la corruption radicale de leur nature fut la peine infligée à nos premiers parents volontairement pécheurs. Une désobéissance volontaire leur a mérité la peine de la corruption, à eux imposée par un juge incorruptible. Cette même corruption est en nous un malheur, puisqu'on ne veut pas nous l'imposer comme une peine, un malheur qui nous vient en notre qualité d'héritiers d'une nature naturellement corrompue. Et ce malheur est si lamentable que Dieu lui-même ne pouvait nous en exempter qu'en altérant, par un prodigieux miracle, la loi

de la causalité qui est dans les choses. Ce miracle s'est opéré dans la plénitude des temps d'une manière si convenable et si haute, par des voies si secrètes, par des moyens si surnaturels et par un conseil si sublime, que l'œuvre inénarrable de Dieu devait être pour les uns scandale et pour les autres folie.

La transmission des conséquences du péché s'explique d'elle-même, sans la moindre espèce de contradiction et sans effort. Le premier homme naquit orné d'inestimables priviléges : sa chair était soumise à sa volonté, à son entendement, qui recevait sa lumière de l'entendement divin. Si nos premiers parents avaient procréé avant de pécher, leurs enfants auraient participé par voie de génération, de leur nature intègre. Pour l'empêcher, il aurait fallu que Dieu abolît la loi en vertu de laquelle chaque être transmet ce qu'il a, et la changeât en une autre, suivant laquelle un être n'aurait pu transmettre que précisément ce qu'il n'a pas. Nos premiers parents, si malheureusement devenus rebelles, furent dépouillés avec justice de tous leurs priviléges : leur union spirituelle avec Dieu fut changée en séparation d'avec ce même Dieu ; leur science devint ignorance ; leur puissance fut faiblesse ; ils perdirent leur justice originelle, la grâce dans laquelle ils étaient nés leur fut ôtée ; ils

se trouvèrent dans une nudité complète. Leur chair se révolta contre leur volonté, leur volonté contre leur entendement, leur entendement contre leur volonté, leur volonté contre leur chair, et leur chair, leur volonté et leur entendement contre le Dieu magnifique qui avait mis en eux ces magnificences. Évidemment, dans cet état, le père ne put transmettre par génération que ce qu'il avait : l'enfant devait naître ignorant, d'un père ignorant; faible, d'un père faible; corrompu, d'un père corrompu; séparé de Dieu, d'un père séparé de Dieu; malade, d'un père malade; mortel, d'un père mortel; rebelle, d'un père rebelle. Pour que le fils naquît savant, d'un ignorant; fort, d'un faible; uni à Dieu, d'un séparé de Dieu; sain, d'un malade; immortel, d'un mortel; soumis, d'un révolté, il eût fallu changer la loi en vertu de laquelle le semblable engendre son semblable, en une autre loi par laquelle le contraire engendrât son contraire.

On le voit, la raison naturelle arrive, quoique par des voies différentes, au même terme que le dogme. Entre eux il y a des différences spéculatives, il n'y a pas de différences pratiques. Pour mesurer la distance immense qui sépare l'explication naturelle et l'explication surnaturelle du fait qui nous occupe, il faut nécessairement porter les yeux bien au-delà de ce fait : c'est alors qu'on re-

connaît la *stérilité* de l'explication humaine et la *fécondité* prodigieuse de l'explication divine. Plus loin, cette fécondité resplendira de la splendeur de l'évidence; pour le moment, ce qui importe à mon but, c'est d'exposer et de démontrer le dogme de la transmission, lequel, sans invalider ce qu'il y a de vrai dans l'explication naturelle du fait, rectifie ce qu'elle offre d'incomplet et de faux.

La raison naturelle appelle malheur ce qui nous est transmis. Le dogme l'appelle de trois noms : faute, peine et malheur : malheur, pour ce qu'il a d'inévitable ; peine, pour ce qu'il a de volontaire de la part de Dieu ; faute, pour ce qu'il a de volontaire de la part de l'homme. Mais voici la merveille : ce malheur, qui est un vrai malheur, l'est de telle sorte qu'il devient un bonheur; cette peine, qui est véritablement une peine, l'est de telle sorte qu'elle est aussi un remède ; et cette faute, qui est une vraie faute, l'est de telle sorte qu'elle est une heureuse faute. Dans ce grand dessein de Dieu, éclate, s'il est possible, plus que dans ses autres desseins, cette vertu souveraine avec laquelle il concilie ce qui paraît inconciliable, et résout en une synthèse sublime toutes les antinomies et toutes les contradictions.

Quant à la faute, toute la question est dans ce

problème ardu : Comment puis-je être pécheur quand je ne pèche pas ? comment, étant enfant, puis-je pécher ?

Pour le résoudre, il convient de remarquer que notre premier père a été en même temps un individu et une espèce, un homme et l'espèce humaine, la diversité et l'unité réunies en un seul. Et comme c'est une loi fondamentale et primitive que la diversité, contenue dans l'unité, en sorte pour se constituer séparément, sauf à revenir dans sa dernière évolution à l'unité, où elle réside originairement, il arriva que l'espèce, qui était dans Adam, sortit d'Adam par la génération, pour se constituer séparément. Mais comme Adam, en même temps qu'individu était espèce, il résulta de là nécessairement qu'Adam fut dans l'espèce comme il fut dans l'individu. Lorsque l'individu et l'espèce furent la même chose, Adam fut cette chose même. Lorsque l'individu et l'espèce se séparèrent pour constituer l'unité et la diversité, Adam fut ces deux choses séparées, comme il avait été auparavant ces deux mêmes choses réunies. Il y eut donc un Adam individu et un autre Adam espèce : et comme le péché fut avant la séparation, et comme Adam pécha conjointement avec sa nature individuelle et avec sa nature collective, il résulta de là que l'un et l'autre Adam furent pé-

cheurs. Eh bien ! si l'Adam individu est mort, l'Adam collectif n'est par mort, et n'étant pas mort il conserve son péché. Comme l'Adam collectif et la nature humaine sont une même chose, la nature humaine est perpétuellement coupable, parce qu'elle est perpétuellement pécheresse.

Appliquant ces principes au cas en question, on voit clairement que la nature humaine étant dans chaque individu, Adam, qui est cette nature même, vit perpétuellement dans chaque homme, et vit en lui avec ce qui constitue sa vie, c'est-à-dire avec son péché. On comprendra alors plus facilement de quelle manière le péché peut exister dans l'enfant qui naît. En naissant je suis pécheur, bien que je ne sois qu'un enfant ; je suis pécheur, non parce que je pèche, mais parce que j'ai péché actuellement quand j'étais Adam et que j'étais adulte, avant d'avoir le nom que j'ai et avant d'être enfant. Lorsque Adam sortit des mains de Dieu, j'étais en lui, et il était en moi lorsque je sortis du sein de ma mère. Ne pouvant me séparer de sa personne, je ne puis me séparer de son péché. Et pourtant je ne suis pas Adam de telle sorte que je me confonde avec lui d'une manière absolue. Il y a quelque chose en moi qui n'est pas lui ; quelque chose par quoi je me distingue de lui ; quelque chose qui constitue mon unité individuelle et qui me distin-

gue encore de celui à qui je ressemble le plus, et ce qui me constitue diversité individuelle relativement à l'unité commune, c'est ce que j'ai reçu et ce que je tiens du père qui m'a engendré et de la mère qui m'a porté dans ses flancs. Ils ne m'ont pas donné la nature humaine qui me vient de Dieu par Adam, mais ils y ont mis le sceau de la famille, ils y ont gravé leur figure. Ils ne m'ont pas donné l'être, mais la manière dont je suis, mettant le moins dans le plus, c'est-à-dire ce par quoi je me distingue des autres, en ce par quoi je ressemble aux autres, le particulier dans le commun, l'individuel dans l'humain. Ce qu'il a d'humain, ce qui l'assimile aux autres, étant l'essentiel dans l'homme, et ce qu'il a d'individuel et de distinct n'étant qu'un accident, il suit de là que tenant de Dieu par Adam ce qui constitue son essence, et de Dieu par son père ce qui constitue sa forme, il n'y a aucun homme qui, considéré sous cet aspect, ne ressemble plus à Adam qu'à son propre père.

La question relative à la peine est résolue d'elle-même dès qu'on donne comme avérée la transmission de la faute. L'une en effet ne se peut concevoir sans l'autre. Il est juste que je sois puni s'il est vrai que je suis coupable; et comme en ces matières ce qui est juste est nécessaire, il s'en suit que le malheur que je souffre, sans cesser d'être

malheur, est nécessairement une peine. Le malheur et le châtiment qui sont choses différentes sous le point de vue humain, sont choses identiques sous le point de vue divin. L'homme appelle malheur le mal produit en qualité d'effet inévitable d'une cause seconde, et peine le mal qu'un être libre impose volontairement à un autre en punition d'une faute volontaire. Et, puisque tout ce qui arrive nécessairement arrive par la volonté de Dieu, en même temps que tout ce qui arrive par sa volonté arrive nécessairement, il suit de là que Dieu est l'équation suprême entre le nécessaire et le volontaire, qui étant choses différentes pour l'homme, sont en Dieu une même chose. On voit comment, sous le point de vue divin, tout malheur est toujours une peine et toute peine un malheur.

On peut juger par ce que nous venons de dire combien grande est l'erreur de ceux qui, sans s'étonner des mystérieuses analogies et des affinités secrètes que Dieu met entre les pères et leurs fils, s'étonnent de ces mêmes affinités et de ces analogies mystérieuses entre Adam le rebelle et ses malheureux descendants. Nul entendement ne peut comprendre, nulle raison ne peut saisir, nulle imagination ne peut imaginer combien étroit et fort est le lien que Dieu lui même a mis entre les hommes

et cet homme unique, unité en même temps et collection, singulier et pluriel, individu et espèce, qui meurt et qui se survit, qui est réel et symbolique, figure et essence, corps et ombre, qui nous a eu tous en lui et qui est en nous tous, énigme effrayante qui sous chaque nouveau point de vue offre un nouveau mystère. Et de même que ni par l'imagination, ni par la raison, ni par l'entendement, l'homme ne peut saisir ce qu'il y a dans cette nature de singulièrement complexe et de mystérieusement obscur, de même il ne peut saisir, malgré les efforts de toutes les puissances de son âme, la distance immense qui existe entre nos péchés et le péché de cet homme, unique comme lui par sa profonde malice et son incomparable grandeur. Depuis Adam, personne n'a péché et personne ne péchera comme lui dans toute la prolongation des temps. Le péché participant de la nature du pécheur, celui d'Adam fut un à la fois et divers, parce qu'il fut un seul péché en réalité et tous les péchés en puissance. Par ce péché, Adam souilla en lui ce que nul homme ne peut plus souiller, la pure blancheur de sa pure innocence. Nous qui péchons aujourd'hui, en entassant péchés sur péchés, nous ne faisons que mettre des taches sur des taches : Adam seul a terni la blancheur de la neige. Notre nature condamnée étant un mal grave et nos pé-

chés un mal plus grand encore, le composé qui en résulte ne manque pas d'une certaine beauté relative provenant de la secrète harmonie qui existe entre la laideur propre du péché et la laideur propre de la nature humaine. Les choses laides peuvent s'harmoniser entre elles comme les belles choses. Et lorsqu'il en arrive ainsi, il est hors de doute que ce qu'il y a d'essentiellement laid dans les choses, est tempéré en quelque façon par la beauté qui naît de leur harmonie et de leur arrangement. Telle doit être la raison pour laquelle la laideur semble toujours diminuer avec les années : la vieillesse ne sied pas mal à la laideur ; la laideur perd ce qu'elle a de repoussant quand elle s'harmonise avec les rides. Rien au contraire de plus triste, rien de plus horrible à imaginer que la vieillesse ridée sur la tête d'un ange, et la laideur unie avec le printemps de l'âge. Les femmes qui ont été belles et qui conservent dans leur vieillesse les restes de ce qu'elles ont été m'ont toujours paru horribles ; il y a en moi quelque chose qui me crie : Quel a été le grand coupable qui a réuni pour la première fois des choses que Dieu a faites pour être séparées ? Non, Dieu n'a pas fait la beauté pour la vieillesse ni la vieillesse pour la beauté. Lucifer parmi les anges et Adam parmi les hommes réunirent seuls l'extrême décrépitude et l'extrême laideur à

la plus éblouissante fraîcheur et à la beauté la plus éblouissante.

CHAPITRE II.

Comment Dieu tire le bien de la transmission de la faute et de la peine; et de l'action purifiante de la douleur acceptée.

La raison, qui se révolte contre la transmission de la faute et de la peine, accepte sans répugnance, mais non sans douleur, ce qui nous est transmis dès que le nom propre est remplacé par celui de malheur inévitable. Il n'est pourtant pas difficile de prouver jusqu'à l'évidence que ce malheur ne pouvait être changé en bonheur qu'à la condition d'être une peine : d'où la conséquence forcée, que la solution rationaliste est en définitive moins acceptable que la solution catholique.

A ne voir dans notre corruption actuelle qu'un effet physique et nécessaire de la corruption primitive, et l'effet devant durer autant que la cause, il est clair que s'il n'y a aucun moyen de faire disraître la cause, il n'y en a pas non plus de faire disparaître l'effet. La corruption primitive, cause de notre corruption actuelle, étant un fait consommé, notre corruption actuelle est un fait définitif qui nous constitue en un malheur perpétuel.

Si l'on considère d'un autre côté qu'il ne peut exister aucune sorte d'union entre le corrompu et l'incorruptible, il faut conclure que l'explication rationaliste rend complètement impossible l'union de Dieu avec l'homme, non-seulement dans le temps présent, mais encore dans le temps à venir. En effet, si la corruption humaine est indélébile et perpétuelle, et si Dieu est éternellement incorruptible, entre l'incorruptibilité de Dieu et la corruption perpétuelle de l'homme, il y a une invincible répugnance, une contradiction absolue. L'homme donc, par ce système, est séparé de Dieu à toujours.

Et qu'on ne m'objecte pas que l'homme peut être racheté; car la conséquence logique de ce système est précisément l'impossibilité de la rédemption humaine. Pour le malheur il n'y a pas de rédemption, à moins qu'on ne le considère comme une peine qui suit le péché. Supprimé le péché, supprimée la peine, et supprimés le péché et la peine, la rédemption du malheur est rendue impossible.

Dans ce système, le libre arbitre de l'homme est complètement inexplicable. En effet, si l'homme naît, vit et meurt nécessairement séparé de Dieu, que signifie et qu'est-ce que le libre arbitre de l'homme?

Sans la transmission de la faute et de la peine, le dogme de la rédemption croule à terre, et le dogme de la liberté humaine, et avec eux tous les

autres conjointement, parce que si l'homme n'est pas libre, il n'a point le principat de la terre; s'il n'a point le principat de la terre, la terre ne s'unit pas à Dieu par l'homme; et si elle ne s'unit pas à Dieu par l'homme, elle ne s'unit à Dieu d'aucune manière. L'homme même, s'il n'a pas de liberté, ne se sépare point de Dieu pour revenir à Dieu d'une autre façon; il s'en sépare absolument. Dieu ne peut l'atteindre ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa miséricorde. Toutes les harmonies de la création s'évanouissent. Tous les liens se rompent : le chaos est en toutes choses, et toutes choses retombent dans le chaos. Quant à Dieu, il cesse d'être le Dieu catholique, le Dieu vivant. Dieu est en haut, les créatures sont en bas; et les créatures ne s'inquiètent pas de Dieu, et Dieu ne s'inquiète pas des créatures.

Nulle part ne brille autant la divine consonnance des dogmes catholiques, que dans l'admirable liaison de toutes les choses, consonnance si merveilleuse et si intime que la raison humaine n'en peut concevoir une plus grande, et qu'elle se trouve dans la redoutable alternative de les accepter tous à la fois ou de les rejeter tous. C'est que chacun d'eux ne renferme pas une vérité différente, mais une même vérité, le nombre des dogmes correspondant au nombre de leurs aspects.

Nous n'avons pas épuisé les conséquences du système qui considérerait le déplorable malheur de l'homme déchu en faisant abstraction absolue de la peine. Si le malheur de l'homme n'est pas en même temps une peine, s'il n'est que l'effet inévitable d'une cause secondaire, on ne peut nullement expliquer le petit reste de l'état primitif qu'Adam conserva et que nous conservons nous-mêmes. Et il est digne de remarque que ce n'est pas la justice, comme il semble à la première vue, mais la miséricorde qui éclate dans cette solennelle condamnation dont fut immédiatement suivi le péché. En effet : si Dieu s'était abstenu d'intervenir par une condamnation au jour de la redoutable catastrophe ; si voyant l'homme séparé de lui, il s'était détourné et était rentré dans la paix de son repos, ou pour tout dire d'un mot, si au lieu de le condamner, il l'avait abandonné aux inévitables conséquences de sa désunion volontaire et de sa volontaire séparation, la chute de l'homme eût été irrémédiable et sa perte infaillible. Pour que ce désastre eût un remède, il était nécessaire que Dieu s'approchât de l'homme de quelque manière, en le réunissant à lui, quoique imparfaitement, par le lien de la miséricorde. La peine fut le lien d'union entre le créateur et la créature, et dans cette peine se réu-

nissent mystérieusement la miséricorde et la justice : la miséricorde qui lie, la justice qui punit.

En ôtant aux souffrances et aux douleurs ce qui en fait une peine, on ne leur ôte pas seulement la qualité de lien entre le créateur et la créature, on leur ôte encore ce qu'elles ont, dans leur action sur l'homme, d'expiatoire et de purifiant. Si la douleur n'est pas une peine, c'est un mal sans mélange de bien aucun ; si c'est une peine, la douleur qui est un mal, sous le point de vue de son origine, le péché, est un grand bien sous le point de vue de la purification des pécheurs. L'universalité du péché est la cause nécessitante de l'universalité de la purification, laquelle exige à son tour que la douleur soit universelle pour que tout le genre humain se purifie dans ses eaux mystérieuses. Voilà pourquoi tous ceux qui naissent souffrent depuis leur naissance jusqu'à leur mort. La douleur est la compagne inséparable de la vie dans cette vallée obscure pleine de nos sanglots, de nos gémissements et de nos larmes. Tout homme est un être souffrant, tout ce qui n'est pas douleur est étranger à l'homme. S'il jette les yeux sur le passé, il regrette de le voir évanoui ; s'il les jette sur le présent, il éprouve de l'angoisse, parce que le passé fut meilleur ; s'il les jette sur l'avenir, il ressent de l'effroi parce que l'avenir est tout ombres et mys-

tères. Pour peu qu'il réfléchisse, il voit que le passé, le présent et l'avenir, c'est tout, et que ce tout n'est rien : Le passé est déjà passé, le présent passe, l'avenir n'est pas. Les privations accablent les nécessiteux, la satiété les riches ; l'orgueil torture les puissants, l'ennui les oisifs, l'envie les petits, le mépris les grands. Les conquérants qui bouleversent les peuples, sont eux-mêmes bouleversés par la fureur, et ils ne foulent les autres que pour se fuir eux-mêmes. La luxure brûle de ses ardeurs impudiques la chair de l'adolescent. L'ambition prend l'adolescent devenu homme des mains de la luxure, l'embrâse d'autres feux et le livre à de nouveaux foyers d'incendie. L'avarice le recueille quand la luxure ne veut plus de lui et que l'ambition le quitte ; elle lui donne une vie artificielle qu'on appelle insomnie. Les vieux avares ne vivent que pour ne pas dormir : leur vie n'est autre chose qu'une absence de sommeil.

Parcourez la terre en tous sens ; regardez derrière vous, regardez devant vous, dévorez les espaces et les temps ; vous ne trouverez dans les domaines de l'homme qu'une douleur sans trêve et une lamentation sans fin. Mais cette douleur volontairement acceptée est la mesure de toute grandeur ; car il n'y a pas de grandeur sans sacrifice, et le sacrifice n'est autre chose que la douleur

acceptée volontairement. Ceux qui ont été transpercés d'un glaive de douleur et qui ont accepté volontairement la douleur et son glaive, le monde les appelle des héros. L'Église appelle saints ceux qui ont accepté toutes les douleurs de l'esprit et toutes les douleurs de la chair : ceux qui sous le joug de l'avarice renoncèrent à tous les trésors du monde ; ceux qui sollicités par la gourmandise furent sobres ; ceux qui brûlés par la luxure embrassèrent saintement le combat et furent chastes ; ceux qui entrant en lutte avec des pensées mauvaises demeurèrent vainqueurs et purs ; ceux qui, éprouvant de la tristesse devant le bien d'autrui, firent de si puissants efforts qu'ils changèrent en une sainte joie cette honteuse tristesse ; ceux qui s'élevèrent si haut par l'humilité qu'ils vainquirent l'orgueil ; ceux qui terrassèrent l'ambition qui les emportait aux nues ; les paresseux qui devinrent diligents ; ceux qui se voyant abattus par les chagrins, s'élevèrent par un généreux effort à l'allégresse spirituelle ; ceux qui épris d'amour pour eux-mêmes renoncèrent à cet amour par amour pour autrui, et dans un héroïque renoncement donnèrent leur vie pour les autres en parfait holocauste, voilà ses saints.

Le genre humain a été unanime à reconnaître dans la douleur une vertu sanctifiante. Aussi voit-

on que dans tous les temps, sous toutes les zônes, chez tous les peuples, l'homme a rendu culte et hommage aux grandes infortunes. Œdipe est plus grand au jour de son malheur qu'aux jours de sa gloire ; le monde ignorerait son nom si la foudre de la colère divine ne l'avait renversé de son trône. La mélancolique beauté qui s'attache à la figure de Germanicus lui vient du malheur qui le frappa, et de sa belle mort loin de sa patrie aimée et du ciel de Rome. Marius, qui n'est qu'un homme cruel lorsqu'il est élevé par la victoire, devient sublime lorsque le malheur le plonge jusqu'au cou dans la boue des marais de Minturnes. Mithridates nous paraît plus grand que Pompée, Annibal plus grand que Scipion. L'homme, sans savoir pourquoi, incline toujours du côté du vaincu : l'infortune lui paraît plus belle que la victoire. Socrate est moins grand par sa vie que par sa mort ; son immortalité lui vient non d'avoir su vivre, mais d'avoir su mourir héroïquement : il doit moins à la philosophie qu'à la ciguë. Le genre humain se serait indigné contre Rome si elle eût permis que César mourût comme un autre homme : la gloire de César était si grande qu'elle méritait d'être couronnée par un grand malheur. Être investi du souverain pouvoir et mourir tranquillement dans son lit, c'est chose à peine permise à un Cromwell. Napoléon a

dû mourir d'une autre manière ; il a dû mourir vaincu à Waterloo, proscrit par l'Europe ; il a dû s'étendre dans un tombeau fait de Dieu pour lui depuis le principe des temps. Un abîme devait le séparer du monde, et l'Océan devait rouler ses vagues dans cet abîme.

La douleur établit une sorte d'égalité entre les hommes qui souffrent, c'est dire entre tous les hommes, puisque tous les hommes souffrent. La jouissance nous sépare, la souffrance nous unit dans un lien fraternel. La douleur nous ôte nos excès et nous donne ce qui nous manque, en établissant dans l'homme un équilibre parfait. L'orgueilleux ne souffre pas sans perdre quelque chose de son orgueil ; l'ambitieux, quelque chose de son ambition ; le colérique, quelque chose de sa colère ; le luxurieux, quelque chose de sa luxure. La douleur est souveraine pour apaiser les feux de la passion. En même temps qu'elle nous ôte ce qui nous dégrade, elle nous donne ce qui nous ennoblit. L'homme dur ne souffre pas sans se sentir porté vers la compassion ; l'homme hautain, vers l'humilité ; le voluptueux, vers la chasteté. L'homme violent s'adoucit, le faible se fortifie. Nul ne sort amoindri de cette grande fournaise des douleurs ; l'immense majorité en sort avec de hautes vertus qu'elle n'avait jamais connues. L'impie en sort re-

ligieux ; l'avare, prodigue d'aumônes ; l'homme au cœur sec, avec le don des larmes ; l'homme au cœur dur, avec un cœur plein de miséricorde. Il y a dans la douleur je ne sais quoi de fortifiant, de viril, de profond, qui est la source de tout héroïsme et de toute grandeur. Personne n'a senti son contact sans grandir. L'enfant acquiert par la douleur la virilité de l'adolescence ; l'adolescent, la maturité et la gravité de l'homme fait ; l'homme fait, la force des héros ; les héros, la sainteté des saints.

Au contraire, celui qui fuit la douleur pour courir après les plaisirs, commence aussitôt à décroître par une progression rapide à la fois et continue. Des hauteurs de la sainteté il descend jusqu'à l'abîme du péché ; de la gloire il va à l'infamie ; de l'héroïsme à la lâcheté. Par l'habitude de céder, il perd jusqu'à la mémoire de l'effort ; par l'habitude de tomber, jusqu'au pouvoir de se relever. La vitalité et l'énergie des puissances de l'âme, l'élasticité et la force des muscles du corps, tout s'use dans le plaisir. Dans le plaisir il y a je ne sais quoi d'énervant et de corrupteur qui porte en soi une mort silencieuse et cachée. Malheur à celui qui ne résiste pas à sa voix, perfide et douce comme celle des antiques syrènes ! Malheur à celui qui, lorsque le plaisir l'invite avec ses parfums et ses fleurs, ne recule pas et ne fuit pas épouvanté,

avant de tomber, n'étant plus maître de soi, dans cette défaillance voisine de la mort, que le plaisir communique aux sens par l'arôme de ses fleurs et par la vapeur de ses parfums ?

Si l'on cède au plaisir, ou on y succombe misérablement, ou on en sort tout changé. L'enfant qui s'y abandonne ne voit pas l'adolescence ; l'adolescent y trouve les cheveux blancs, les vieillards y trouvent la mort. Entre les mains du plaisir, l'homme laisse comme dépouilles la puissance de sa volonté, la force de son entendement et l'instinct des grandes choses. Égoïste jusqu'au cynisme, cruel jusqu'à l'extravagance, il sent bouillonner dans ses veines des passions sans nom. Si cet homme est de basse condition, il tombera des mains de la justice dans les mains du bourreau ; s'il est de condition élevée, vous pâlirez de terreur à le voir lâcher les rênes à ses appétits voraces et à ses instincts féroces. Quand Dieu veut châtier les peuples, il les enchaîne, pour leurs péchés, aux pieds d'hommes voluptueux : engourdis par l'opium des plaisirs, leurs sens ne peuvent être tirés de cet engourdissement stupide que par l'odeur du sang. Tous ces monstres lubriques que les prétoriens saluaient du nom d'empereur dans la Rome impériale, étaient des voluptueux et des efféminés. La France rendit en même temps un culte à la pros-

titution et à la mort, à la prostitution dans ses temples, à la mort sur ses places publiques et sur ses échafauds.

Il y a donc quelque chose de malfaisant et de corrosif dans le plaisir, de même qu'il y a dans la douleur quelque chose de purifiant et de divin. Qu'on ne croie pas cependant que pour être contraires, ces choses ne s'unissent pas d'une certaine manière; car, de même que celui qui accepte volontairement la douleur éprouve en lui un certain plaisir spirituel qui soulage et fortifie, de même celui qui s'abandonne aux plaisirs, sent en lui une certaine douleur qui, au lieu de fortifier, énerve et accable. La douleur est cette peine universelle à quoi nous sommes tous assujétis par le péché. Partout où l'homme adresse ses pas, partout où il jette ses regards, il se trouve en face de la douleur, statue muette et éplorée toujours debout devant lui. La douleur a cela de commun avec la *Divinité*, elle est pour nous comme un cercle qui nous contient. Quand nous gravitons vers le centre, nous gravitons vers elle; quand nous courons à la circonférence, nous courons à elle, et graviter et courir vers elle, c'est graviter et courir vers Dieu, terme de tous nos pas et de toutes nos gravitations. La différence est en ce que par certaines douleurs nous allons au Dieu bon et clément, par

d'autres au Dieu juste et irrité, et par d'autres au Dieu du pardon et des miséricordes. Par le plaisir nous arrivons à la douleur qui est une peine, et par la résignation et le sacrifice à la douleur qui est un remède. Quelle n'est donc pas la folie des enfants d'Adam, qui ne pouvant éviter la douleur, fuient celle qui est un remède pour tomber dans celle qui est une peine !

Ce que nous avons dit montre combien Dieu est merveilleux dans ses desseins, et combien admirable dans cet acte par lequel il tire le bien du mal, l'ordre du désordre, et toutes les harmonies de toutes les dissonances. De la liberté humaine vient la dissonance du péché ; du péché, la dégradation de l'espèce ; de la dégradation de l'espèce, la douleur ; et la douleur est en même temps un malheur dans l'espèce corrompue et une peine dans l'espèce pécheresse : malheur, elle est inévitable ; peine, elle est rachetable, car la grâce étant dans la rédemption, la grâce est dans la peine. De sorte que l'acte le plus redoutable de la justice de Dieu se trouve être l'acte le plus grand de sa miséricorde. Par là, l'homme peut, à l'aide de Dieu, s'élever au-dessus de lui-même en acceptant volontairement la douleur, et changer instantanément par cette acceptation sublime la peine en un remède d'une vertu incomparable. Toute négation de cette

doctrine laisse subsister le désordre introduit dans l'humanité par le péché, puisqu'elle conduit nécessairement et en même temps à la négation de quelqu'un des attributs essentiels de Dieu et à la négation radicale de la liberté humaine.

Considérée sous ce point de vue, la question intéresse l'ordre universel de la création, de la même manière et par les mêmes raisons que la question relative à la prévarication angélique et à la prévarication humaine. Sous un point de vue plus restreint, elle intéresse directement et fondamentalement l'ordre spécial établi de Dieu entre les divers éléments qui composent la nature humaine. L'acceptation volontaire de la douleur ne produit ces grands prodiges dont nous parlons que parce qu'elle a la prodigieuse vertu de changer radicalement l'économie de notre être. Elle dompte la révolte de la chair et la ramène à la soumission de la volonté; elle triomphe de la volonté et la remet sous le joug de l'entendement ; elle fait cesser la rébellion de l'entendement et le soumet à l'empire des devoirs. Par l'accomplissement du devoir l'homme revient au culte et à l'obéissance de Dieu, dont il s'est séparé par le péché. Tous ces prodiges sont opérés par celui qui, réagissant contre lui-même avec une généreuse vigueur, fait violence à sa chair pour qu'elle se soumette à sa

volonté; à sa volonté pour qu'elle se soumette à son entendement, et à son entendement pour qu'uni à Dieu par le lien des devoirs, il comprenne en Dieu et de Dieu.

Ce n'est pas le lieu d'exposer à quelles conditions, et avec quels secours, la volonté humaine peut s'élever à un effort si surnaturel et si sublime. Ce qui importe pour le moment, c'est de consigner ici le fait évident, que sans cette élévation de la volonté, manifestée par l'acceptation volontaire de la douleur, il est impossible de rétablir l'harmonie souveraine et l'arrangement prodigieux que Dieu mit dans l'homme et dans toutes ses puissances

CHAPITRE III.

Dogme de la solidarité, contradictions de l'école libérale.

Chacun des dogmes catholiques est une merveille féconde en merveilles. L'entendement humain passe de l'un à l'autre comme d'une proposition évidente à une proposition évidente, comme d'un principe à sa légitime conséquence, unis entre eux par le lien d'une déduction rigoureuse. Et chaque nouveau dogme nous découvre un nouveau monde, et dans chaque nouveau monde la vue s'é-

tend sur de nouveaux et plus vastes horizons ; et à l'aspect de ces horizons si vastes, l'esprit est absorbé dans les splendeurs de tant de magnificences.

Par leur universalité, les dogmes catholiques expliquent les faits universels, et les mêmes faits à leur tour expliquent les dogmes catholiques. De cette manière, ce qui est divers s'explique par ce qui est un, et ce qui est un par ce qui est divers ; le contenant par le contenu, et le contenu par le contenant. Le dogme de la sagesse et de la providence de Dieu explique l'ordre et le merveilleux concert des choses créées, et par eux nous arrivons à l'explication du dogme catholique. Le dogme de la liberté humaine explique la prévarication primitive, et cette même prévarication, attestée par toutes les traditions, sert à démontrer ce dogme. La prévarication adamique, dogme divin et fait traditionnel en même temps, donne l'explication complète des grands désordres qui altèrent la beauté et l'harmonie des choses ; et ces mêmes désordres, dans leurs manifestations évidentes, sont une démonstration perpétuelle de la prévarication adamique. Le dogme enseigne que le mal est une négation et le bien une affirmation ; et la raison nous dit qu'il n'y a aucun mal qui ne se résolve en la négation d'une affirmation divine. Le dogme pro-

clame que le mal est une modalité et que le bien est substantiel ; et les faits démontrent qu'il n'y a aucun mal qui ne se réduise à une certaine manière d'être vicieuse et désordonnée, et qu'il n'y a point de substance qui ne soit relativement parfaite. Le dogme affirme que Dieu tire le bien universel du mal universel, et un ordre très parfait d'un désordre absolu ; et nous avons déjà vu de quelle manière toutes les choses vont à Dieu, quoique par des voies diverses, pour constituer, par leur union avec lui, l'ordre universel et suprême.

Si nous passons de l'ordre universel à l'ordre humain, la connexion et l'harmonie des dogmes entre eux et avec les faits n'est pas moins évidente. Le dogme qui enseigne la corruption simultanée de l'individu et de l'espèce dans Adam, nous explique la transmission, par voie de génération, de la faute et des effets du péché ; et la nature antithétique, contradictoire et désordonnée de l'homme que nous voyons tous, nous conduit, comme par la main, d'induction en induction, d'abord au dogme d'une corruption générale de toute l'espèce humaine, ensuite au dogme d'une corruption transmise par le sang, enfin au dogme de la prévarication primitive qui, se liant avec celui de la liberté donnée à l'homme et avec celui de la Providence qui a donné cette liberté, devient comme le point de conjonc-

tion des dogmes servant à expliquer l'ordre et le concert où furent établies les choses humaines, avec ces autres dogmes expliquant le poids, le nombre et la mesure avec lesquels le Créateur fit toutes les créatures.

Poursuivant maintenant l'exposition des dogmes relatifs à l'ordre humain, nous verrons sortir d'eux, comme d'une source abondante, ces lois générales de l'humanité qui nous frappent d'étonnement par leur sagesse et d'admiration par leur grandeur.

Du dogme de la concentration de la nature humaine dans Adam, joint au dogme de la transmission de cette même nature à tous les hommes, procède, comme une conséquence de son principe, le dogme de l'unité substantielle du genre humain. Le genre humain étant un, doit être en même temps divers, conformément à cette loi, la plus universelle de toutes les lois, physique à la fois et morale, divine et humaine, en vertu de laquelle tout ce qui est un se décompose en tout ce qui est divers, et réciproquement. Le genre humain est un par la substance qui le constitue, il est divers par les personnes qui le composent; d'où il suit qu'il est un et divers en même temps. De la même manière, chacun des individus qui composent l'humanité, étant distinct des autres par ce qui le constitue individu, et confondu avec les autres par ce

qui le constitue individu de l'espèce, c'est-à-dire par la substance, se trouve, comme le genre humain, un à la fois et divers. Le dogme du péché actuel est corrélatif au dogme de la diversité dans l'espèce; celui du péché originel et celui de l'imputation sont corrélatifs à celui qui enseigne l'unité substantielle du genre humain, et comme conséquence de l'un et de l'autre vient le dogme d'après lequel l'homme est assujetti à une responsabilité qui lui est commune avec les autres hommes.

Cette responsabilité en commun qu'on appelle solidarité, est une des plus belles et des plus augustes révélations du dogme catholique. Par la solidarité, l'homme élevé à une plus grande dignité et à de plus hautes sphères, cesse d'être un atôme dans l'espace et une minute dans le temps. Vivant avant sa vie, vivant après sa mort, il se prolonge aussi loin que les temps et se dilate aussi loin que l'espace. Par la solidarité l'humanité est affirmée et jusqu'à un certain point créée; avec ce mot qui n'avait pas de sens dans les sociétés antiques, elle signifie l'unité substantielle de la nature humaine, et l'étroite parenté qui unit les hommes entre eux.

L'on voit ainsi que ce que la nature humaine gagne en grandeur par ce dogme, l'homme le gagne en noblesse, au rebours de ce qui arrive

dans la théorie communiste de la solidarité dont nous parlerons plus loin. Suivant cette théorie, l'humanité n'est pas solidaire, dans ce sens qu'elle est le vaste ensemble de tous les hommes solidaires entre eux, parce qu'ils sont un par la nature, mais bien dans ce sens qu'elle est une unité organique et vivante qui absorbe tous les hommes, lesquels, loin de la constituer, sont ses esclaves. Dans le dogme catholique, les individus arrivent à la même dignité où l'espèce a été élevée. Le catholicisme ne hausse pas d'un côté son niveau pour l'abaisser de l'autre, il n'a pas découvert les titres de noblesse de l'humanité pour humilier l'homme ; l'humanité et l'homme s'élèvent conjointement aux grandeurs divines et aux divines hauteurs.

Lorsque, considérant ce que je suis, je me vois en communion avec le premier des hommes et avec le dernier, et lorsque considérant ce que je fais je vois mon action me survivre, et être cause, dans sa perpétuelle prolongation, de mille et mille autres actions qui se survivent à leur tour et se multiplient jusqu'à la fin des temps. Lorsque je pense que toutes ces actions ensemble qui ont leur origine dans mon action, prennent un corps et une voix, et que cette voix s'élève et me proclame non-seulement pour ce que j'ai fait, mais encore pour ce que les autres, à cause de moi, ont fait de digne

de récompense ou de mort; lorsque je considère tout cela, je ne sais rien dire, si ce n'est que je me prosterne en esprit devant Dieu, sans parvenir à comprendre et à mesurer l'immensité de ma grandeur.

Quel autre que Dieu peut élever si parfaitement et si également le niveau de toutes les choses? Quand l'homme veut élever quelque chose, c'est toujours en abaissant ce qu'il n'élève pas. Dans les sphères religieuses, il ne sait pas s'élever lui-même sans abaisser Dieu, ni élever Dieu sans s'abaisser lui-même. Dans les sphères politiques, il n'arrive pas à rendre un culte à la liberté sans retirer son culte et son hommage à l'autorité; dans les sphères sociales, il ne ne sait que sacrifier la société aux individus, ou les individus à la société, flottant perpétuellement, comme nous l'avons vu, entre le despotisme communiste et l'anarchie proudhonienne. Si parfois il a essayé de tout maintenir à son propre niveau, en établissant entre les choses une manière de paix et de justice, aussitôt la balance où il les pèse est tombée à terre brisée en morceaux, comme s'il y avait une irrémédiable disproportion entre la pesanteur de cette balance et la faiblesse de l'homme. Il semble que Dieu, en le sacrant roi dans le domaine des sciences, n'en a soustrait qu'une seule à son pouvoir et à sa juridiction, la science de l'équilibre.

Nous trouverons-là l'explication de l'impuissance absolue à laquelle sont condamnés tous les partis équilibristes, suivant le témoignage de l'histoire ; nous y verrons aussi pourquoi le grand problème de la conciliation des droits de l'État avec les droits individuels, et de l'ordre avec la liberté, est toujours un problème tel qu'il a été posé dès la naissance des premières associations. L'homme ne peut maintenir les choses en équilibre qu'en les maintenant dans leur être, ni les maintenir dans leur être qu'en s'abstenant d'y mettre la main. Toutes placées de Dieu et bien assises sur leurs fermes bases, un changement quelconque dans leur manière d'être assises et placées est une destruction de l'équilibre. Les seuls peuples qui aient été respectueux à la fois et libres, les seuls gouvernements qui aient été en même temps modérés et forts sont ceux où l'on ne vit jamais la main de l'homme, et chez qui les institutions se formèrent avec cette progression sage et lente qui donne le cachet de stabilité à tout ce qui croît ainsi dans les royaumes du temps et de l'histoire.

Ce grand pouvoir, qui par exception a été refusé à l'homme, non sans dessein, réside en Dieu d'une manière spéciale et exclusive. C'est pourquoi tout ce qui sort de sa main en sort dans un équilibre parfait, et tout ce qui est où Dieu l'a placé se main-

tient dans cet équilibre parfait. Sans chercher des exemples étrangers à la question, la question même qui nous occupe et que nous voulons résoudre suffira pour mettre cette vérite hors de doute.

La loi de la solidarité est universelle, elle se manifeste dans toutes les associations humaines, et si étroitement, qu'autant de fois l'homme s'associe, autant de fois il tombe sous la juridiction de cette loi inexorable. Par ses ascendants il est en communion avec le passé, par la durée successive de ses propres actions et par ses descendants, il entre en communion avec l'avenir; comme membre de l'association domestique, il est solidaire de la famille; comme prêtre ou magistrat, il entre en communauté de droits et de devoirs, de mérite ou de démérite, avec la magistrature ou le sacerdoce; comme membre de l'association politique, il porte le joug de la solidarité nationale; et enfin, comme homme, il est sous celui de la responsabilité humaine. Cependant, responsable en tant de circonstances, il a encore sa responsabilité propre qui demeure entière, qu'aucune autre ne diminue, ne restreint ni n'absorbe. Il peut être juste quoique membre d'une famille criminelle; pur et incorruptible, quoique membre d'une société corrompue; prévaricateur, quoique membre d'une

magistrature sans tache; réprouvé, quoique membre d'un sacerdoce très saint. Mais le pouvoir suprême qui lui a été conféré de se soustraire à la solidarité par un effort de sa volonté souveraine, n'altère en rien le principe suivant lequel, en général et sauf la liberté, l'homme est ce que sont la famille où il est né et la société où il vit.

Telle a été, dans la prolongation des temps historiques, la croyance universelle des peuples. Même après avoir perdu les traces des divines traditions, ils ont eu connaissance de cette loi de la solidarité, quoiqu'ils n'aient pas élevé leur esprit jusqu'à la contemplation de toute sa grandeur. Ils la connurent par instinct, ignorant complètement d'ailleurs où elle avait ses immortelles racines. Le dogme de l'unité du genre humain n'étant connu que du peuple de Dieu, les autres ne pouvaient avoir l'idée de l'humanité une et solidaire. Mais s'ils ne purent faire au genre humain, qu'ils ne connaissaient pas, l'application de cette loi mystérieuse, ils l'appliquèrent et l'exagérèrent même dans toutes les associations politiques et domestiques.

L'idée de la transmission mystérieuse par le sang, non-seulement des qualités physiques mais encore des qualités qui sont exclusivement dans l'âme, suffit par elle seule pour expliquer toutes les insti-

tutions anciennes, institutions domestiques, politiques et sociales. Cette idée est l'idée même de la solidarité; car tout ce que l'on transmet à une multitude d'hommes, constitue l'unité de cette multitude, et affirmer de cette multitude d'hommes qu'ils sont en communion entre eux, c'est affirmer qu'ils sont solidaires. Quand l'idée de la transmission héréditaire des qualités physiques et morales prévaut chez un peuple, ses institutions sont forcément aristocratiques. C'est ce qui eut lieu chez les peuples anciens. Ils ne tempérèrent point ce que cette idée a d'exclusif appliquée à certaines classes sociales, par ce qu'elle a de général et de démocratique, pour ainsi dire, lorsqu'on l'applique à tous les hommes. Les races les plus glorieuses subjuguaient et réduisaient en servitude les races inférieures; la famille qui comptait les plus illustres ascendants prenait le pouvoir sur les autres familles formant les groupes d'une race. Les héros, avant d'en venir aux mains, élevaient jusqu'aux nues la noblesse de leur lignage; les villes fondaient leurs droits à la domination sur leurs arbres généalogiques. Aristote croyait avec toute l'antiquité que certains hommes apportaient en naissant droit de commander et toutes les qualités propres au commandement, et qu'ils recevaient à la fois ce droit et ces qualités par trans-

mission héréditaire. Corrélativement, il était de croyance commune qu'il y avait entre les nations des races maudites et déshéritées, incapables de transmettre par la génération aucune qualité ni aucun droit, et condamnées à une servitude perpétuelle et légitime. La démocratie d'Athènes n'était autre chose qu'une aristocratie servie par la multitude esclave. L'Iliade d'Homère, monument encyclopédique de la sagesse païenne, est *le livre* de généalogie des dieux et des héros : considéré sous ce point de vue, ce n'est que le plus splendide de tous les nobiliaires.

L'idée de la solidarité n'a été désastreuse chez les peuples anciens que parce qu'elle a été incomplète. Les diverses solidarités sociales, politiques et domestiques, n'étant pas hiérarchiquement subordonnées entre elles par la solidarité humaine qui les ordonne et les limite toutes, parce qu'elle les contient toutes, ne pouvaient produire autre chose que guerres, troubles, incendies, désastres. Sous l'empire de la solidarité païenne, le genre humain s'est constitué en état de guerre universelle et permanente. Aussi l'antiquité n'offre-t-elle d'autre spectacle que celui de nations détruites par des nations, de royaumes détruits par des royaumes, de races détruites par des races, de cités par des cités, de familles par des familles. Les dieux combattent

comme les hommes, s'élancent les uns contre les autres au milieu des cris de la bataille et en viennent aux mains avec fracas. Dans les murs d'une même cité il n'y a pas d'association solidaire qui n'aspire à exercer, sur ses propres membres d'abord, sur les autres associations ensuite, une action dominatrice et absorbante. Dans l'association domestique, la personnalité du fils est absorbée par la personnalité du père, celle de la femme par celle de l'homme. Le fils devient une chose; la femme, assujettie à une tutelle perpétuelle, tombe dans une perpétuelle infamie; et le pouvoir du père, seigneur du fils et de la femme, devient tyrannie. Au-dessus de la tyrannie du père est la tyrannie de l'État qui absorbe à la fois la femme, le fils et le père, anéantissant de fait la société domestique. Le patriotisme même, chez les anciens, n'est qu'une déclaration de guerre faite à tout le genre humain par une caste constituée en nation.

Si des siècles passés nous venons aux temps présents, nous verrons d'une part la perpétuité de l'idée contenue dans le dogme, et de l'autre la perpétuité de ses ravages, dès qu'on s'écarte en tout ou en partie du dogme catholique.

L'école libérale rationaliste nie et accorde en même temps la solidarité, et elle est aussi absurde en l'accordant qu'absurde en la niant.

Elle nie d'abord la solidarité humaine dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique. Elle la nie dans l'ordre religieux, en niant la doctrine de la transmission de la peine et de la faute, base exclusive de ce dogme. Elle la nie dans l'ordre politique, en proclamant des doctrines qui contredisent la solidarité des peuples. Parmi ces doctrines, méritent d'être signalées particulièrement celle qui proclame la non intervention, et cette autre qui lui est corrélative, et qui dit : chacun pour soi, chacun chez soi. Ces maximes, identiques entre elles, ne sont autre chose que l'égoïsme païen, moins la vigueur de ses haines. Un peuple formé par les doctrines énervantes de cette école appellera les autres peuples des étrangers, parce qu'il n'aura pas la force de les appeler des ennemis.

L'école libérale rationaliste, nie la solidarité de la famille, puisqu'elle proclame le principe de l'aptitude légale de tous à toutes les charges publiques et à toutes les dignités de l'État, ce qui est nier l'action des ascendants sur leurs descendants, et la communication des qualités des premiers aux seconds, par la transmission héréditaire. Mais en même temps qu'elle nie cette transmission, elle la reconnaît de deux manières différentes : la première, en proclamant la perpétuelle identité des nations; la seconde, en proclamant le principe hé-

réditaire dans la monarchie. Le principe de l'identité nationale ne signifie rien, ou bien il signifie qu'il y a communauté de mérites et de démérites, de gloires et de désastres, de talents et d'aptitudes entre les générations passées, les générations présentes et les générations futures; et cette communauté est complètement inexplicable, si on ne la considère pas comme le résultat d'une transmission héréditaire. D'autre part, la monarchie héréditaire, considérée comme institution fondamentale de l'État, est une institution contradictoire et absurde dès qu'on nie le principe de la vertu de transmission par le *sang*, qui est le principe constitutif de toutes les associations historiques. Enfin, l'école libérale rationaliste, dans son matérialisme répugnant, donne à la richesse qui se communique la vertu qu'elle refuse au sang qui se transmet. Le pouvoir des riches lui paraît plus légitime que le pouvoir des nobles.

Cette école éphémère et contradictoire est suivie des écoles socialistes, qui lui accordent tous ses principes et en nient toutes les conséquences. Elles lui empruntent la négation de la solidarité humaine dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux. Dans l'ordre religieux, les socialistes nient comme l'école libérale la transmission de la faute et de la peine, et, de plus qu'elle, la peine et la faute; dans l'ordre po-

litique, ils adoptent avec elle le principe de l'aptitude légale de tous à toutes les fonctions et à toutes les dignités de l'État ; mais ils vont plus loin, ils prouvent à l'école libérale que ce principe entraîne logiquement la suppression de la monarchie héréditaire, et partant, de la monarchie elle-même, qui n'étant plus héréditaire, est une institution inutile et gênante. Ils démontrent ensuite, sans grand effort de raison, que l'égalité native de l'homme étant supposée, cette égalité entraîne la suppression de toutes les distinctions aristocratiques, et par conséquent la suppression du cens électoral auquel on ne peut reconnaître, sans une contradiction évidente, lorsqu'on la refuse au sang, la vertu mystérieuse de conférer les attributs souverains. Les peuples, suivant les socialistes, ne sont pas sortis de la servitude des Pharaons pour tomber dans celle des Assyriens et des Babyloniens ; ils ne sont pas tellement dénués de droit et de force qu'ils doivent se laisser aller d'eux-mêmes dans les mains rapaces des riches après s'être délivrés des mains insolentes des nobles. Nier la solidarité de la famille et accepter ensuite la solidarité de la nation, n'est pas une moindre absurdité aux yeux des socialistes. La solidarité de la nation leur paraît contradictoire de la non solidarité de la famille ; ils nient l'une et l'autre ; et de même qu'ils proclament la par-

faite égalité de tous les hommes, ils proclament aussi l'égalité parfaite de tous les peuples.

D'où ces conséquences : les hommes étant parfaitement égaux entre eux, il est absurde de les distribuer en groupes, puisque cette manière de répartition n'a d'autre fondement que la solidarité de ces mêmes groupes, solidarité niée par l'école libérale, comme source perpétuelle de l'inégalité entre les hommes. Cela étant, la bonne logique en tire la dissolution de la famille. Cette dissolution procède si bien des principes et des théories libérales, que sans elle ces principes ne peuvent avoir de réalisation dans les associations politiques. En vain proclamerez-vous l'idée de l'égalité : cette idée ne prendra pas corps tant que la famille restera debout. La famille est un arbre de tel renom que dans sa fécondité prodigieuse il produit perpétuellement l'idée nobiliaire.

Mais la suppression de la famille entraîne, comme conséquence forcée, la suppression de la propriété. L'homme, considéré en soi, ne peut être propriétaire de la terre ; et cela, par une raison fort simple : la propriété d'une chose ne se conçoit pas sans une sorte de proportion entre le propriétaire et sa chose ; or, entre la terre et l'homme il n'y en a aucune. Pour le démontrer complétement, il suffira de faire remarquer que l'homme est un être tran-

sitoire, et que la terre est une chose qui ne meurt pas, qui ne passe pas. Cela étant, il est contraire à la raison que la terre tombe en la propriété des hommes considérés individuellement. L'institution de la propriété est absurde sans l'institution de la famille : la raison de son existence est dans la famille, ou dans les instituts religieux, qui sont comme une famille. La terre qui ne meurt pas ne peut écheoir en propriété qu'à l'association domestique ou religieuse qui ne passe pas. Donc, l'association domestique étant implicitement, et l'association religieuse, ou au moins l'association monastique étant explicitement supprimée par l'école libérale, la suppression de la propriété de la terre découle, comme une conséquence logique, de ses propres principes. Cela est si vrai, que l'école libérale a toujours commencé la période de sa domination en mettant la main sur les biens de l'Église, en supprimant les instituts religieux et les majorats, sans remarquer qu'en s'emparant des uns et en supprimant les autres, elle faisait peu de chose au point de vue de ses principes, mais beaucoup trop au point de vue de ses intérêts comme propriétaire. Cette école ignorante n'a jamais compris, n'a jamais fait un raisonnement pourtant bien simple : que la terre, pour être susceptible d'appropriation, devant nécessairement tomber en des mains qui puissent

en conserver perpétuellement la propriété, la suppression des majorats et l'expropriation de l'Église, avec prohibition d'acquérir, n'était autre chose que la condamnation irrévocable de la propriété. Elle n'a jamais compris que la terre, logiquement parlant, n'étant point un objet d'appropriation individuelle, mais sociale, l'appropriation ne peut se faire que sous la forme monastique ou sous la forme domestique du majorat, ce qui est une même forme au point de vue de la propriété, puisque l'une et l'autre subsistent perpétuellement. L'abolition de la main-morte ecclésiastique et civile, proclamée par le libéralisme en révolte, entraînera donc dans un temps plus ou moins long, mais qui ne se fera pas attendre, si l'on considère le train que vont les choses, l'expropriation universelle. Alors l'école libérale saura ce qu'elle ignore maintenant, elle saura que la propriété n'a de raison d'être qu'en mains-mortes, car la terre, de soi perpétuelle, ne peut être matière d'appropriation pour les vivants qui passent, mais seulement pour ces morts qui vivent toujours.

Lorsque, après avoir nié la famille comme conséquence implicite des axiômes de l'école libérale, et la faculté d'acquérir dans l'Église, principe reconnu par eux et par les libéraux, les socialistes nient encore la propriété, ils ne font que couronner

l'œuvre candidement commencée par les docteurs du libéralisme. Et lorsque le communisme, ayant supprimé la propriété individuelle, proclame enfin État propriétaire universel et absolu de tout le sol, il ne fait rien d'absurde à notre point de vue actuel. Dès que la dissolution de la famille est consommée au nom des principes de l'école libérale, la question de la propriété se débat entre les individus et l'État uniquement. Or, la question étant posée en ces termes, il n'est plus douteux que les titres de l'État sont supérieurs à ceux des individus, puisque le premier est perpétuel de sa nature, et que les seconds ne peuvent se perpétuer hors de la famille.

De la parfaite égalité de tous les peuples, *logiquement* déduite des principes de l'école libérale, les socialistes tirent, ou je tire légitimement en leur nom les conséquences suivantes: de même que de la parfaite égalité de toutes les familles qui composent l'État, les libéraux font découler, par conséquence logique, la non existence de la solidarité dans la société domestique; de même, et par une pareille raison, la négation de la solidarité politique découle de la parfaite égalité de tous les peuples au sein de l'humanité. La nation n'étant pas solidaire, force est de nier d'elle ce qu'on nie logiquement de la famille, dans la supposition qu'elle n'est pas soli-

daire. La première chose qu'on nie de la famille non solidaire, c'est ce lien secret et mystérieux qui l'attache, dans le temps, aux temps passés et aux temps futurs ; et comme conséquence de cette première négation, la seconde chose qu'on nie d'elle, c'est le droit imprescriptible à participer à la gloire de ses ancêtres et la vertu de communiquer à ses descendans quelque reflet de sa gloire. Argumentant par identité de raison, force est de nier d'une nation non solidaire ce qu'on nie de la famille non solidaire ; d'où il suit qu'il faut nier, premièrement, qu'elle ait rien à voir avec le passé et avec l'avenir, secondement, qu'elle ait le droit de revendiquer une part des gloires passées et de s'attribuer une part des gloires futures. Ce qu'on nie de la famille donne pour résultat logique l'anéantissement dans l'homme de cette affection pour le foyer qui constitue le bonheur de l'association domestique. Par raison identique, ce qu'on nie de la nation donne pour résultat forcé la destruction radicale de cet amour pour la patrie, qui, élevant l'homme au-dessus de lui-même, le porte à se jeter avec une hardiesse intrépide dans les entreprises les plus héroïques.

De ces négations il résulte donc, pour la société domestique et pour la société politique : solution de continuité dans le temps, solution de continuité

de la gloire, suppression de l'amour de la famille, suppression du patriotisme, qui est l'amour de la patrie; et enfin dissolution de la famille et de la société, lesquelles ne peuvent exister ni se concevoir sans le lien des temps, sans la communion de la gloire, et sans ces deux grands amours pour bases.

Les socialistes qui, pour être plus logiques que les libéraux, ne le sont pourtant pas autant qu'il paraît au premier abord, n'arrivent pas de conséquences en conséquences jusqu'à notre dernière conclusion. Néanmoins, partant de leurs principes, cette conclusion est non-seulement légitime, mais de tout point nécessaire; et la preuve, c'est que, pressés par la logique, les socialistes sont en pratique ce qu'ils ne veulent pas être en théorie. En théorie, ils sont encore Français, Italiens, Allemands; en pratique, ils sont citoyens du monde. Insensés! ils ignorent qu'il n'y a pas de patrie où il n'y a pas de frontières; et que là où il n'y a pas de patrie il n'y a pas d'hommes, bien que peut-être il s'y trouve des socialistes.

Entre partis qui combattent pour la domination, la victoire revient de droit au plus logique. C'est là un principe vrai, et c'est en même temps un fait universel et constant. Humainement parlant, le catholicisme doit ses triomphes à sa logique : si Dieu ne le conduisait pas par la main, sa

logique lui suffirait pour le mener triomphant jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre. C'est ce qu'on verra plus clairement dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Suite du même sujet. — Contradictions socialistes.

S'il est une vérité démontrée dans notre dernier chapitre, c'est celle-ci, à savoir : que l'école libérale n'a fait que poser les prémices qui mènent aux conséquences socialistes, et que les socialistes n'ont fait que tirer les conséquences renfermées dans les prémices libérales. — Ces deux écoles ne se distinguent pas entre elles par les idées, mais par la hardiesse. — La question étant ainsi posée entre les deux, la victoire revient évidemment à la plus hardie, et la plus hardie est, sans conteste, celle qui, ne s'arrêtant pas à moitié chemin, accepte les principes avec leurs conséquences. Le socialisme a le dessus dans la bataille, et en définitive, les palmes sont à lui.

Mais, à cause de la force qu'ils ont montré dans leurs disputes avec l'école libérale, on a fait aux socialistes une réputation d'hommes logiques et conséquents. Si cette réputation est jusqu'à un certain point justifiée, le socialisme n'a pas sujet d'en tirer vanité. Être plus logique que la plus illogique et la plus contradictoire de toutes les écoles, c'est un mince honneur, et l'école socialiste a quelque chose à faire pour mériter son renom. D'abord, elle est obligée de prouver qu'elle est non-seulement logique et conséquente d'une manière relative, mais d'une manière absolue; et ensuite, qu'elle est logique et conséquente d'une manière absolue dans la vérité; car, être logique et conséquent dans l'erreur n'est qu'une manière spéciale d'être illogique et inconséquent. Il n'y a de vraie logique et de vraie conséquence que dans la vérité absolue.

Or, le socialisme manque à ces deux conditions. Il est, en premier lieu, contradictoire, parce qu'il n'est pas un, comme le démontre la diversité de ses écoles, symbole de la diversité de ses doctrines; en second lieu, il n'est pas conséquent, puisqu'il refuse comme l'école libérale, mais non au même degré, d'accepter toutes les conséquences de ses propres principes. Enfin, ses principes sont faux et ses conséquences absurdes.

Qu'il n'accepte pas toutes les conséquences de ses propres principes, c'est ce que nous avons vu dans le précédent chapitre, lorsque nous avons remarqué que la dissolution de la société politique étant une conséquence logique de sa négation de toute solidarité, il se contentait d'accepter la dissolution de la société domestique. — Plusieurs pensent que le socialisme se perdra parce qu'il demande et innove beaucoup; je pense au contraire que sa perte lui viendra de ce qu'il demande et innove très peu. En effet, dans le cas présent, il fallait logiquement commencer par demander, au moins, qu'à chaque génération, les peuples changeassent de nom. Dans le système solidaire, je conçois fort bien que le nom national soit un, la nation étant une dans toute la prolongation de l'histoire. Que la nation gouvernée par Louis Philippe et par Clovis, s'appelle France, c'est concevable, c'est naturel, c'est même nécessaire, supposé le système de la solidarité française et la communion de gloires et de revers entre les générations passées et les générations présentes, entre les générations présentes et les générations futures. Mais ce qui est concevable, naturel et nécessaire dans le système de la solidarité, est absurde, inconcevable et contraire à la nature même des choses, dans le système qui interrompt à chaque génération le

courant de la gloire et la suite du temps. Dans ce système, il y a autant de familles et autant de peuples que de générations; donc, les noms représentatifs suivant les vicissitudes des choses représentées, à chaque changement de génération doit logiquement correspondre un changement identique des noms de peuples et de familles. Que l'absurde le dispute ici au grotesque, personne ne le niera; mais que le grotesque et l'absurde ne soient pas rigoureusement logiques, personne ne le dira : et ce sont les deux choses qu'il nous convenait de démontrer invinciblement. — Le socialisme peut choisir librement de quelle mort il veut mourir; son choix est entre l'illogique et l'absurde.

Les écoles socialistes ont prouvé, sans beaucoup de peine, contre l'école libérale, qu'après avoir nié la solidarité dans la famille, dans la politique et dans la religion, il ne fallait pas accepter la solidarité nationale ni la monarchie; qu'il fallait, au contraire et de toute nécessité, supprimer dans le droit public national l'institution de la monarchie, et dans le droit public international les différences constitutives des peuples. Mais, par une contradiction dont l'école libérale, contradictoire et absurde comme elle est, n'a pas donné d'exemple, les écoles socialistes reconnaissent ensuite la plus haute

la plus universelle et la plus inconcevable, humainement parlant, de toutes les responsabilités : la solidarité humaine. Comme patrimoine commun de tous les hommes, la devise : Liberté, égalité, fraternité, ne signifie rien, ou elle signifie que tous les hommes sont solidaires. La reconnaissance de cette solidarité, séparée des autres et du dogme religieux qui nous les enseigne et nous les explique, est un acte de foi si surnaturel et si robuste que je ne le comprends pas : et pourtant, comme catholique, je suis fort habitué à croire ce que je ne comprends pas.

Croire à l'égalité de tous les hommes, en les voyant tous inégaux ; croire à la liberté, en voyant la servitude établie partout ; croire que tous les hommes sont frères, lorsque l'histoire me montre qu'ils sont tous ennemis; croire qu'il y a une masse commune de gloires et de revers pour tous ceux qui sont nés, lorsque je n'aperçois que des revers et des gloires individuels ; croire que je me rapporte à l'humanité, quand je sais que je rapporte l'humanité à moi ; croire que cette même humanité est mon centre, quand je me fais le centre de tout ; enfin croire que je dois croire toutes ces choses, lorsqu'il m'est affirmé, par ceux qui me les proposent comme objet de ma foi, que je ne dois croire qu'à ma raison qui les contredit toutes, c'est une

absurdité si écrasante qu'elle me laisse tout stupéfait et étourdi.

Ma stupéfaction augmente encore quand j'observe que ces mêmes hommes qui affirment la solidarité humaine, nient celle de la famille, ce qui est affirmer que les ennemis sont des frères et que les frères ne doivent pas être des frères; que ces mêmes hommes qui affirment la solidarité humaine nient la solidarité politique, ce qui est affirmer que je n'ai rien de commun avec mes concitoyens et que tout m'est commun avec les étrangers; que ces mêmes hommes qui affirment la solidarité humaine, nient la solidarité religieuse, qui seule peut donner l'explication de la solidarité humaine. D'où je conclus légitimement que les écoles socialistes sont à la fois illogiques et absurdes: illogiques, parce qu'après avoir démontré contre l'école sociale qu'il ne servait de rien d'accepter certaines solidarités et de rejeter les autres, elles tombent dans la même erreur, en acceptant une seule de ces solidarités et en les repoussant toutes moins une seule; absurdes, parce que la seule solidarité qu'elles me proposent, précisément n'est pas un point de raison mais un point de foi, et m'est proposée par ceux qui nient la foi et proclament le droit imprescriptible de la raison à l'empire et à la souveraineté.

Les écoles socialistes tomberaient dans l'étonnement et la stupeur si, mettant leurs dogmes en jugement, il nous venait à l'idée d'en exiger une réponse catégorique à cette question catégorique: D'où tirez-vous que les hommes sont solidaires entre eux, frères, égaux et libres? Et cependant cette question qui s'élève même contre le catholicisme, qui est obligé de répondre à tout ce qu'on lui demande, s'élève surtout contre la plus rationaliste de toutes les écoles. Assurément ces formules abstraites n'ont pas été tirées de l'histoire! Si l'histoire vient à l'appui de quelque système philosophique, ce n'est assurément pas de celui qui proclame la solidarité, la liberté, l'égalité et la fraternité de tout le genre humain. L'histoire appuie le système de Hobbes, qui déclare nettement que la guerre universelle, incessante, simultanée, est l'état naturel et primitif de l'homme.

A peine en ce monde, l'homme semble être sous l'influence mystérieuse d'un maléfice, sous le poids d'une condamnation inexorable. Toutes les choses se dressent contre lui, et il lève une main irritée contre toutes les choses. La première brise qui le touche, le premier rayon de lumière qui le frappe est la première déclaration de guerre des choses extérieures; toutes ses forces vitales se révoltent contre leur pression douloureuse, et son existence

tout entière se concentre en un gémissement : la plupart ne vont pas au-delà, parce que la mort les saisit à ce moment ; ceux qui par hasard résistent, commencent à marcher dans le chemin douloureux de leur passion, et après des guerres continuelles et des évènements divers, ils arrivent à la dernière catastrophe épuisés de forces et écrasés de douleurs. La terre pour eux se montre dure et avare; elle leur demande leur sueur, qui est la vie, et en échange de la vie qu'elle leur prend, elle leur donne à peine une goutte d'eau de ses fontaines pour étancher leur soif et un grain de blé de ses trésors pour apaiser leur faim. Elle ne prolonge pas leur vie pour qu'ils vivent, mais pour qu'ils recommencent leurs sueurs. Les tyrans ne prolongent la vie de leurs esclaves que pour prolonger leurs services. Dans toute réunion d'hommes les faibles tombent sous la tyrannie des forts.

Une femme distinguée par ses talents, voulant donner une preuve de son génie, chercha quel paradoxe étrange elle pourrait soutenir, et il lui plut d'affirmer hardiment que l'esclavage était chose moderne et la liberté chose antique. A force de le répéter, parvint-elle à le croire ? je ne sais; mais il est indubitable que le monde la crut et qu'elle était en cela fort digne d'être crue. Quant à l'égalité, j'ignore s'il est possible, — mais où est l'impossible

pour un philosophe rationaliste ? — j'ignore toutefois s'il est possible que cette idée tire son origine historique et philosophique de la division du genre humain en castes, dont les unes avaient pour office de commander, les autres pour office de servir et toutes d'éclater en guerres et en révoltes. L'idée de fraternité vient assurément de ces longues périodes de paix et de tranquillité qui forment la trame d'or de l'histoire. Quant à l'idée de solidarité, tout le monde voit d'où elle procède. Ne sait-on pas que les Romains, en qui toute l'antiquité se résume, appelent d'un même nom les étrangers et les ennemis ? Ce nom était certainement symbolique de la solidarité humaine !

Si ces idées ne peuvent pas nous venir de l'histoire, dont toutes les pages remplies de sang et de larmes les démentent et les condamnent, il faut qu'elles nous viennent ou des événements arrivés à l'époque primitive qui a précédé les temps historiques, ou, indirectement, de la raison pure. Relativement à cette dernière origine, je ne serai pas contredit si je me contente d'affirmer que la raison pure ne s'exerce qu'en des choses de pure raison. Or, il convient ici de vérifier quels sont les éléments constitutifs de la nature humaine ; il ne s'agit pas d'une affaire de pure raison, mais d'un fait qui,

étant pour nous obscur, doit être mieux observé, afin que la lumière se fasse et éclaire ce qui est obscur. Pour l'époque primitive qui précède tous les temps historiques, nous ne pouvons pas évidemment la connaître si elle ne nous est pas révélée. Cela supposé, je me crois en droit de formuler ainsi ma question :—Si ce que vous affirmez, vous ne le tenez ni de la raison qui l'ignore, ni de l'histoire qui le contredit, ni d'une époque antérieure aux temps historiques qui vous est inconnue, pourquoi niez-vous qu'il ait été révélé ? D'où le tenez-vous? et si vous ne le tenez de personne, pourquoi l'affirmez-vous ? Shakespeare a dit ce que sont vos théories : des mots, des mots et toujours des mots... Mais, ajouterai-je, ce sont des mots qui tuent ceux qui les prononcent et ceux qui les écoutent.

Ces mots ont cette vertu puissante parce qu'ils ne sont point paroles rationalistes, lesquelles n'ont en soi nulle vertu; mais paroles catholiques, lesquelles ont le privilége de donner la vie et de l'ôter, de tuer les vivants et de ressusciter les morts. Jamais ces paroles ne se prononcent en vain et toujours elles versent l'effroi, car connaissant leur toute-puissance, on ignore si elles vont donner la mort ou la vie. — Un jour, au moment où les ombres du soir s'étendaient

sur les eaux calmes et unies, le Seigneur entra dans une frêle barque suivi de ses disciples. Comme les yeux du Seigneur, vaincus par le sommeil, s'étaient fermés, une tempête furieuse souleva les ondes. Les disciples, se voyant sur le point d'être engloutis, se mirent à prier. Le Seigneur ouvrit les yeux et prononça quelques mots que la mer et les vents écoutèrent avec respect; et la mer se calma et les vents s'apaisèrent. Se tournant alors vers ses disciples, il leur adressa des paroles qui les remplirent d'une subite et grande terreur, *et timuerunt timore magno*. La tempête avait été pour eux moins terrible et moins imposante que la parole du Sauveur. Un autre jour, deux hommes tourmentés par les démons s'étant présentés au Seigneur et ayant imploré sa grâce, le Seigneur dit aux démons: Sortez! et les démons, obéissant à sa voix, laissèrent ces hommes et se logèrent dans le corps d'animaux immondes, lesquels se précipitèrent dans la mer et s'engloutirent dans ses eaux. Les gardiens de ce troupeau, frappés de terreur par la vertu de la parole divine, prirent la fuite, et leur effroi se communiquant à tous les gens de la contrée, tous vinrent trouver le Seigneur et le prièrent de s'éloigner de leurs frontières: *Pastores autem fugerunt: et venientes in civitatem, nuntiaverunt omnia, et de eis, qui demonia habuerant: et*

ecce tota civitas exiit obviam Jesu ; et viso eo, rogabant ut transiret finibus eorum (S. Matth., ch. VIII, v. 33, 34). La toute-puissance de la parole divine était plus redoutable pour les hommes que les maléfices des esprits infernaux.

Lorsque j'entends prononcer une parole divine, c'est-à-dire catholique, je jette aussitôt les yeux autour de moi pour voir ce qui arrive, certain qu'il va arriver quelque chose, et que ce sera ou un miracle de la divine justice ou un prodige de la divine miséricorde. Si c'est l'Église qui la prononce, j'attends le salut ; si c'est un autre, j'attends la mort. — Demandez au monde pourquoi il est plein de terreur et d'épouvante, pourquoi de sinistres et lugubres rumeurs traversent les airs, pourquoi les sociétés sont-elles haletantes d'effroi comme un homme qui rêve qu'il est sur le bord d'un abîme et que le pied va lui manquer ? Mais demander cela au monde, c'est demander à un homme pourquoi il tremble lorsqu'il voit un méchant ou un fou entrer dans un magasin de poudre avec une torche enflammée : l'un ne connaît pas, l'autre connaît trop la puissance de la poudre et celle de la flamme. — Ce qui a sauvé le monde jusqu'ici, c'est que l'Église, dans les temps anciens, a été assez puissante pour extirper les hérésies, lesquelles, enseignant principalement une doctrine

différente de celle de l'Église, avec les paroles dont l'Église se sert, auraient depuis longtemps conduit le monde à sa dernière catastrophe, si elles n'eussent été étouffées. Le vrai danger pour les sociétés humaines a commencé le jour où la plus grande hérésie du XVIe siècle a obtenu droit de cité en Europe. Il n'y a depuis lors aucune révolution qui ne porte avec soi un danger de mort pour les sociétés. La cause en est que toutes prenant origine dans l'hérésie protestante, toutes sont fondamentalement hérétiques. Voyez plutôt comme toutes donnent raison d'elles-mêmes et se légitiment par des paroles et des maximes évangéliques : le *sans-culotisme* de la révolution française cherchait son antécédent historique et ses titres de noblesse dans l'humble dénuement de l'enfant divin ; et il se trouva un être humain pour reconnaitre le Messie dans Marat et son apôtre dans Robespierre. De la révolution de 1830 jaillit le saint-simonisme, dont les extravagances mystiques composaient un évangile revu et expurgé. De la révolution de 1848 se précipitèrent avec l'impétuosité d'un torrent toutes les doctrines socialistes exprimées avec les paroles de l'Évangile. Avant le XVIe siècle, les hommes n'avaient rien vu de semblable. Je ne veux pas dire par là que le monde catholique n'avait pas encore éprouvé de grandes souffrances, que les sociétés

antiques n'avaient pas subi de grandes secousses et des changements ; tout ce que je dis, c'est que ces secousses ne suffisaient pas pour renverser la société et ces souffrances pour lui donner la mort. Aujourd'hui, tout au contraire, une bataille perdue par la société dans les rues de Paris suffit pour renverser la société européenne, subitement frappée comme d'un coup de foudre : *e cadde come corpo morto cade.* Dans les révolutions modernes comparées aux révolutions antiques, qui ne voit une force de destruction invincible, nécessairement satanique, car elle n'est pas divine? Avant de quitter ce sujet, je fais ici une observation importante que j'abandonne à la méditation de mes lecteurs. Nous connaissons exactement deux conversations de l'ange des ténèbres. Dans la première il employa les paroles de Dieu défigurées à sa manière. Serait-il téméraire de croire que la parole de Dieu, prise dans son vrai sens, étant la seule qui ait le pouvoir de donner la vie, soit aussi la seule qui, défigurée, ait le pouvoir de donner la mort ? Cela expliquerait suffisamment pourquoi les révolutions modernes, dans lesquelles on défigure plus ou moins la parole de Dieu, ont cette vertu de destruction.

Revenons maintenant aux contradictions socialistes. Je dis qu'il ne suffit pas d'avoir nié l'une

après l'autre les solidarités religieuse, domestique et politique, si, comme je viens de le démontrer, on ne nie pas également la solidarité humaine, et avec elle la liberté, l'égalité et la fraternité, dont elle est l'origine et la raison ; or, la négation de ces fondements des doctrines socialistes renverse l'édifice entier, donc le socialisme ne peut être conséquent si, après avoir nié d'abord le catholicisme, il ne se nie ensuite lui-même. Les socialistes, on le sait déjà, professent le dogme de la solidarité humaine, mais sur ce point ils ne professent pas la doctrine catholique ; entre l'un et l'autre dogme, on le sait aussi, il y a une différence essentielle, à peine voilée par l'identité du nom. Pour les catholiques l'humanité existe dans les individus qui la constituent ; pour les socialistes elle existe d'une manière individuelle et concrète ; aussi lorsque les uns et les autres affirment que l'humanité est solidaire, ils paraissent affirmer une même chose, mais en réalité ils affirment deux choses différentes. Encore que l'humanité soit l'intelligence universelle servie par des groupes spéciaux, appelés peuples et familles, la logique exige que tous obéissent en elle et par elle à sa loi même, et qu'ils soient solidaires si elle est solidaire : d'où la nécessité de nier la solidarité humaine ou d'affirmer la solidarité en même temps dans les individus, dans les familles

et dans l'État. Or, s'il est une chose évidente, c'est que le socialisme est incompatible et avec cette négation radicale et avec cette affirmation absolue. Nier la solidarité humaine, c'est nier le socialisme, et affirmer la solidarité des groupes sociaux, c'est le nier d'une autre manière. Le monde ne peut subir la loi socialiste sans renoncer d'abord à l'empire de la logique.

On va voir combien méritent peu leur réputation de logiciens les plus fameux docteurs de ces écoles, et particulièrement le plus renommé de tous.

Discutant avec les partisans de ce nouvel évangile qui tiennent pour l'expropriation et la concentration dans l'État de tous les droits individuels, domestiques, civils, politiques, sociaux et religieux, M. Proudhon, n'a pas eu besoin d'un grand effort pour démontrer que le communisme, c'est-à dire le gouvernementalisme élevé à sa plus haute puissance, est une extravagance et une absurdité au point de vue des principes qui sont communs aux nouveaux sectaires. En effet : concevant l'État comme une unité absolue, qui concentre en soi tous les droits et absorbe tous les individus, le communisme le conçoit solidaire au plus haut degré, unité et solidarité étant une même chose considérée sous deux points de vue différents. Le ca-

tholicisme, dépositaire du dogme de la solidarité, la tire toujours de l'unité, qui la rend possible et nécessaire. Or, comme le point de départ du socialisme est précisément la négation de ce dogme, il est clair que le communisme se contredit lui-même lorsque le niant dans la théorie, il le reconnaît dans la pratique; lorsque le niant dans ses principes, il l'affirme dans ses applications. Si la négation de la solidarité domestique entraîne la négation de la famille, la négation de la solidarité politique entraîne la négation de tout gouvernement. Cette négation procède également de l'idée que se forment les socialistes de l'égalité et de la liberté communes à tous les hommes, puisque cette liberté et cette égalité ne peuvent être conçues comme limitées par un gouvernement, mais comme limitées naturellement par l'action libre et la libre réaction des individus entre eux. M. Proudhon est donc conséquent lorsqu'il dit dans ses *Confessions d'un révolutionnaire:* « Tous les hommes sont égaux et » libres; la société, par nature et par destination, » est donc autonome, comme qui dirait ingouver- » nable. La sphère d'activité de chaque citoyen » étant déterminée par la division naturelle du tra- » vail et par le choix qu'il fait d'une profession, les » fonctions sociales combinées de manière à pro- » duire un effet harmonique, l'ordre résulte de la

» libre action de tous : il n'y a pas de gouvernement. Quiconque met la main sur moi pour me » gouverner, est un usurpateur et un tyran : je le » déclare mon ennemi. »

Mais si M. Proudhon est conséquent en niant le gouvernement, il ne l'est qu'à demi quand il signale cette négation comme la dernière de celles que renferment les doctrines socialistes. La solidarité domestique et la famille, la solidarité politique et le gouvernement sont niés, mais, en même temps, la solidarité humaine, qui leur sert de base, est affirmée. Nous avons déjà complètement démontré qu'affirmer la liberté et l'égalité, c'était affirmer la solidarité humaine. La contradiction ne s'arrête pas là. Tandis qu'il affirme la liberté et l'égalité dans les *Confessions d'un révolutionnaire*, M. Proudhon nie la fraternité dans le cinquième chapitre de son livre sur les *Contradictions économiques :* « Fraternité !... frères tant qu'il vous plaira, pourvu » que je sois le grand frère et vous le petit ; pourvu » que la société, notre mère commune, honore ma » primogéniture et mes services, en doublant ma » portion. Vous pourvoirez à mes besoins, dites- » vous, dans la mesure de mes ressources. J'en- » tends, au contraire, que ce soit dans la mesure » de mon travail : sinon, je cesse de travailler. »

Ainsi, double contradiction ; car s'il y a contra-

diction à affirmer la solidarité humaine, lorsqu'on nie celle de la famille et de la société, il y a contradiction plus grande encore à nier la fraternité lorsqu'on proclame le principe de la liberté et de l'égalité entre les hommes. La liberté, l'égalité et la fraternité sont des principes qui se supposent mutuellement et se résolvent les uns dans les autres, de même que les solidarités domestique, politique et humaine sont des dogmes qui se résolvent les uns dans les autres et se supposent mutuellement. Prendre les uns et laisser les autres, c'est prendre à la fois ce qu'on laisse et laisser ce qu'on prend, c'est affirmer ce qu'on nie et nier ce qu'on affirme.

Quant à la question relative au gouvernement, la négation de tout gouvernement de la part de M. Proudhon n'est qu'une négation apparente. Si l'idée de gouvernement n'est pas contradictoire avec l'idée socialiste, il était inutile de la nier ; si elle l'est, c'est une insigne contradiction que de proclamer dans une autre forme le gouvernement qu'on vient de nier. Eh bien ! M. Proudhon, qui nie le gouvernement, symbole de l'unité et de la solidarité politique, le reconnaît d'une autre manière et en une autre forme quand il reconnaît et proclame en ces termes l'unité et la solidarité sociale : « La société seule, l'être collectif, peut sans » crainte d'une erreur absolue et immédiate suivre

» son instinct et s'abandonner à son libre arbitre :
» la raison supérieure, qui est en elle et qui se dé-
» gage peu à peu par les manifestations de la multi-
» tude et la réflexion des individus, la ramène
» toujours au droit chemin. Le philosophe est inca-
» pable de découvrir par intuition la vérité ; et si
» c'est la société elle-même qu'il se propose de di-
» riger, il court risque de mettre ses vues propres,
» toujours fautives, à la place des lois éternelles de
» l'ordre et de pousser la société aux abîmes. Il lui
» faut un guide : or, quel peut être ce guide sinon
» la loi du développement, la logique immanente
» de l'humanité même ? » (*Les Confessions d'un révolutionnaire.*)

On suppose ici trois choses : l'unité, la solidarité, et, en définitive, l'infaillibilité sociale, précisément les trois choses que le communisme affirme ou suppose dans l'État ; et on nie la capacité et la compétence des individus pour gouverner les nations, précisément comme le communisme. D'où il suit que proudhoniens et communistes vont au même but par des chemins différents ; les uns et les autres affirment le gouvernement, et avec lui la solidarité des sociétés humaines. Pour eux, le gouvernement est infaillible, c'est-à-dire tout-puissant, et exclut, conséquemment, toute idée de liberté dans les individus, lesquels, placés sous la

juridiction d'un gouvernement tout-puissant et infaillible, ne peuvent être que des esclaves. Que le gouvernement réside dans l'État, symbole de l'unité politique, ou dans la société considérée comme un être solidaire, il condensera toujours en lui les droits sociaux : et de là, pour l'individu, considéré isolément, la plus complète servitude.

Donc, M. Proudhon fait tout le contraire de ce qu'il dit, et est tout le contraire de ce qu'il paraît. Il proclame la liberté et l'égalité ; et il constitue la tyrannie ; il nie la solidarité, et il la suppose ; il s'appelle lui-même anarchiste, et il a faim et soif de gouvernement. Il est timide, et il paraît audacieux : l'audace est dans ses phrases, la timidité dans ses idées. Il paraît dogmatique, et il est sceptique : sceptique dans la substance, dogmatique dans la forme. Il annonce solennellement qu'il va faire entendre des vérités étranges et nouvelles, et il ne fait que redire, comme un écho, les vieilles erreurs tombées en discrédit. Cet apophtègme : la propriété c'est le vol, a frappé les Français par son originalité et sa nouveauté apparente. Il est bon que nos voisins sachent que cet apophtègme est fort ancien de ce côté des Pyrénées. Depuis Viriate jusqu'à nos jours tous les héros de grand chemin, en appuyant sur la poitrine du voyageur le canon de leur mousquet, l'appellent *voleur*, et comme à

un *voleur* lui prennent ce qu'il a. M. Proudhon a volé aux bandits espagnols leur apophtègme, de la même manière qu'ils volent eux-mêmes la bourse au passant. Quand il se pose comme original, il n'est que plagiaire ; quand il se dit le prophète de l'avenir, il n'est que l'apôtre du passé. Son principal artifice consiste à exprimer la chose qu'il affirme par le mot qui la contredit. Tout le monde, par exemple, appelle le despotisme, despotisme ; M. Proudhon, lui, l'appellera anarchie. Et quand il a donné à la chose affirmée son nom contradictoire, avec ce nom il fait la guerre à ses amis, et avec la chose la guerre à ses adversaires. Avec la dictature communiste, qui est au fond de son système, il épouvante les capitalistes, et avec le mot *An-archie* il met en fuite ses amis les communistes; et quand il regarde autour de lui et voit les uns si effrayés qu'ils ne peuvent fuir et les autres emportés par une fuite honteuse, il laisse éclater son ricanement. Un autre de ses artifices consiste à prendre de chaque système trop peu pour qu'on puisse le confondre avec ceux qui le soutiennent, et assez pour exciter la colère de ceux qui le combattent. On trouve chez lui des pages que pourraient signer tous les partisans de l'ordre : elles sont à l'adresse de tous les hommes turbulents ; on en trouve d'autres que pourraient revendiquer les plus fanatiques démocrates : elles sont

dirigées contre les amis de l'ordre ; dans quelques-unes il fait parade de l'athéisme le plus immonde : en les écrivant il a en vue les catholiques ; d'autres pourraient être avouées par le catholique le plus fervent : elles sont destinées aux oreilles des matérialistes et des impies. Le bonheur suprême de cet homme est de forcer tout le monde à lever la main contre lui, et de la lever, lui, contre tout le monde. Quand il déclare son ennemi quiconque voudrait le gouverner, il ne révèle que la moitié de son secret ; on le saurait tout entier, s'il déclarait son ennemi quiconque le suivrait et lui obéirait. Que le monde se fasse un jour proudhonien, M. Proudhon, par contraste, cessera de l'être. Mais que M. Proudhon n'étant plus proudhonien, le monde cesse de l'être, M. Proudhon se pendra au premier arbre venu. Je ne sais si après le malheur de ne pouvoir aimer, qui est le malheur satanique par excellence, il en est un plus grand que celui de ne vouloir pas être aimé, qui est le malheur proudhonien. Et pourtant cet homme, objet redoutable de la colère divine, conserve quelque part dans le plus profond de son être ténébreux, quelque chose qui est lumière et amour, quelque chose qui le distingue encore des esprits infernaux ; et bien qu'enveloppé déjà d'ombres qui s'épaississent rapidement, il n'est point tout entier

haine et ténèbres. Ennemi déclaré de toute beauté littéraire et de toute beauté morale, il est, sans le savoir et sans le vouloir, beau littérairement et moralement dans les quelques pages qu'il consacre à la grâce modeste de la pudeur, aux simples et chastes amours, aux harmonies et aux magnificences catholiques. Son style alors s'élève, plein de pompe et de majesté, ou prend le ton doux et paisible des plus fraîches idylles.

Considéré en son isolement, M. Proudhon est inexplicable et inconcevable; il n'est pas une personne, il est une personnification. Contradictoire et illogique comme il est, le *monde* l'appelle conséquent, parce qu'il est une conséquence : il est la conséquence de toutes les idées confuses, de tous les principes contradictoires, de toutes les prémisses absurdes posées depuis trois siècles par le rationalisme moderne; et comme les prémisses contiennent la conséquence et la conséquence les prémisses, ces trois siècles contiennent nécessairement M. Proudhon, comme M. Proudhon contient nécessairement ces trois siècles. Voilà pourquoi l'examen de ceux-ci et l'examen de celui-là donnent le même résultat : toutes les contradictions proudhoniennes sont dans les trois derniers siècles, et les contradictions des trois derniers siècles sont dans M. Proudhon, et

les unes et les autres se trouvent concentrées dans l'œuvre la plus remarquable de ce siècle, sous un certain point de vue, dans le *Système des contradictions économiques*. Entre ce livre, son auteur et les rationalistes il y a une identité absolue ; la différence n'est que dans les noms et dans les formes : la chose représentée en commun prend ici la forme du livre, là la forme de l'homme, et là la forme du temps. C'est ce qui explique pourquoi M. Proudhon est condamné à paraître toujours original et à ne l'être jamais. M. Proudhon est condamné à n'être jamais original, parce que, les prémisses supposées, il n'y a rien de moins original que la conséquence ; il est condamné à le paraître toujours, parce qu'il n'est rien qui puisse paraître plus original que la concentration de toutes les contradictions de trois siècles contradictoires dans la même personne.

Cela ne veut pas dire que M. Proudhon ne recherche pas la vraie originalité. Il veut être vraiment original lorsqu'il aspire à formuler la synthèse de toutes les antinomies, et à trouver l'équation suprême entre toutes les contradictions ; mais c'est précisément ici, dans la manifestation de sa personnalité propre, que se découvre son impuissance. Son équation n'est que le commencement d'une nouvelle série de contradictions, et

sa *synthèse* celui d'une série nouvelle d'antinomies. *Placé* entre la propriété, qui est la thèse, et *le communisme*, qui est l'antithèse, il cherche la *synthèse* dans la propriété non héréditaire, sans *voir* que la propriété non héréditaire n'est pas la propriété, et, partant, que sa synthèse n'est pas synthèse, puisqu'elle ne supprime pas la contradiction, mais est une nouvelle manière de nier la thèse vaincue et d'affirmer l'antithèse victorieuse. Lorsque, pour formuler la synthèse qui doit comprendre, d'une part, l'autorité, qui est la thèse, et, d'autre part, la liberté, qui est l'antithèse, il nie le gouvernement; s'il veut dire par là qu'il ne doit y avoir aucun gouvernement, sa synthèse n'est autre chose que la négation de la thèse, l'autorité, et l'affirmation de l'antithèse, la liberté humaine; si, au contraire, il veut dire que le gouvernement dictatorial et absolu ne doit pas être dans l'État, mais dans la société, il ne fait que nier l'antithèse et affirmer la thèse, nier la liberté et affirmer l'omnipotence communiste. Dans l'un et l'autre cas, où est la conciliation? où est la synthèse? M. Proudhon n'est fort que lorsqu'il se contente d'être la personnification du rationalisme moderne, absurde et contradictoire par nature; il est faible quand il étale sa personnalité propre, quand il cesse d'être une personnification pour être une personne.

Après l'avoir examiné sous plusieurs de ses différents aspects, si l'on me demandait quel est le trait saillant de sa physionomie morale, je répondrais que c'est le mépris de Dieu et des hommes. Jamais mortel n'a péché aussi gravement contre l'humanité et contre l'Esprit saint. Lorsque cette corde de son cœur résonne, c'est toujours avec un son éloquent et vigoureux. Non, ce n'est pas lui qui parle alors ; c'est un autre qui est lui, qui le tient, qui le possède et qui le jette haletant dans ces convulsions épileptiques ; c'est un autre qui est plus que lui, et qui entretient avec lui une conversation perpétuelle. Ce qu'il dit parfois est si étrange, et il le dit d'une si étrange manière, que l'esprit demeure en suspens, ne sachant si c'est un homme qui parle, ou si c'est un démon ; s'il parle sérieusement, ou s'il se moque. Quant à lui, si par sa volonté il pouvait ordonner les choses à son désir, il préfèrerait être tenu pour un démon à être tenu pour un homme. Homme ou démon, ce qu'il y a de certain ici, c'est que sur ses épaules pèsent d'un poids écrasant trois siècles réprouvés.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet.

Au point de vue de la question que nous traitons, le plus conséquent des socialistes modernes me paraît être Robert Owen, lorsque rompant, par une révolte ouverte et cynique, avec toutes les religions dépositaires des dogmes religieux et moraux, il a nié d'un seul coup le devoir en niant et la responsabilité collective qui constitue le dogme de la solidarité, et la responsabilité individuelle qui repose sur le dogme du libre arbitre humain. Une fois nié le libre arbitre, Robert Owen nie la transmission de la faute, et la faute elle-même.

Il y a logique et conséquence dans toutes ces déductions, cela n'est pas douteux; mais la contradiction et l'extravagance arrivent, lorsque Owen, après avoir nié la faute et le libre arbitre, affirme et distingue le bien et le mal moral, et lorsque, après cette affirmation et cette distinction du bien et du mal moral, il nie la peine qui en est la conséquence nécessaire.

L'homme, suivant Robert Owen, agit en con-

séquence de convictions invincibles. Ces convictions lui viennent de son organisation spéciale, d'une part, et des circonstances qui l'entourent, d'autre part ; et comme il n'est l'auteur ni de cette organisation ni de ces circonstances, il s'en suit que celle-là et celles-ci agissent en lui fatalement et nécessairement. Tout cela est logique et conséquent : mais, par là même, il est absurde et contradictoire d'affirmer le bien et le mal quand on nie la liberté humaine. L'absurde va jusqu'à l'inconcevable et au monstrueux lorsque l'auteur prétend fonder une société et un gouvernement dans cette juxtà-position d'êtres irresponsables. L'idée du gouvernement et l'idée de la société sont corrélatives à l'idée de la liberté humaine. De la négation de l'une découle la négation des autres ; et si l'on ne les nie, ou si l'on ne les affirme pas toutes à la fois, on ne fait qu'affirmer et nier la même chose en même temps. Je ne sais s'il y a dans les annales humaines un témoignage plus insigne d'aveuglement, d'inconséquence et de folie, que celui qu'Owen donne de lui-même, quand après avoir nié la responsabilité et la liberté individuelles, non content de l'extravagance d'affirmer la société et le gouvernement, il va plus loin, et se jette dans l'extravagance inconcevable de recommander la bienveillance, la justice et l'amour

à ceux qui n'étant ni responsables, ni libres, ne peuvent ni aimer, ni être justes, ni être bienveillants.

Les limites que je me suis fixées, en entreprenant cet ouvrage, m'empêchent d'aller plus loin dans le vaste champ des contradictions socialistes. Celles que nous avons exposées suffisent, et au delà, pour mettre hors de doute ce fait incontestable, que le socialisme, sous tous les aspects, est une honteuse contradiction, et que de ses écoles il ne peut sortir autre chose que le cahos.

La contradiction est si palpable qu'il nous sera facile de la mettre en relief, même en ces points où tous nos sectaires paraissent marcher unis et d'accord. S'il est une négation qui leur soit commune, c'est assurément la négation de la solidarité de famille ou de noblesse. Tous les docteurs révolutionnaires élèvent ici la voix pour nier cette union de gloires et de revers, de mérite et de démérite, que le genre humain a reconnue comme un fait entre les ascendants et leurs descendants, dans tous les siècles. Or, ces mêmes révolutionnaires et socialistes affirment d'eux-mêmes, à leur insu, dans la pratique, ce qu'ils nient des autres dans la théorie. Lorsque la révolution française, échevelée et sanglante, eut foulé aux pieds toutes les gloires nationales; lorsque, enivrée de ses triom-

phes, elle se crut assurée d'une victoire définitive, elle se laissa prendre d'un certain orgueil aristocratique et de race, en opposition directe avec tous ses dogmes. Ce fut alors que les révolutionnaires les plus fameux, fiers comme d'antiques barons féodaux, commencèrent à se montrer scrupuleux et difficiles pour accorder aux étrangers une lettre de naturalisation dans leur très noble famille. Mes lecteurs se rappelleront cette mémorable question adressée par les docteurs de la nouvelle loi à ceux qui se présentaient devant eux avec la robe de candidat : Quel crime as-tu commis ? Malheureux celui qui n'en avait commis aucun ; jamais pour lui ne devait s'ouvrir les portes du Capitole où brillaient, dans leur terrible majesté, les demi-dieux de la révolution ! Le genre humain avait institué la noblesse de la vertu, la révolution a institué celle du crime.

Lorsque, après la révolution de Février, nous avons vu socialistes et républicains se diviser en catégories séparées entre elles par des abîmes formidables ; lorsque les uns, sous le titre de républicains *de la veille*, versèrent le mépris et l'outrage sur les républicains *du lendemain ;* lorque plus heureux, et par conséquent plus altiers, quelques autres se sont levés et ont dit : A nous l'orgueil, parce que le républicanisme est en nous

chose de patrimoine et nous vient par le sang! Qu'est-ce que tout cela signifie? N'est-ce pas affirmer en plein républicanisme toutes les préoccupations de solidarité?

Examinez bien ces écoles les unes après les autres : toutes s'efforcent à l'envi de se constituer en famille, de trouver l'ascendant le plus glorieux. Dans ce groupe de famille, c'est Saint-Simon le très noble qui est cet ascendant; dans cet autre, c'est Fourier l'illustre; dans cet autre, c'est Babeuf le patriote : dans tous il y a un chef commun, un patrimoine commun, une gloire commune, une charge commune; et tous les groupes et toutes les familles unies entre elles par une étroite solidarité, cherchent dans les âges écoulés, une personnalité assez noble, assez élevée, assez illustre pour leur servir à toutes de lien et de centre. Ceux-ci jettent les yeux sur Platon, personnification glorieuse de la sagesse antique; d'autres, élevant leur folle ambition à la hauteur d'un blasphème, les portent sur le Rédempteur du genre humain. Pauvre et abandonné, ils l'oublieraient peut-être; humble, ils le mépriseraient; mais leur insolent orgueil n'oublie pas que pauvre, humble et abandonné, il est Roi et que dans ses veines coule le noble sang des rois. Quant à M. Proudhon, type parfait de l'orgueil socialiste, lequel est à son tour le

type parfait de l'orgueil humain, remontant à des siècles plus éloignés, il recherche ses ancêtres jusque dans ces temps voisins de la création, dans lesquels florissaient chez les Hébreux les institutions mosaïques. Mais je démontrerai en temps et lieu convenable que la noblesse de M. Proudhon est si ancienne et sa race si noble que, pour arriver à la souche, il faut sortir du cercle étroit des temps historiques et remonter jusqu'à des êtres, parmi les plus parfaits et les plus élevés, incomparablement supérieurs aux hommes. Pour le moment, il suffit à mon but de consigner dans cet écrit que les écoles socialistes sont condamnées à la contradiction et à l'absurdité d'une manière irrévocable; que chacun de leurs principes est en opposition avec celui qui le précède et celui qui le suit; que leur conduite est la condamnation complète de leurs théories, et que leurs théories sont la condamnation complète de leur conduite.

Nous n'avons plus maintenant qu'à nous former une idée approximative de ce que serait l'édifice socialiste sans ces défauts de proportion qui le rendent si laid et le mettent hors de tout genre régulier d'architecture. Vu ce qu'est le socialisme actuel dans ses dogmes contradictoires, il ne semble pas hors de propos d'examiner brièvement ce que doit être le socialisme futur quand, par la vertu

mystérieuse qui réside dans toute théorie, il aura perdu par la durée quelque chose de ce qu'il a en lui de contradictoire et d'inconséquent. La méthode à suivre est d'accepter pour point de départ l'une quelconque des propositions affirmées en commun par toutes les écoles et de tirer, l'une après l'autre, les conséquences qu'elle renferme.

La négation fondamentale du socialisme, c'est la négation du péché, cette grande affirmation qui est comme le centre des affirmations catholiques. Cette négation porte avec elle, par voie de conséquence, une série sans fin de négations, les unes relatives à l'Être divin, les autres à l'être humain, et d'autres à l'être social. Parcourir toute cette série serait chose impossible et étrangère d'ailleurs à notre but. Ce qui nous importe seulement, c'est de signaler les plus fondamentales d'entre elles.

Les socialistes nient le péché et conjointement la possibilité du péché. Nier le fait et la possibilité du fait, c'est nier la liberté humaine, qui ne se peut concevoir sans le péché, ou du moins sans le pouvoir dans la nature humaine de tomber de l'innocence au péché. Nier la liberté de l'homme c'est nier la responsabilité de l'homme. La négation de la responsabilité entraîne la négation de la peine, et celle-ci, d'une part, la négation du gouvernement divin, et, de l'autre, la négation des

gouvernements humains. Donc, relativement à la question de gouvernement, la négation du péché conduit au nihilisme.

Nier la responsabilité individuelle, c'est nier la responsabilité en commun. Ce qui se nie de l'individu ne se peut affirmer de l'espèce ; c'est donc la négation de la responsabilité humaine, et puisqu'on ne peut affirmer de quelques-uns ce qu'on nie de chacun et de tous, il s'ensuit qu'une fois niée la responsabilité de l'individu et celle de l'espèce, il faut bien nier la responsabilité de toutes les associations. Cela signifie qu'il n'y a ni responsabilité sociale, ni responsabilité politique, ni responsabilité domestique. Donc, relativement à la question de la responsabilité, la négation du péché conduit au nihilisme.

Nier la responsabilité individuelle, domestique, politique, humaine, c'est nier la solidarité dans l'individu, dans la famille, dans l'État, dans l'espèce, puisque la solidarité n'est autre chose que la responsabilité en commun. Donc, relativement à la solidarité, la négation du péché conduit au nihilisme.

Nier la solidarité dans l'homme, dans la famille, dans l'État, dans l'espèce, c'est nier forcément l'unité dans l'espèce, dans l'État, dans la famille et dans l'homme, puisque entre la solidarité et

l'unité l'identité est si complète que ce qui est un ne se peut concevoir que comme solidaire, et réciproquement. Donc, relativement à la question de l'unité, la négation du péché conduit au nihilisme.

De la négation absolue de l'unité procèdent les négations de l'humanité, de la société, de la famille, de l'homme. En effet, nulle chose n'existe qu'à la condition d'être une, et par là même on ne peut affirmer l'existence de la famille, de la société et de l'humanité qu'à la condition d'affirmer l'unité domestique, politique et humaine. Nier ces trois unités, c'est nier ces trois choses. Affirmer leur existence et nier leur unité, c'est se contredire dans les termes. Chacune de ces choses est nécessairement une, ou elle ne peut être d'aucune manière. Donc si elles ne sont pas *unes* elles n'existent pas, leur nom même est absurde parce qu'il ne représente et ne désigne aucune chose.

Pour nier l'homme individu, on procède différemment. L'homme individu est le seul qui puisse exister, jusqu'à un certain point, sans être un et sans être solidaire : ce qu'on nie de lui en niant son unité et sa solidarité, c'est qu'aux différents moments de sa vie il soit la même personne. S'il n'y a pas de lien qui unisse le présent au passé et à l'avenir, il s'en suit que l'homme n'existe que dans le moment présent. Mais, dans cette supposition, il

est clair que son existence est plutôt phénoménale que réelle. Si je ne vis pas dans le passé, parce qu'il est passé et qu'il n'y a pas de lien entre le passé et le présent : si je ne vis pas dans le futur, parce que le futur n'est pas, et que, dès qu'il sera, le présent ne sera plus : si je ne vis que dans le présent et que le présent n'existe pas, puisqu'au moment où on va l'affirmer il n'est déjà plus, il résulte de là que mon existence est plutôt théorique que pratique, car si je n'existe pas dans tous les temps, je n'existe en aucun temps. Je ne conçois le temps qu'en ses trois formes réunis, et ne puis le concevoir si je les sépare. Qu'est-ce que le passé sinon une chose qui n'est plus ? qu'est-ce que l'avenir sinon une chose qui n'est pas encore ? Qui arrêtera le présent, le temps nécessaire pour l'affirmer après qu'il est sorti de l'avenir et avant qu'il ne tombe dans le passé ? Donc, affirmer l'existence de l'homme après avoir nié l'unité des temps, c'est donner seulement à l'homme l'existence spéculative du point mathématique. Donc la négative du péché aboutit au nihilisme, relativement à l'existence de l'humanité, de la société et de la famille, comme relativement à l'existence de l'homme. Donc toutes les doctrines socialistes, ou pour parler plus exactement, toutes les doctrines rationalistes aboutissent forcément au nihilisme ; et rien de plus natu-

rel et de plus logique, à y bien voir, puisqu'il n'y a hors de Dieu que le néant, que ceux qui se séparent de Dieu aboutissent à ce néant.

Cela posé, je suis en droit d'accuser le socialisme actuel de timidité et de contradiction. Nier le Dieu triple et un pour affirmer un autre dieu; nier l'humanité sous un point de vue pour venir l'affirmer sous un autre; nier la société avec certaines formes, pour l'affirmer ensuite avec des formes différentes; nier la famille d'un côté pour l'affirmer de l'autre; nier l'homme de telle façon pour affirmer l'homme de telle autre façon ou de façon tout opposée, c'est bien là marcher dans la voie de la timidité, des contradictions et des lâches transactions. Le socialisme d'aujourd'hui est encore un semi-catholicisme et rien de plus. Si les limites de cet ouvrage me le permettaient, il ne me serait pas difficile de démontrer que chez le plus avancé de ses docteurs il y a plus d'affirmations catholiques que de négations socialistes; ce qui en résultat donne un catholicisme absurde et un socialisme contradictoire. Toute affirmation d'un dieu, quelle qu'elle soit, vous mène au Dieu des catholiques; toute affirmation de l'humanité vous mène à l'humanité une et solidaire du dogme chrétien; toute affirmation de la société vous amène, tôt ou tard, à l'affirmation catholique sur

les institutions sociales; toute affirmation de la famille vous met dans la nécessité ultérieure d'affirmer, d'une ou d'autre manière, tout ce que le catholicisme affirme et tout ce que le socialisme nie de la famille; enfin toute affirmation de l'homme de telle ou telle façon, aboutit en définitive à l'affirmation d'Adam, l'homme de la Genèse. Le catholicisme est comme ces formidables cylindres sous lesquels, dès que la partie est engagée, passe le tout. C'est par ce formidable cylindre que le socialisme, s'il ne prend un autre chemin, passera, sans laisser de trace, avec tous ses pontifes et tous ses docteurs.

M. Proudhon, qui n'est pas ridicule d'habitude, l'est cependant lorsqu'il formule la négation du gouvernement comme la dernière de toutes les négations, et demande, en prenant une posture triomphante, la première de toutes les palmes socialistes, pour la sublimité de son audace. Les socialistes, en présence des catholiques, ressemblent aux Grecs en présence des prêtres de l'Orient : ce sont des enfants qu'on croirait des hommes. La négation de tout gouvernement est loin d'être la dernière des négations possibles, elle n'est qu'une négation préliminaire que les nihilistes futurs relègueront dans le livre de leurs prolégomènes. Si M. Proudhon ne sort pas de là, il passera comme les

autres, par le cylindre catholique, par où tout passe hormis le néant. Il faut donc, ou affirmer le néant, ou passer avec toutes ses négations et toutes ses affirmations, avec toute son âme et tout son corps par ce terrible cylindre. Tant que M. Proudhon ne prendra pas courageusement son parti, il me laissera le droit de l'accuser devant les rationalistes futurs, comme suspect de catholicisme latent et de modérantisme secret. Les socialistes qui ne veulent pas s'appeler les héritiers du catholicisme, disent d'eux-mêmes qu'ils en sont l'antithèse. Le catholicisme n'est pas une thèse, et conséquemment il ne peut pas être combattu par une antithèse. C'est une synthèse qui embrasse tout, qui contient tout, qui explique tout, et qui ne peut être, je ne dirai pas vaincue, mais même combattue que par une synthèse de même espèce, embrassant à sa façon, contenant et expliquant toutes choses. Toutes les thèses et antithèses humaines s'absorbent amplement dans la synthèse catholique. Elle les attire et les condense en elle avec la force invincible d'une vertu incommunicable. Ceux qui pensent être hors du catholicisme sont en lui, parce qu'il est comme l'atmosphère des intelligences; et les socialistes, ainsi que tous les autres, après des efforts gigantesques pour se séparer de lui, ne sont parvenus qu'à être de mauvais catholiques.

CHAPITRE VI.

Dogmes corrélatifs au dogme de la solidarité. — Les sacrifices sanglants. — Théories des écoles rationalistes sur la peine de mort.

Tandis que le socialisme est un composé incohérent de thèses et d'antithèses qui se contredisent et se détruisent, la grande synthèse catholique résout toutes les choses en l'unité, mettant en elles toutes sa souveraine harmonie. On peut affirmer de ses dogmes qu'ils ne sont qu'un seul, sans cesser d'être divers. Ceux qui précèdent se résolvent si bien en ceux qui suivent, et réciproquement, qu'il est impossible de vérifier quel est le premier et quel est le dernier dans le grand cercle divin. Cette vertu de tous de se pénétrer les uns les autres jusqu'au plus intime de leur essence, défend qu'on affirme ou qu'on nie aucun d'eux isolément; et veut que tous soient affirmés en même temps ou niés tous à la fois. Et comme toutes les affirmations possibles sont épuisées dans leurs affirmations dogmatiques, il s'en suit que je ne connais contre le catholicisme affirmation aucune et négation aucune qui soit particulière : contre sa prodigieuse synthèse, il n'y a qu'une négation absolue. Or, Dieu qui est manifestement dans la parole catholi-

que, a disposé les choses de telle sorte, que cette suprême négation, logiquement nécessaire pour faire contraste à la parole divine, est complètement impossible. En effet, pour tout nier, il faut commencer par se nier soi-même, et celui qui se nie lui-même ne peut aller plus loin et ne peut rien nier après. Ainsi invincible, la parole catholique est éternelle. Depuis le premier jour de la création, elle s'étend dans les espaces et retentit dans les siècles avec une force immense d'expansion et une infinie puissance de retentissement. Sa vertu souveraine n'a pas encore diminué; et quand les temps cesseront de courir, et quand les espaces se resserreront en un point, cette parole ne cessera de retentir éternellement sur les hauteurs éternelles. Tout passe dans ce bas monde : les hommes avec leurs sciences, qui ne sont qu'ignorance; les empires avec leurs gloires, qui ne sont que fumée; seule, cette parole retentissante repose immuable en son être, et le cri unanime de toutes choses la proclame toujours identique.

Le dogme de la solidarité, se confondant avec celui de l'unité, constitue avec lui un seul dogme; et ce dogme, comme ceux de la solidarité et de l'unité qui sont un en leur essence et deux en leurs manifestations, se montre double. En effet, la solidarité et l'unité de tous les hommes entre eux

porte avec soi l'idée de responsabilité en commun, et cette responsabilité suppose, à son tour, que les mérites et les crimes des uns peuvent nuire et profiter aux autres. Quand c'est le dommage qui se communique, le dogme conserve son nom générique de solidarité; il le change en celui de reversibilité quand c'est l'avantage qui se communique. C'est ainsi qu'on dit que nous avons tous péché en Adam, parce que nous sommes tous solidaires avec lui; et que nous avons tous été rachetés en Jésus-Christ, parce que ses mérites sont reversibles sur nous. La différence, on le voit, est ici seulement dans les noms et n'altère en rien l'identité de la chose signifiée. Il en est de même pour les dogmes de l'imputation et de la substitution: l'un et l'autre ne sont autre chose qu'eux-mêmes, considérés dans leur application. En vertu du dogme de l'imputation, nous souffrons tous la peine d'Adam; et en vertu du dogme de la substitution, Notre-Seigneur a souffert pour nous tous. Mais, on le voit, il ne s'agit ici que d'un seul dogme substantiellement. Le principe en vertu duquel nous avons tous été sauvés en Notre-Seigneur, est identique avec celui en vertu duquel nous avons tous été coupables et punis en Adam. Ce principe de solidarité qui explique les deux grands mystères de notre rédemption et de la transmission de la faute,

est expliqué à son tour par cette même transmission et par la rédemption de l'homme. Sans la solidarité, vous ne pouvez pas même concevoir une humanité prévaricatrice et rachetée ; et, d'un autre côté, il est évident que si l'humanité n'a été ni rachetée par Jésus-Christ, ni prévaricatrice en Adam, elle ne peut être conçue comme étant une et solidaire.

Ce dogme, joint à celui de la prévarication adamique, nous révélant la vraie nature de l'homme, Dieu n'a pas permis qu'il tombât dans l'oubli des peuples. Voilà pourquoi toutes les nations du monde lui rendent le plus éclatant témoignage, et pourquoi ce témoignage est si éloquemment consigné dans l'histoire. Il n'est peuple si cultivé, ni tribu si inculte qui n'aient cru que les péchés de quelques-uns puissent attirer la colère de Dieu sur les têtes de tous, et que tous puissent être délivrés de la peine et de la faute transmises par l'offrande d'une victime en parfait holocauste. Dieu condamne le genre humain pour le péché d'Adam et le sauve pour les mérites de son Fils bien-aimé. Noé, inspiré de Dieu, maudit en Chanaan toute sa race; Dieu bénit en Abraham, en Isaac et en Jacob toute la race des Hébreux. Quelquefois il sauve des fils coupables à cause des mérites de leurs ascendants; d'autrefois il châtie jusque dans la dernière géné-

ration les péchés d'ascendants coupables : et de toutes ces choses que la raison tient pour incroyables, aucune n'a causé ni étonnement ni répugnance au genre humain, qui les a crues de la foi la plus ferme et la plus robuste. Œdipe est coupable, et les dieux versent sur Thèbes la coupe de leur fureur ; Œdipe est l'objet de la colère divine, et les bénéfices de son expiation sont reversibles sur Thèbes. Au jour le plus grand et le plus solennel de la création, lorsque le Dieu fait homme allait proclamer par sa mort la vérité de tous ces dogmes, il arriva que le peupe déicide le devança en les proclamant et en les confessant lui-même. D'une voix surnaturelle et avec un rugissement sinistre, il proféra ces redoutables paroles : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Dieu permit, il semble, qu'ici se condensassent et les temps et les dogmes : le même jour, le même peuple, en le frappant de mort, impute à *un* seul, et punit en lui les péchés de tous ; et il demande l'application du même dogme à lui-même en déclarant ses fils solidaires de ses péchés. Et le même jour où cela se proclame par tout un peuple, Dieu proclame et ce même dogme, en se faisant solidaire de l'homme, et le dogme de la réversibilité, en demandant au Père pour prix de sa douleur le pardon de ses ennemis ; et le dogme de

la substitution en mourant pour eux ; et le dogme de la rédemption, conséquence de tous les autres, le pécheur étant racheté, parce que le substitué, qui a souffert la mort en vertu du dogme de la solidarité, a été accepté en vertu de celui de la réversibilité.

Tous ces dogmes proclamés en un même jour par un peuple et par un Dieu, et accomplis après cette proclamation dans la personne d'un Dieu et dans les générations d'un peuple, ont été proclamés et accomplis, quoique imparfaitement, depuis le commencement du monde et ont été symbolisés dans une institution avant d'être accomplis dans une personne.

L'institution qui les symbolisait est celle des sacrifices sanglants. Cette institution mystérieuse et, humainement parlant, inconcevable, est un fait si universel et si constant, qu'il existe simultanément dans tous les temps et dans toutes les régions de la terre. De sorte que, de toutes les institutions sociales, la plus universelle est précisément la plus inconcevable et celle qui paraît le plus absurde. Et c'est une chose digne de remarque : cette universalité est un attribut commun à l'institution dans laquelle ces dogmes sont symbolisés, à la personne dans laquelle ils s'accomplirent, et aux dogmes eux-mêmes qui furent symbolisés

dans cette institution et accomplis dans cette personne.

L'imagination même ne peut parvenir à se figurer d'autres dogmes, une autre personne, une autre institution plus universels. Les dogmes contiennent toutes les lois qui régissent les choses humaines; la personne contient la divinité et l'humanité tout ensemble; l'institution est commémorative de ce que ces dogmes contiennent d'universel, symbolique de cette unique personne, en qui est l'universalité par excellence, et, considérée en elle-même, elle s'étend jusqu'aux bornes du monde et franchit les limites de l'histoire.

Abel est le premier homme qui offrit à Dieu un sacrifice sanglant, et ce sacrifice, par ce qu'il avait de sanglant, fut agréable aux yeux de Dieu, tandis que celui de Caïn, qui consistait en fruits de la terre, lui fut désagréab'e. Ce qu'il y a ici de singulier et de mystérieux, c'est que celui qui verse le sang en sacrifice expiatoire, hait le sang et meurt pour ne pas répandre le sang de celui qui le tue; tandis que celui qui refuse de verser le sang comme signe d'expiation, aime le sang au point de répandre le sang de son frère. Comment se fait-il que le sang, versé d'une manière, purifie, et versé d'une autre manière, souille? Pourquoi tous versent-ils le sang, bien que de différente manière?

Depuis cette première effusion de sang, le sang n'a cessé de couler, et il ne coule jamais sans condamner les uns et sans purifier les autres, conservant toujours entière sa vertu qui condamne et sa vertu qui purifie. Tous les hommes qui vinrent après Abel le juste et Caïn le fratricide, approchèrent plus ou moins de l'un de ces deux types, de l'une de ces deux cités, gouvernées par des lois contraires et des gouverneurs de noms différents, la cité de Dieu et la cité du monde. Ces deux cités sont contraires, non point parce que dans l'une on verse le sang et que dans l'autre on ne le verse pas, mais parce que dans l'une c'est l'amour et dans l'autre la vengeance qui le verse; dans l'une il est offert à l'homme, et dans l'autre à Dieu, en sacrifice expiatoire et en agréable holocauste.

Le genre humain, sur qui le vent des traditions bibliques n'a cessé de souffler de tous les points, a toujours cru d'une foi invincible ces trois choses: que le sang doit être versé; que versé de cette manière il purifie; que versé de cette autre manière il rend coupable. Ces trois vérités sont clairement attestées par l'histoire, pleine de guerres cruelles, de conquêtes sanglantes, de bouleversements, de destructions fameuses, de morts atroces, de victimes pures placées sur les autels fumants, de frères soulevés contre frères, de riches

contre pauvres, de pères contre fils, la terre entière formant une sorte de lac de sang que ni les vents, ni les ardeurs du soleil ne dessèchent jamais. Elles sont non moins clairement attestées par les sacrifices sanglants offerts à Dieu sur tous les autels de la terre, et enfin, par la législation de tous les peuples, d'après laquelle celui qui ôte la vie à son semblable est excommunié et perd la sienne, exclus de la communion des vivants. Dans la tragédie d'Oreste, Euripide met ces paroles dans la bouche d'Apollon : « Hélène n'est pas » coupable de la guerre de Troyes : sa beauté n'a » été que l'instrument dont les dieux se servirent » pour allumer la guerre entre deux peuples, et » faire couler le sang qui devait purifier la » terre souillée d'une multitude de crimes. » Écho des traditions populaires et des traditions humaines, le poète attribue au sang cette vertu secrète de purification, qui est en lui d'une manière cachée, par une cause mystérieuse.

Le sacrifice reposant sur la supposition de l'existence de cette cause et de cette vertu, il est clair que le sang a dû acquérir cette vertu sous l'empire de cette cause, à une époque antérieure à celle des sacrifices sanglants ; et comme ces sacrifices sont institués du temps d'Abel, il est hors de doute que

la cause et la vertu dont nous parlons sont antérieurs à Abel et contemporains d'un grand évènement paradisiaque, où cette vertu et sa cause doivent avoir nécessairement leur principe. Ce grand événement est la prévarication du premier homme. La chair étant coupable dans Adam, et dans la chair d'Adam, celle de toute l'espèce, il fallait, pour que la peine fût proportionnée à la faute, que la peine pénétrât dans la chair comme la faute elle-même : d'où la nécessité de l'effusion perpétuelle du sang humain. La promesse d'un rédempteur avait néanmoins suivi la faute d'Adam, et cette promesse eut le pouvoir de suspendre la sentence de condamnation jusqu'à l'arrivée de *Celui qui devait venir*. Voilà pourquoi Abel, dépositaire par Adam et de la sentence de condamnation et de la suspension de la sentence jusqu'à la venue du substitué, qui devait souffrir la peine pour le coupable, institua l'unique sacrifice qui pouvait être agréable aux yeux de Dieu : le sacrifice commémoratif et symbolique.

Le sacrifice d'Abel fut si parfait qu'il renferma en lui d'une manière prodigieuse tous les dogmes catholiques. Comme sacrifice en général, il fut un acte de reconnaissance et d'adoration envers le Dieu tout-puissant et souverain. Comme sacrifice sanglant, il fut la proclamation du dogme de la pré-

varication d'Adam, et du dogme de la liberté du prévaricateur qui sans le libre arbitre n'aurait pas été coupable; et du dogme de la transmission de la faute et de la peine, sans lequel Adam aurait dû se donner en sacrifice; et du dogme de la solidarité, sans lequel Abel n'aurait pas eu le péché par héritage. Ce sacrifice fut en même temps, à l'égard de Dieu, la reconnaissance de sa justice et du soin qu'il prend des choses humaines. Considéré sous le point de vue des victimes offertes au Seigneur, il fut à la fois la commémoration de la promesse qui accompagna la peine du vrai coupable; et celle de la réversibilité, en vertu de laquelle ceux qui étaient punis pour la faute d'Adam devaient être délivrés par les mérites d'un autre; et celle de la substitution, en vertu de laquelle Celui dont la venue était promise devait s'offrir en sacrifice pour tout le genre humain. Enfin les victimes étant des agneaux sans tache et premier-nés, le sacrifice d'Abel fut le symbole du sacrifice véritable, dans lequel cet agneau de toute pureté et de toute douceur, Fils unique du Père, devait s'offrir en holocauste sacré pour les crimes du monde. Ainsi, le catholicisme tout entier, le catholicisme qui explique et contient toutes choses, se trouve, par un prodige de condensation, expliqué et contenu dans le premier sacrifice sanglant offert à Dieu par un homme.

Quelle est donc dans la religion catholique cette vertu qui la fait se dilàter et se condenser à l'infini ? Quelles sont ces chôses qui, dans leur immense diversité, sont toutes renfermées dans un symbole ? Et quel symbole est celui qui est assez vaste et assez parfait pour contenir tant et de si grandes choses ? Des consonnances et des harmonies si sublimes, de si souveraines et de si belles perfections sont tellement au-dessus de l'homme qu'elles surpassent, non-seulement tout ce que nous entendons, mais tout ce que nous désirons et tout ce que nous imaginons.

En passant des pères aux fils, la tradition vint à s'effacer et à s'obscurcir peu à peu dans la mémoire et dans l'entendement des hommes. Dieu ne permit point dans son infinie sagesse, que ces grands échos des traditions bibliques cessassent de retentir sur toute la terre ; mais au milieu du tumulte des peuples, précipités les uns contre les autres et tous aux pieds des idoles, ces échos s'altérèrent et s'affaiblirent jusqu'au point de perdre leur voix sonore et de se convertir en sons vagues, intermittents, confus. Ce fut alors que de l'idée vague d'une faute enracinée dans le sang, les hommes conclurent à la nécessité d'offrir en sacrifice à Dieu le sang même de l'homme. Le sacrifice cessa d'être symbolique pour être réel ; mais comme il était dans l'intention divine de ne don-

ner efficacité et vertu qu'au seul sacrifice du Rédempteur, ces sacrifices humains manquèrent d'efficacité et de vertu. Néanmoins, tout imparfaits et inefficaces qu'ils étaient, ils contenaient virtuellement en eux, d'une part, le dogme du péché originel, celui de sa transmission et celui de la solidarité; de l'autre, le dogme de la réversibilité et celui de la substitution, bien qu'ils n'arrivassent pas à symboliser ni la substitution véritable, ni le véritable substitué.

Lorsque les anciens cherchaient une victime innocente et sans tache, la couronnaient de fleurs et la conduisaient à l'autel pour apaiser par sa mort la colère divine, en payant la dette du peuple, ils devinaient une grande partie de la vérité. Ils affirmaient en cela que la justice divine devait être apaisée, et qu'elle ne pouvait l'être que par l'effusion du sang ; qu'un seul pouvait satisfaire pour tous; que la victime de rachat devait être innocente. En toutes ces choses ils étaient sur la voie de la vérité, puisque toutes ces choses ne sont que l'affirmation implicite des grands dogmes catholiques. Leur seule erreur était de croire qu'il pouvait se trouver un homme innocent et justifié au point et de manière à pouvoir être offert efficacement en sacrifice pour les péchés du peuple, en qualité de victime rédemptrice. Cette seule erreur, ce seul

oubli d'un dogme catholique changea le monde en un lac de sang, et aurait suffi, à défaut d'autres, pour empêcher l'avènement de toute civilisation véritable. La barbarie, et une barbarie féroce et sanglante, est la conséquence légitime, nécessaire, de l'oubli d'un dogme chrétien quelconque.

L'erreur que je viens de signaler n'était erreur que sous un seul rapport et sous un certain point de vue : le sang de l'homme ne peut expier le péché originel, qui est le péché de l'espèce, le péché humain par excellence ; néanmoins il peut expier et il expia certains péchés individuels. De là découle non-seulement la légitimite, mais la nécessité et la convenance de la peine de mort. L'universalité de son institution atteste l'universalité de la croyance du genre humain en l'efficacité purifiante du sang versé d'une certaine manière : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (Hébr., ch. 9, v. 22). Le sang du Rédempteur a pu seul éteindre la dette contractée avec Dieu par le genre humain tout entier, dans la personne d'Adam. Partout où la peine de mort a été abolie, la société a perdu le sang par tous ses pores. Sa suppression dans la Saxe royale fut suivie de cette grande et acharnée bataille de mai qui, poussant l'État à deux doigts de l'abîme, ne lui laissa pour tout moyen de salut que le recours à une intervention étrangère. Le seul principe de

sa suppression proclamé à Francfort au nom de la patrie commune, mit les affaires de l'Allemagne en désordre plus grand et en plus grande confusion qu'à aucune époque de sa turbulente histoire. L'abolition de la peine de mort par le gouvernement provisoire de la République française fut suivie de ces terribles journées de juin qui vivront éternellement avec toutes leurs horreurs dans le souvenir des hommes; et une série épouvantable de pareils jours aurait continué, si une victime sainte et agréable n'était venue se placer entre les colères de Dieu et les fautes de ce gouvernement coupable et de cette cité pécheresse. Jusqu'où peut aller la vertu de ce sang auguste et innocent, nul ne pourrait le dire, nul ne le sait. Mais, humainement parlant, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti par les faits, que le sang coulera encore en abondance, jusqu'à ce que la France rentre sous la juridiction de cette loi providentielle que jamais peuple n'a impunément foulée aux pieds.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans faire ici une réflexion qui me paraît de la plus haute importance. Si l'abolition de la peine de mort pour délits politiques a produit de tels effets, jusqu'où ses ravages n'iraient-ils pas si on l'étendait aux délits communs? Or, s'il est pour moi une chose évidente, c'est que la suppression de l'une entraîne

la suppression de l'autre dans un temps plus ou moins long. Et il me semble de même, que l'abolition de la peine de mort dans les deux cas, entraîne la suppression de toute pénalité humaine. Supprimer la peine la plus forte pour les délits qui attaquent la sécurité de l'État, et avec elle la sécurité des individus qui le composent, et conserver cette peine pour les délits commis contre les simples particuliers, est à mes yeux une inconséquence monstrueuse qui ne peut résister longtemps à la marche logique et conséquente des évènements humains. D'un autre côté, supprimer comme excessive, dans l'un et l'autre cas, la peine de mort, c'est supprimer toute espèce de pénalité pour les délits moindres; car une fois appliquée aux premiers une peine qui n'est pas la peine de mort, toute autre peine, appliquée aux seconds, manquera nécessairement aux règles de bonne progression, et sera combattue comme oppressive et injuste.

Si la suppression de la peine de mort pour les délits politiques se fonde sur la négation du délit politique; et si cette négation se tire de la faillibilité de l'État en ces matières, il est évident que tout système de pénalité vient à bas, car la faillibilité dans les choses politiques, suppose la faillibilité dans les choses morales, et la faillibilité dans les unes et dans les autres entraîne l'incompétence

radicale de l'État pour qualifier délit aucune action humaine. Or, comme cette faillibilité est un fait, il s'en suit qu'en matière de pénalité tous les gouvernements sont incompétents, parce qu'ils sont tous faillibles.

Celui-là seul peut accuser de délit qui peut accuser de péché ; et celui-là seul peut imposer des peines pour l'un qui peut imposer des peines pour l'autre. Les gouvernements n'ont de compétence pour imposer une peine à l'homme, qu'en leur qualité de délégués de Dieu, et la loi humaine n'a de force que lorsqu'elle est le commentaire de la loi divine. Les gouvernements qui nient Dieu et sa loi, se nient eux-mêmes. Nier la loi divine et affirmer la loi humaine, affirmer le délit et nier le péché, nier Dieu et affirmer un gouvernement quelconque, c'est nier cela même qu'on affirme, affirmer cela même qu'on nie, c'est tomber en une contradiction palpable et évidente. C'est alors que s'élève le vent des révolutions, lequel rétablit promptement l'empire de la logique qui préside à la marche des évènements, en supprimant par une affirmation absolue et inexorable, ou par une négation absolue et péremptoire les contradictions humaines.

L'athéisme de la loi et de l'État, ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la sécularisa-

tion complète de l'État et de la loi est une théorie qui ne s'accorde pas bien avec la théorie de la pénalité : l'une vient de l'homme en son état de séparation d'avec Dieu, l'autre vient de Dieu, en son état d'union avec l'homme.

Il semble que les gouvernements connaissent par un instinct infaillible qu'ils ne peuvent être justes et forts qu'au nom de Dieu seul. Aussi, dès qu'ils commencent à se séculariser ou à se séparer de Dieu, ils se relâchent dans la pénalité, comme s'ils sentaient que leur droit se diminue. Les théories relâchées des criminalistes modernes sont contemporaines de la décadence religieuse, et leur prédominence dans les codes accompagne la sécularisation complète des pouvoirs politiques. Le criminel s'est alors, peu à peu, transformé à nos yeux, au point de paraître aux fils un objet de commisération, lui qui était pour les pères un objet d'horreur. Celui qu'on appelait hier criminel, on l'appelle aujourd'hui excentrique ou fou. Les rationalistes modernes appellent le crime malheur. Un jour viendra où le gouvernement passera aux mains des *malheureux*, et alors on ne connaîtra plus d'autre crime que l'innocence Les théories pénales des monarchies absolues, aux jours de leur décadence, ont donné naissance aux théories libérales qui ont poussé les choses au point périlleux

où nous les voyons. Après les libéraux viennent les socialistes avec leurs théories des saintes insurrections et des crimes héroïques : et ces théories ne seront pas les dernières, car dans les horizons lointains commencent à poindre de plus sanglantes aurores. Le nouvel évangile du monde s'écrit peut-être dans un bagne. Le monde n'aura que ce qu'il mérite quand il sera évangélisé par ces futurs apôtres.

Ceux qui ont fait croire aux peuples que la terre peut être un paradis, leur ont fait croire plus facilement que la terre doit être un paradis où le sang ne coulera jamais. Le mal n'est pas dans l'illusion ; il est en ce que, précisément au jour et à l'heure où cette illusion serait crue de tous, le sang jaillirait même des rochers, et la terre deviendrait un enfer. Dans cette vallée obscure, l'homme ne peut aspirer à une félicité impossible sans perdre le peu de bonheur qui est à sa portée.

CHAPITRE VII.

Récapitulation — Inefficacité de toutes les solutions proposées. — Nécessité d'une solution plus haute.

Nous avons vu jusqu'ici de quelle manière la liberté de l'homme et celle de l'ange, la faculté de

choisir entre le bien et le mal, qui constitue son imperfection et son danger, était non-seulement justifiée, mais utile. Nous avons vu aussi comment, de l'exercice de cette liberté ainsi constituée, le mal est sorti avec le péché, lequel a profondément altéré l'ordre établi de Dieu dans les choses et la manière d'être très convenable de toutes les créatures. Après nous être rendu compte des désordres de la création, nous nous sommes proposé de démontrer et nous avons démontré complètement, selon nous, que l'ange et l'homme, ayant été doués du redoutable pouvoir de tirer le mal du bien et de corrompre toutes choses, l'un par sa révolte, l'autre par sa désobéissance, et tous deux par leur péché, Dieu, pour faire contraste à cette liberté perturbatrice, s'est réservé le pouvoir de tirer le bien du mal, l'ordre du désordre, et en use très miséricordieusement pour mettre les choses en un état mieux réglé et plus parfait encore qu'avant la révolte de l'ange et le péché de l'homme. Comme il était impossible d'éviter le mal sans supprimer la liberté angélique et la liberté humaine, qui étaient un grand bien, Dieu fit en sorte que le mal, sans être supprimé, se transformât au point de devenir, dans sa main puissante, un instrument d'utilité plus grande et de plus hautes perfections.

Nous avons observé que la fin générale des choses était de manifester, toutes à leur manière, les sublimes perfections de Dieu, d'être comme les étincelles de sa beauté et les magnifiques reflets de sa gloire. Nous avons vu que de la désobéissance humaine et de la révolte angélique, considérées sous le point de vue de ce bien universel, découlèrent des grâces incomparables : par suite de l'une et de l'autre, les créatures qui ne réfléchissaient auparavant que la bonté et la magnificence de Dieu, réfléchirent aussi toute la sublimité de sa miséricorde et toute la grandeur de sa justice. L'ordre n'a été universel et absolu que lorsque les créatures eurent en elles tous ces splendides reflets.

Des problèmes relatifs à l'ordre universel des choses, nous sommes arrivé à ceux qui se rapportent à l'ordre général des choses humaines. En parcourant ce vaste champ, nous avons vu le mal se propager dans l'humanité par le péché ; nous avons vu de quelle manière l'humanité exista en Adam ; comment l'espèce pécha dans l'individu ; comment le péché, considéré en lui-même, a eu le pouvoir de troubler l'ordre de l'univers et, à plus forte raison, celui des choses humaines. Pour l'intelligence de tout ce qui précède et de ce que nous dirons encore, il convient de remar-

quer ici que, la fin universelle des choses étant de manifester les perfections divines, la fin particulière de l'homme est de conserver son union avec Dieu, lieu de sa joie et de son repos. Le péché a détruit l'ordre des choses humaines en brisant cette union, fin spéciale de l'homme; dès-lors, le problème, relativement à l'humanité, consiste à vérifier de quelle manière le mal peut être vaincu dans ses effets et dans sa cause : dans ses effets, c'est-à-dire dans la corruption de l'individu et de l'espèce avec toutes ses conséquences; dans sa cause, c'est-à-dire dans le péché.

Dieu, qui est très simple dans ses œuvres, parce qu'il est très parfait dans son essence, vainc le mal dans sa cause et dans ses effets par la secrète vertu d'une seule transformation, mais si radicale et si prodigieuse, que par elle tout ce qui était mal se change en bien, et tout ce qui était imperfection se change en perfection souveraine. Jusqu'ici nous avons exposé comment Dieu transforme en instruments du bien les effets mêmes du mal et du péché. Tous procédant d'une corruption primitive de l'individu et de l'espèce, ils ne sont dans l'individu et dans l'espèce considérés en eux-mêmes, qu'un malheur lamentable. Qui dit malheur, dit effet nécessaire : et si la cause de l'effet est de celles qui agissent d'une manière con-

stante, cet effet, ou malheur, est de sa nature invincible. Imposant le malheur comme une peine, Dieu a rendu possible sa transformation au moyen de l'acceptation volontaire de l'homme. Lorsque l'homme, aidé de Dieu, accepte héroïquement son malheur comme une juste peine, son malheur considéré en lui-même, ne change pas de nature, ce qui serait totalement impossible; mais il acquiert une nouvelle et extraordinaire vertu, la vertu expiatoire et purifiante. Conservant toujours son invincible identité, il produit des effets qui naturellement ne sont pas en lui, toutes les fois qu'il se combine d'une manière surnaturelle avec l'acceptation volontaire. Cette doctrine consolante et sublime, nous vient en même temps de Dieu, de la raison et de l'histoire, ce qui constitue une vérité rationnelle, historique et dogmatique.

Le dogme de la transmission de la faute et de la peine, et celui de l'action purifiante de la peine librement acceptée, nous conduit naturellement à l'examen des lois organiques de l'humanité, lesquelles expliquent parfaitement toutes ses évolutions historiques et tous ses mouvements. L'ensemble de ces lois constitue l'ordre humain, et le constitue de telle sorte qu'il ne peut être imaginé d'une autre manière.

Après avoir exposé les solutions catholiques de

ces profonds et redoutables problèmes relatifs, les uns à l'ordre universel, les autres à l'ordre humain, nous avons exposé les solutions inventées par l'école libérale et par les socialistes modernes. Nous avons fait ressortir, d'un côté, les consonnances et les harmonies sublimes des dogmes catholiques; de l'autre, les extravagantes contradictions des écoles rationalistes. L'impuissance radicale de la raison pour trouver la solution convenable de ces problèmes fondamentaux, explique l'incohérence et la contradiction qui se remarquent dans les solutions humaines; et ces incohérentes contradictions démontrent à leur tour l'impossibilité absolue où est l'homme, abandonné à lui-même, de s'élever avec ses propres ailes à ces hauteurs escarpées et sereines où Dieu a placé les lois secrètes de toutes choses. De cet examen, jusqu'à un certain point prolixe, si l'on fait attention aux limites étroites de cet ouvrage, il résulte jusqu'à l'évidence : premièrement, que toute négation et toute affirmation d'un seul dogme catholique entraîne ou la négation de tous ou l'affirmation de tous : ce qui démontre invinciblement que le catholicisme est une immense synthèse en dehors des lois de l'espace et du temps; secondement, que nulle école rationaliste ne nie tous les dogmes catholiques à la fois : d'où il suit

qu'elles sont toutes condamnées à l'inconséquence et à l'absurdité ; troisièmement, qu'il est impossible de sortir de l'absurdité et de l'inconséquence sans accepter absolument toutes les affirmations catholiques, ou sans les nier radicalement toutes et tomber dans le nihilisme.

Ayant examiné séparément chacun des dogmes relatifs à l'ordre universel et à l'ordre humain, nous avons considéré leur bel et magnifique ensemble dans l'institution des sacrifices sanglants, dont l'origine remonte à ce premier âge qui suivit immédiatement la catastrophe paradisiaque. Nous avons vu qu'ils sont, d'un côté, la commémoration mystérieuse de cette grande tragédie et de la promesse d'un rédempteur faite de Dieu à nos premiers parents ; de l'autre, l'incarnation des dogmes de la solidarité, de la réversibilité, de l'imputation et de la substitution ; enfin, le symbole très parfait du sacrifice futur, tel qu'il fut réalisé dans la plénitude des temps. Les traditions bibliques s'étant effacées, le monde oublia la signification propre de l'institution, qui se corrompit de toutes parts. Cette corruption explique l'usage universel des sacrifices humains ; lesquels rendent témoignage à la vérité de la tradition, tout en s'écartant d'elle en ces points tombés du souvenir des peuples. Nous avons signalé la

grande erreur et le grand enseignement qui se trouvent réunis dans cette institution, inexplicable à première vue par ce qu'elle a de profondément mystérieux : la grande erreur est d'attribuer à l'homme la vertu expiatoire de Celui qui devait se substituer lors de l'accomplissement des temps, suivant les anciennes prophéties et les anciennes traditions ; le grand enseignement est d'attribuer au sang humain, versé d'une certaine façon, la vertu d'apaiser en quelque sorte et jusqu'à un certain point la colère divine.

L'enchaînement et la connexion de ces déductions, nous ont amené à l'examen de la peine de mort, universellement établie sur toute la terre comme une confession de la vertu qui est dans le sang, confession faite dans tous les temps, par tout le genre humain. Là, nous avons interrogé les écoles rationalistes, et là encore leurs réponses et leurs solutions nous ont paru contradictoires et absurdes. Les poussant de contradiction en contradiction, nous les avons acculées à l'alternative de choisir entre l'acceptation de la peine de mort pour les crimes politiques comme pour les crimes communs, et la négation radicale et absolue du crime à la fois et de la peine.

Arrivés à ce point de la discussion, nous n'avons

plus, pour la mener heureusement à fin, qu'à nous approcher, avec une sainte terreur, avec un silencieux et profond respect, du mystère des mystères, du sacrifice des sacrifices, du dogme des dogmes. Jusqu'ici nous avons vu, d'une part, les merveilles de l'ordre divin ; de l'autre, l'harmonie de l'ordre universel ; enfin la parfaite convenance de l'ordre humain. Il faut maintenant nous transporter sur un sommet plus élevé, sur celui qui domine et commande tous les sommets catholiques. Là est assis dans toute sa majesté miséricordieuse et redoutable Celui qui devait venir et qui est venu, et qui, en venant, a tout attiré à soi, a tout lié à soi par un lien plein de force et d'amour. Il est la solution de tous les problèmes, l'objet de toutes les prophéties, le figuré de toutes les figures, la fin de tous les dogmes, le confluent de l'ordre divin, de l'ordre universel, de l'ordre humain, la clé de tous les secrets, la lumière de toutes les énigmes, le promis de Dieu, le désiré des patriarches, l'attendu des nations, le Père de tous les affligés, le vénéré des chœurs des peuples et des chœurs des anges : il est l'alpha et l'omega de toutes les choses.

L'ordre universel consiste en ce que tout s'ordonne harmonieusement pour la fin suprême imposée de Dieu à l'universalité des choses. Le bien

suprême des choses est dans la manifestation extérieure des divines perfections. Toutes les créatures chantent la bonté et la magnificence et la toute-puissance de Dieu ; les saints exaltent sa miséricorde ; les réprouvés proclament sa justice. Mais quelle créature parmi les créatures célèbre son amour d'une manière spéciale, comme les réprouvés célèbrent sa justice et les saints sa miséricorde ? Il faut que dans l'univers, formé pour manifester les perfections divines, une voix universelle s'élève, exaltant sans fin le divin amour, cette dernière touche de la perfection divine !

L'ordre humain, c'est l'union de l'homme avec Dieu ; et cette union, dans notre condition actuelle et dans notre actuelle séparation, ne se peut réaliser que par un effort gigantesque pour nous élever jusqu'à Dieu. Mais qui demande un effort à celui qui est sans force ? Qui ordonne de se lever et de gravir le plus haut sommet d'une montagne à celui qui est tombé dans la profondeur de la vallée et qui porte sur ses épaules le poids de son péché ? Je sais que l'acceptation héroïque et volontaire de ma douleur et de ma croix m'élèverait au-dessus de moi-même ; mais comment aimerai-je ce que naturellement j'abhorre ? comment haïrai-je ce que naturellement j'aime ? et cela volontairement ? On m'ordonne d'aimer Dieu et je

sens bouillonner dans mes veines l'amour corrosif de ma chair. On m'ordonne de marcher, et je suis enchaîné. Avec mon péché je ne puis mériter, et je ne puis me séparer de mon péché qui me tient garrotté, si on ne me l'ôte. Nul ne peut me l'ôter s'il n'a pour moi un amour infini. Je suis le jouet de Dieu et la fable de l'univers. En vain parcourrai-je toute la surface de la terre, mon malheur me suivra partout; en vain lèverai-je les yeux vers ce ciel d'airain qui n'a jamais fait descendre sur mon front un rayon d'espérance !

S'il en est ainsi, évidemment l'édifice catholique, que nous venons d'élever si péniblement, croule faute de cette splendide coupole qui doit l'achever et le couronner. Nouvelle Babel bâtie par l'orgueil et fondée sur le sable mouvant, elle sera le jouet des vents et de l'orage. L'ordre humain, l'ordre divin, l'ordre universel ne sont que des mots sonores; tous ces terribles problèmes qui tiennent l'humanité pensive et attristée, demeurent enveloppés dans leur obscurité insondable, et l'appareil des solutions catholiques est vain. Mieux liées entre elles que les solutions rationalistes, leur lien cependant n'est pas si solide qu'il puisse résister à l'effort de la raison humaine. Si le catholicisme ne révèle rien de plus, n'enseigne rien de plus, ne contient rien de

plus que ce qui est dit, enseigné et contenu dans ces solutions, le catholicisme n'est qu'un système philosophique moins imparfait que les systèmes antérieurs, mais qui sera, selon toutes les probabilités, moins parfait que les systèmes futurs. Dès aujourd'hui, on peut le taxer d'impuissance notoire devant les grands problèmes relatifs à Dieu, à l'univers et à l'homme. Dieu n'est point parfait, s'il n'aime pas d'un amour infini; l'ordre n'existe pas dans l'univers, s'il n'y a rien dans l'univers qui manifeste cet amour; et quant à l'homme, il est tombé dans un désordre si invincible qu'il ne peut se sauver s'il n'est aimé infiniment.

Inutile de dire que Dieu étant infiniment bon et infiniment miséricordieux, l'amour est supposé et comme caché dans son infinie bonté et dans son infinie miséricorde : car l'amour est par lui-même une chose si principale que lorsqu'il existe il domine et commande toutes les autres. L'amour n'est pas contenu, il contient; il se déclare, il ne se cache pas : telle est sa condition qu'il ne peut être nulle part sans paraître seul et sans tout soumettre. Il ne s'ordonne à aucune fin, il ordonne toutes choses par rapport à lui. Celui qui aime, s'il aime bien, doit sembler fou ; et pour être infini, l'amour doit sembler une folie sans mesure.

Il y a une voix qui est dans mon cœur, qui est mon cœur lui-même, qui est en moi, qui est moi-même, et qui me dit : Si tu veux connaître le vrai Dieu, vois qui t'aime jusqu'à devenir fou pour toi, et qui t'aide à l'aimer jusqu'à devenir fou pour lui ; c'est le Dieu véritable : parce qu'en Dieu est le bonheur, et le bonheur n'est autre chose qu'aimer perpétuellement et perpétuellement vivre dans une extase d'amour. Qu'on ne m'appelle pas si on ne m'aime pas ; je ne répondrai pas à l'appel. Mais si la voix que j'entends est une voix d'amour, « Me voici ! » répondrai-je aussitôt ; et je suivrai celui qui m'aime, sans demander où il va, où il me conduit ; car où il me conduira, où il voudra que j'aille, nous y serons, lui, moi et notre amour : lui et moi c'est le ciel. Ainsi voudrais-je aimer et je sais que je ne puis aimer ainsi, et que je n'ai personne à aimer ainsi ; et cependant c'est pour cela que je m'agite et me tourmente dans un cercle sans issue. Qui me donnera des ailes comme à la colombe pour parcourir d'autres régions, pour m'élever à d'autres hauteurs.

CHAPITRE VIII.

De l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption du genre humain.

Nous avons dit que la constitution complète tant de l'ordre universel que de l'ordre humain, dépendait de deux problèmes à résoudre. Dieu a tiré le bien de la prévarication primitive, qui a été pour lui l'occasion de manifester deux de ses plus grandes perfections, son infinie justice et son infinie sagesse. Ce n'était pas assez. Pour que cet ordre et ce concert qui attestent Dieu en toutes ses œuvres, régnassent dans les choses de la création et spécialement dans les choses humaines, il convenait en outre que le péché même de la prévarication fût effacé complètement : quelque bien que Dieu en tirât, le mal par excellence subsistant toujours eût été comme un défi à la toute-puissance divine. D'un autre côté, rien ne convenait mieux à la miséricorde infinie de Dieu que de tendre une main souveraine et clémente à l'invincible faiblesse de l'homme, afin qu'il pût s'élever au-dessus de sa misérable condition et transformer les conséquences du péché en instruments de son propre salut. Effacer le péché et fortifier le pécheur de manière

qu'il puisse après sa chute se relever librement et méritoirement, voilà le grand problème que le catholicisme doit résoudre après avoir résolu tous les autres, s'il veut être autre chose qu'un des nombreux systèmes laborieusement imparfaits qui constatent la profonde et radicale impuissance de la raison humaine.

Le catholicisme résout ces deux grands problèmes par le plus élevé, le plus ineffable, le plus incompréhensible, le plus glorieux de ses mystères. Les divines perfections sont toutes réunies dans ce mystère sublime. Dieu y est avec sa redoutable toute-puissance, sa parfaite sagesse, sa merveilleuse bonté, sa terrible justice, son immense miséricorde, et surtout avec cet ineffable amour qui domine et commande toutes ses autres perfections, qui ordonne à sa miséricorde d'être miséricordieuse, à sa justice d'être juste, à sa bonté d'être bonne, à sa sagesse d'être sage, à sa toute-puissance d'être toute-puissante. Car Dieu n'est ni toute-puissance, ni sagesse, ni bonté, ni justice, ni miséricorde : Dieu est amour et rien qu'amour, mais cet amour est de soi tout-puissant, très sage, très bon, très juste et très miséricordieux.

C'est l'amour qui voulut que la miséricorde de Dieu donnât l'espérance à l'homme prévaricateur et tombé, par cette divine promesse d'un futur Ré-

dempteur qui viendrait au monde pour prendre sur lui et vaincre le péché. C'est l'amour qui promit en lui le bonheur éternel; c'est l'amour qui envoya Celui qui devait venir, et c'est l'amour qui vint; c'est l'amour qui prit chair humaine, vécut vie d'homme mortel, mourut de la mort de la croix et ensuite ressuscita en sa chair et en sa gloire. Nous tous pécheurs, nous avons été sauvés en l'amour et par l'amour.

Le très glorieux mystère de l'incarnation du Fils de Dieu est le seul titre de noblesse qu'ait le genre humain. Le mépris des rationalistes modernes pour l'homme ne me surprend pas; mais la circonspection et la timidité qu'ils y mettent, voilà ce que je ne parviens ni à m'expliquer ni à concevoir. A prendre l'homme déchu par sa faute de cet état primitif de justice originelle et de grâce sanctifiante où Dieu l'avait mis; à l'examiner intérieurement dans sa constitution organique, imparfaite et contradictoire; à considérer l'aveuglement de son intelligence, la faiblesse de sa volonté, les honteux mouvements de sa chair, l'ardeur de sa concupiscence, et la perversité de ses inclinations; non, je ne parviens pas à m'expliquer et à concevoir cette modération dans le dédain et cette mesure dans le mépris! Si Dieu n'a pas pris la nature humaine, ou si l'ayant prise, il ne l'a pas élevée jusqu'à lui, ou

si l'ayant élevée jusqu'à lui, il n'a pas laissé en elle une trace lumineuse de sa noblesse divine, il faut bien avouer que les langues des peuples n'ont point de mots pour exprimer la bassesse humaine. Quant à moi, je puis dire, que si mon Dieu n'avait pas pris chair dans les entrailles d'une femme, et s'il n'était pas mort sur une croix pour tout le genre humain, le reptile que j'écrase sous mon pied serait à mes yeux moins méprisable que l'homme. Malgré tout, le point de foi qui accable le plus de son poids ma raison, c'est celui de la noblesse et de la dignité de l'espèce humaine, dignité et noblesse que je veux comprendre et que je ne comprends pas, que je veux saisir et que je ne saisis pas. Frappé d'épouvante et d'horreur, en vain je détourne les yeux des annales du crime pour les porter sur des sphères plus hautes, sur des régions plus sereines; en vain je rappelle en ma mémoire les vertus de ceux que le monde appelle des héros, et dont l'histoire est remplie : ma conscience élève la voix et me crie que ces héroïques vertus sont au fond des vices héroïques, lesquels à leur tour ne sont qu'un orgueil aveugle ou une folle ambition. Le genre humain me paraît une foule immense prosternée aux pieds de ses héros qui sont ses idoles, et les héros me paraissent des idoles qui s'adorent elles-mêmes. Pour me faire

croire à la noblesse de ces foules stupides, il a fallu que Dieu me la révélât. Nul ne peut nier cette révélation et affirmer sa noblesse. D'où l'homme sait-il qu'il est noble, si Dieu ne le lui a dit? Ce qui passe mon intelligence et me confond, c'est qu'on puisse imaginer qu'il faut une foi moins robuste pour croire à l'incompréhensible mystère de la dignité humaine, que pour croire au mystère adorable d'un Dieu fait homme par la vertu du Saint-Esprit. J'y vois la preuve que l'homme vit toujours soumis à la foi : en paraissant abandonner la foi pour sa propre raison, il abandonne la foi de ce qui est divinement mystérieux pour la foi de ce qui est mystérieusement absurde.

L'incarnation du fils de Dieu a été très convenable, non-seulement comme manifestation de son amour infini, amour en qui réside, si l'on peut s'exprimer ainsi, la perfection des divines perfections, mais encore pour d'autres convenances très profondes et très élevées. L'ordre suprême des choses ne se peut concevoir, si les choses ne se résolvent pas en l'unité absolue. Or, sans ce prodigieux mystère, la création était double et l'univers un dualisme symbole d'un antagonisme perpétuel, contradictoire de l'ordre. Dieu, thèse universelle, était d'un côté, et de l'autre était la créature, son antithèse universelle. L'ordre suprême exigeait une

synthèse assez puissante et assez vaste pour concilier par l'union la thèse et l'antithèse, le créateur et les créatures. Que ce soit une des lois fondamentales de l'ordre, on le voit clairement quand l'on considère que ce même mystère qui nous étonne en Dieu, est visible dans l'homme sans nous causer le moindre étonnement. Sous ce point de vue, l'homme est une synthèse formée d'une essence incorporelle, qui est la thèse, et d'une substance corporelle, qui est l'antithèse. Le même être qui, considéré comme composé d'esprit et de matière, est une synthèse, n'est plus, considéré comme créature, qu'une antithèse qu'il faut ramener à l'unité par le moyen d'une synthèse supérieure conjointement avec la thèse qui la contredit. La loi qui ramène la diversité à l'unité, ou ce qui est la même chose, toutes les thèses avec leurs antithèses à une synthèse suprême, est une loi visible et indéclinable. La difficulté est de trouver ici cette suprême synthèse. Dieu étant d'un côté, et de l'autre toutes les choses créées, il est évident que la synthèse conciliatrice se doit chercher exclusivement dans ces termes, hors desquels, universels et absolus comme ils sont, rien ne se peut imaginer. La synthèse devait donc se rencontrer dans les créatures ou en Dieu, dans l'antithèse ou dans la thèse, ou bien dans l'une et

dans l'autre simultanément ou successivement.

Si l'homme était resté dans cet état excellent et dans cette noble condition où Dieu l'avait mis, la diversité serait allée se perdre dans l'unité, et l'antithèse créée se serait unie à la thèse créatrice dans une suprême synthèse par la déification de l'homme. Dieu l'avait préparé à cette future déification en l'ornant de la justice originelle et de la grâce sanctifiante. L'homme, usant de sa liberté souveraine, s'est dépouillé de cette grâce; il a renoncé à cette justice et il a mis obstacle à la volonté divine en refusant volontairement la déification. Mais la liberté humaine, assez puissante pour empêcher l'accomplissement de la volonté divine, en ce *qu'elle* a de relatif, ne l'est pas assez pour empêcher sa réalisation en ce qu'elle a d'absolu. Ramener la diversité à l'unité, voilà ce qu'il y avait d'absolu dans la volonté divine; la ramener par le moyen exclusif de la déification de l'homme, voilà ce qu'il y avait de relatif et de contingent. Ce qui veut dire que Dieu voulut la fin d'une volonté absolue, et le moyen d'atteindre cette fin d'une volonté relative: et en cela, comme en tout, la sagesse de Dieu brille d'une splendeur ineffable. En effet, sans ce que sa volonté avait d'absolu, Dieu n'aurait pas été souverain, et sans ce qu'elle avait de relatif, la liberté de l'homme n'eût pas été possible; tandis que parce

qu'elle avait à la fois d'absolu et de relatif, de contingent et de nécessaire, la souveraineté de Dieu et la liberté de l'homme ont pu coexister et coexistèrent. En qualité de souverain, Dieu a décrété ce qui devait être; en qualité de créatre libre, l'homme a déterminé que ce qui devait être ne serait pas de certaine manière.

L'ordre universel, voulu de Dieu d'une volonté absolue, se réalisa alors par l'incarnation immédiate de la divinité, puisqu'il ne pouvait se réaliser par la déification immédiate de l'homme, déification rendue complètement impossible, d'une impossibilité relative d'abord, à cause de sa volonté, et d'une impossibilité absolue ensuite, à cause de son péché.

J'ai entièrement démontré plus haut combien grande est la portée et quelle est l'universalité des solutions divines, lesquelles, au contraire de ce qu'on remarque dans les solutions humaines, ne suppriment pas un obstacle pour aller se heurter à un plus considérable, ni ne détruisent pas une difficulté pour tomber dans une plus grande, ni n'éclaircissent pas un problême sous un point de vue pour le laisser plus obscur sous un autre; mais, au contraire, suppriment d'un seul coup les obstacles, résolvent toutes les difficultés à la fois, éclairent toutes les faces des problèmes d'une lumière

également limpide. Et ce qu'on observe dans toutes les solutions divines s'observe plus particulièrement encore dans celle qui nous occupe et qui est relative au mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu ; car en même temps que l'Incarnation du Fils de Dieu fut le moyen souverain de tout ramener à l'unité, condition divine de l'ordre dans l'univers, elle fut aussi un moyen merveilleux de restaurer l'ordre dans l'humanité déchue. L'impossibilté radicale où fut l'homme de rentrer par lui-même en amitié et en grâce avec Dieu après le péché, est confessée par ceux-mêmes qui nient le catholicisme dans la majeure partie de ses dogmes. M. Proudhon, le plus docte des socialistes, n'hésite pas à affirmer que, supposé le péché, la rédemption de l'homme par les mérites et les souffrances de Dieu était de tout point nécessaire, puisque l'homme pécheur ne pouvait être racheté d'une autre manière. Nous catholiques, nous n'allons pas si loin ; nous affirmons seulement que cette manière de rédemption, sans être ni nécessaire, ni la seule possible, est néanmoins adorable et très convenable.

On voit par là que Dieu s'était proposé de vaincre par le même moyen et l'obstacle qui s'opposait à la réalisation de l'ordre universel, et celui qui empêchait l'ordre humain. En se faisant homme

sans cesser d'être Dieu, il unit synthétiquement Dieu et l'homme; et comme l'essence spirituelle et la substance corporelle étaient déjà unies synthétiquement dans l'homme, il résulta de là que Dieu fait homme réunit en lui, d'une très haute manière, les substances corporelles et les essences spirituelles d'une part, et d'autre part le Créateur de tout avec toutes ses créatures. Souffrant et mourant volontairement pour l'homme, il prit sur lui, en en déchargeant l'homme, ce péché primitif pour lequel Adam et toute sa postérité souffrirent la corruption, et furent condamnés à la mort.

Sous tous les aspects ce grand mystère offre les mêmes convenances merveilleuses. Si tout le genre humain a été condamné en Adam, rien de plus raisonnable et de plus convenable que tout le genre humain soit sauvé en un autre Adam plus parfait. Ayant tous été atteints comme nous l'avons été par la loi de la solidarité, qui fut une loi de justice, rien de plus raisonnable et de plus convenable que nous soyons tous délivrés par la loi de la réversibilité, qui est une loi de miséricorde. Souffrir pour la faute de celui qui nous représentait, n'eût été ni juste, ni convenable, s'il ne nous eût été donné de participer aux mérites de celui qui s'est substitué à nous. Les péchés du premier nous étant imputables, rien de plus conforme à la raison que

les mérites du second nous soient reversibles. Voila ce qu'on répond à ces hommes dont l'insolent orgueil s'élève contre Dieu au sujet de la condamnation qui nous a tous frappés dans la personne de nos premiers parents. En supposant même que nous n'ayons pas tous péché en Adam, de quel droit celui qui a été sauvé par un substitué se plaint-il d'avoir été condamné dans un représentant? Se tourner contre Dieu pour la loi d'imputation des péchés sans se souvenir de la loi de réversibilité des mérites d'autrui qui la complette et l'explique, c'est grande témérité, c'est insigne mauvaise foi ou honteuse ignorance, et en tout cas folie manifeste.

L'ordre étant rétabli dans l'univers par l'union de toutes choses en Dieu, et en partie dans l'humanité par l'effacement du péché, il ne fallait plus, pour le compléter dans cette dernière, que mettre l'homme en état de s'élever au-dessus de lui-même au point qu'il acceptât volontairement les tribulations, et donner à cette acceptation une vertu méritoire. Par ce divin mystère, fécond en ses conséquences et admirable en lui-même, Dieu a pourvu à tout. Le sang très précieux versé sur le Calvaire non-seulement effaça notre faute et paya notre dette, mais nous mit par l'application de son inestimable valeur, en état de

mériter des récompenses. Ce sang nous valut deux grâces : la grâce d'accepter les tribulations, et la grâce qui donne une vertu méritoire à cette acceptation volontaire et joyeuse en notre Seigneur et pour notre Seigneur. C'est en cela que consiste la somme de la religion catholique : croire fermement que nous ne pouvons rien naturellement, et que nous pouvons tout en Celui et par Celui qui nous fortifie. Tous les autres dogmes sans celui-ci, sont de pures abstractions dénuées de toute vertu et d'efficace. Le Dieu catholique n'est pas un Dieu abstrait ni un Dieu mort, il est un Dieu vivant et personnel qui agit continuellement hors de nous et en nous; qui nous environne et nous contient en même temps qu'il est contenu en nous.

Le mystère qui nous a mérité la grâce, sans laquelle nous marchons comme perdus et dans les ténèbres, est le mystère par excellence : tous les autres sont adorables, très hauts et très élevés; celui-ci seul est le sommet. Au-dessus il n'y a pas de hauteur.

Le jour éternellement heureux et éternellement déplorable où le fils de Dieu a été mis en croix, toutes choses rentrèrent à la fois dans l'ordre, et en cet ordre divin la croix s'éleva au-dessus de toutes les choses créées. De toutes ces choses, les unes manifestaient la bonté de Dieu, les autres sa mi-

séricorde, les autres sa justice ; la croix seule fut le symbole de son amour et le gage de sa grâce. C'est par la croix que les confesseurs confessèrent, c'est par elle que les vierges furent chastes, que les pères du désert vécurent une vie angélique, que les martyrs rendirent un ferme témoignage et livrèrent leur vie aux bourreaux avec un visage calme et content. C'est du sacrifice de la croix que procèdent ces prodigieuses énergies par lesquelles les faibles étonnèrent les forts, les proscrits et les vaincus montèrent au Capitole, et quelques pauvres pêcheurs vainquirent le monde. C'est à la croix que le vainqueur doit la victoire, le combattant la force ; c'est par elle qu'obtiennent miséricorde ceux qui la demandent, secours ceux qui sont dans le délaissement, joie ceux qui sont tristes, consolation ceux qui pleurent. Depuis que la croix s'est dressée en l'air, il n'est pas d'homme qui ne puisse vivre dans le ciel, même avant d'avoir laissé à la terre sa dépouille mortelle ; car s'il vit encore ici-bas pour la tribulation, il est déjà là-haut par l'espérance.

CHAPITRE IX.

Suite du même sujet. — Conclusion.

Voilà l'unique sacrifice auquel se rapportent tous les autres sacrifices dont les histoires et les peuples font mention. C'est lui que voulaient indiquer et les juifs et les gentils dans leurs sanglants holocaustes; et c'est lui qu'Abel figura d'une manière complète et acceptable en offrant à Dieu ses agneaux premiers nés et sans taches. L'autel véritable devait être une croix, la vraie victime un Dieu, et le vrai prêtre le même Dieu, Dieu et homme tout ensemble, pontife auguste, prêtre perpétuel, perpétuelle et sainte victime, venant accomplir dans la plénitude des temps, fidèle à sa parole, la promesse faite de Dieu aux jours du paradis terrestre. Car les promesses de Dieu, ni ses menaces, ne sont vaines. Il menaça l'homme libre de le déshériter, et il déshérita l'homme libre coupable. Il lui promit alors un rédempteur, et il vint lui-même le racheter.

Sa présence éclaircit tous les mystères, explique tous les dogmes, accomplit toutes les lois. Pour accomplir la loi de la solidarité, il prend en lui toutes les douleurs humaines ; pour accomplir celle de la réversibilité, il verse à torrent sur le monde toutes les grâces divines obtenues au prix de sa passion et de sa mort. En lui Dieu se fait homme d'une manière si parfaite que toutes les colères divines fondent impétueusement sur lui, et l'homme se fait en lui si parfait et si divin que toutes les miséricordes divines descendent sur lui comme une rosée douce et rafraîchissante. Afin que la douleur soit sainte, il la sanctifie en souffrant lui-même, et afin que son acceptation soit *méritoire* il l'accepte lui-même volontairement. Qui aurait assez de force pour offrir à Dieu sa propre volonté en holocauste, s'il n'avait fait entière abnégation de la sienne pour accomplir celle de son Père très saint ? Qui aurait pu s'élever à la hauteur de l'humilité, si l'agneau très patient et très humble n'était monté auparavant par des voies secrètes à cet âpre sommet ? Et qui, portant plus haut son vol, aurait pu s'élever de cîme en cîme jusqu'à la cîme ardue de l'amour divin, si l'agneau ne les avait gravies l'une après l'autre, laissant sur leurs flancs les traces de son sang et à leurs ronces la laine de sa toison plus blanche que la neige ? Quel

autre pouvait dire aux hommes qu'au-delà de ces abruptes et gigantesques montagnes qui ont leur sommet dans les cieux et leurs pieds dans l'abîme, s'étendent d'immenses et joyeuses prairies où l'air est bon, le ciel pur, les eaux fraîches et limpides ; où tous les bruits sont doux, toutes les campagnes vertes, toutes les harmonies ineffables, toutes les fraîcheurs perpétuelles ; où la vie est la vraie vie qui ne finit jamais, le plaisir, le vrai plaisir qui ne cesse pas, l'amour, le vrai amour qui ne s'éteint pas ; où il y a délassement perpétuel sans oisiveté, perpétuel repos sans fatigue, et où se confondent d'une manière intime toute la douceur de la possession et toute la beauté de l'espérance !

Le Fils de Dieu fait homme et crucifié par l'homme est à la fois la réalisation de toutes les choses parfaites représentées dans tous les symboles, figurées dans toutes les figures, et la figure et le symbole universel de toutes les perfections. Le Fils de Dieu fait homme est l'idéal et la réalité tout ensemble, comme il est Dieu et homme tout ensemble. La raison naturelle nous dit et l'expérience quotidienne nous enseigne que, dans aucun art et dans aucune chose, l'homme ne peut arriver à cette perfection relative qu'il lui est donné d'atteindre, s'il n'a devant les yeux un modèle

achevé d'une perfection plus haute. Pour que le peuple d'Athènes acquît cet admirable instinct qui lui faisait découvrir d'un coup d'œil ce qu'il y avait de sublime dans les œuvres du génie et ce qu'il y avait de beauté héroïque dans les actions humaines, il a fallu nécessairement qu'il eût toujours sous les yeux les statues de ses prodigieux artistes, les vers de ses sublimes poètes et les actions héroïques de ses grands capitaines. Le peuple d'Athènes, tel qu'il fut, suppose nécessairement ses artistes, ses poètes et ses capitaines, tels qu'ils avaient été ; et ceux-ci à leur tour n'arrivèrent pas à une telle hauteur sans jeter les yeux sur des grandeurs plus éminentes : tous s'élevèrent les regards fixés sur Achille, placé au plus haut comble de la gloire. Ces grands artistes et ces poètes éminents ne furent grands et éminents que parce qu'ils ne perdaient pas de vue l'Iliade et l'Odyssée, types immortels de la beauté artistique et littéraire. Les uns et les autres doivent l'existence à Homère, magnifique personnification de la Grèce artistique, littéraire et héroïque.

Tout ce qui est dans la multitude est d'une manière plus parfaite dans une aristocratie, et d'une manière incomparablement plus parfaite et plus haute dans une personne ; c'est une loi, une loi si universelle qu'elle peut avec raison être con-

sidérée comme loi de l'histoire; et cette loi est assujettie à certaines conditions indéclinables comme elle-même et nécessaires. Ainsi, par exemple, pour toutes ces personnifications héroïques, c'est une condition indispensable d'appartenir en même temps à l'association spéciale qu'elles personnifient et à une association générale et supérieure à celle qui est personnifiée en elles. Achille, Alexandre, César, Napoléon, de même qu'Homère, Virgile et Dante, sont à la fois citoyens de deux cités différentes, dont l'une est locale et l'autre générale, l'une inférieure et l'autre supérieure. Dans celle-ci ils vivent avec une sorte d'égalité, dans celle-là chacun domine avec un empire absolu; citoyens dans l'une, ils sont empereurs dans l'autre. La cité supérieure, dans laquelle tous ont un égal droit, s'appelle humanité, et l'inférieure, dans laquelle ils commandent, s'appelle ici Paris, là Athènes, là Rome.

Or, de même que ces associations et ces cités inférieures se résument en une personne qui fait éclater d'une manière spéciale leurs perfections et leurs vertus, de même il était très convenable que la loi universelle de la personnification typique s'accomplît dans la société supérieure qui porte le nom de genre humain. Les suréminences de cette cité devaient se résumer en un

type suréminent. Il fallait que sa personnification fût la raison très haute, très excellente, très parfaite; il fallait quelque chose de plus : pour l'accomplissement entier de la loi, il convenait que celui en qui se résumerait l'humanité enfermât dans son unité personnelle deux natures différentes. Par l'une il devait être homme, par l'autre il devait être Dieu, car Dieu seul est supérieur à l'homme. Si l'on objecte que l'incarnation d'un ange eût suffi, je répondrai que l'homme, composé d'une âme spirituelle et d'une substance corporelle, est comme le confluent de toutes les choses créées et participe à la fois de la nature physique et de la nature angélique ; que cela supposé, *la* personne qui devait condenser en soi la nature humaine, devait condenser en soi toute la création; d'où il suit qu'en tant qu'homme étant tout ce qui est créé, elle devait être Dieu pour être en même temps autre chose. Enfin, pour que la loi s'accomplît totalement, il fallait que la même personne qui dans la cité inférieure dominait avec empire, ne fût que citoyen et rien de plus dans la cité supérieure. C'est pourquoi Dieu fait homme est unique dans l'empire des choses créées, tandis que dans le tabernacle habité par la divine essence, il est la personne du Fils en tout égale à la personne du Père et à celle du Saint-Esprit.

Je ne tiens pas pour invincible cette argumentation et pour parfaites ces analogies. Supposer que l'homme peut voir clair dans ces profonds mystères, c'est un insigne aveuglement; le seul dessein de soulever les voiles divins qui les couvrent me paraît sotte arrogance, extravagance et folie. Nul rayon de lumière n'est capable d'éclairer ce que Dieu a caché dans l'impénétrable tabernacle défendu par les divines ténèbres. Mon but ici est seulement de démontrer solidement que, loin d'être incroyable, ce que Dieu nous ordonne de croire est non-seulement croyable, mais encore raisonnable. La démonstration atteint, ce me semble, les limites de l'évidence en se bornant à établir clairement cette vérité : que tout ce qui s'écarte de la foi va à l'absurde, et que les ténèbres divines sont moins obsures que les ténèbres humaines. Il n'est aucun dogme, aucun mystère catholique qui ne réunisse en lui toutes les conditions nécessaires pour rendre une croyance raisonnable. C'est dire qu'étant acceptés tout s'explique d'une manière satisfaisante, et qu'ils sont eux-mêmes explicables et compréhensibles jusqu'à un certain point. Tout homme de raison saine et de volonté droite rend témoignage de son impuissance radicale pour arriver par lui-même jusqu'à la connaissance des vérités révélées, et de sa merveilleuse

aptitude pour expliquer toutes ces vérités d'une manière relativement satisfaisante. Ce qui pourrait servir à démontrer que la raison n'a pas été donnée à l'homme pour découvrir la vérité, mais pour se l'expliquer à lui-même quand on la lui montre, et pour la voir quand on l'expose à ses yeux. Telle est son indigence intellectuelle, qu'aujourd'hui encore il n'est pas certain de la première chose dont il aurait dû s'assurer, si le plan divin permettait qu'il pût s'assurer de quelque autre chose par lui-même. Y a-t-il un homme qui soit parvenu à savoir avec certitude ce que c'est que sa raison, pourquoi il l'a, de quoi elle lui sert et jusqu'où elle va? Or, comme je vois, d'une part, que c'est la première lettre de l'alphabet, et, de l'autre, que six mille ans ont passé depuis que l'homme a commencé à la balbutier sans parvenir à la prononcer, je me crois en droit d'affirmer que cet alphabet n'a pas été fait pour être épelé par l'homme, ni l'homme pour épeler cet alphabet.

Revenant à mon sujet, je dis : c'était chose très convenable et très excellente que l'humanité entière eût devant les yeux un modèle universel d'universelle et infinie perfection, de même que les diverses associations politiques en ont eu un dans lequel elles puisèrent, comme dans leur source, les

qualités et les vertus spéciales qui les ont élevées au-dessus des autres dans les périodes glorieuses de leur histoire. A défaut d'autres raisons, celle-là seule suffirait pour expliquer le grand mystère dont nous nous occupons, puisque Dieu seul pouvait servir de modèle achevé et de parfait exemplaire à tous les peuples et à toutes les nations. Sa présence parmi les hommes, sa doctrine merveilleuse, sa vie sainte, ses tribulations sans nombre, sa passion pleine d'ignominies et d'opprobres, et sa mort cruelle, qui termine et couronne le tout, sont les seules choses qui puissent expliquer la hauteur prodigieuse où s'est élevé le niveau des vertus humaines. Dans les sociétés qui sont au-delà de la croix, il y eut des héros; dans la grande société catholique il y a des saints; et les héros païens, due proportion gardée et convenables réserves faites, sont aux saints du catholicisme ce que sont les diverses personnifications des peuples à la personnification absolue de l'humanité dans la personne d'un Dieu fait homme pour l'amour des hommes. Entre ces personnifications diverses et cette personnification absolue il y a une distance infinie; entre les héros et les saints une distance incommensurable. La première distance étant infinie, rien de plus naturel que la seconde soit incommensurable.

Les héros étaient des hommes qui, à l'aide d'une passion charnelle portée à sa dernière puissance, faisaient des choses extraordinaires. Les saints sont des hommes qui, ayant renoncé à toutes les passions de la chair, exposent leur ferme cœur, dénué de tout appui charnel, à l'impétueux courant de toutes les douleurs. Les héros, excitant toutes leurs forces jusqu'à l'exaltation fébrile, tombaient avec elles sur ceux qui leur faisaient opposition et obstacle. Les saints commencèrent toujours par mettre de côté leurs propres forces, et ainsi dépouillés et démunis, ils entrèrent en combat avec eux-mêmes à la fois et avec toutes les puissances humaines et infernales. Les héros se proposaient d'acquérir gloire et renom parmi les peuples. Les saints, méprisant la vaine louange des générations humaines, mirent en oubli le soin de leur nom et de leur gloire, abandonnèrent comme une chose vile leur propre volonté, et mirent tout et eux-mêmes entre les mains de Dieu, tenant pour très glorieux et très excellent de prendre la livrée de ses serviteurs. Tels furent les héros et tels les saints. Les uns et les autres obtinrent le contraire de ce qu'ils pensaient. Les héros voulurent remplir la terre entière de la gloire de leur nom, et ils sont tombés dans le profond oubli des multitudes ; tandis que les saints, qui n'avaient les yeux que sur le

ciel, sont honorés et révérés ici-bas par les peuples, les empereurs, les pontifes et les rois. Combien Dieu est merveilleux dans ses desseins, grand dans ses œuvres ! L'homme croit se conduire, et c'est Dieu qui le mène ; il croit arriver à une vallée, et il se trouve, sans savoir comment, sur une montagne. Celui-ci imagine qu'il acquiert la gloire, et il tombe dans l'oubli ; celui-là cherche un refuge et le repos dans l'oubli, et tout-à-coup il est comme assourdi par le bruit des peuples qui chantent sa gloire. Les uns sacrifient tout à leur nom, et personne ne relève de leur nom qui finit avec eux. La première chose que les autres déposèrent sur l'autel de leur sacrifice, ce fut le nom qu'ils portaient ; ils l'effacèrent même de leur mémoire ; et ce nom oublié, sacrifié, se transmet des pères aux fils et de génération à génération comme un glorieux titre et un riche héritage. Il n'y a point de catholique qui ne se nomme du nom d'un saint. Ainsi s'accomplit cette divine parole qui annonça l'humiliation des superbes et l'exaltation des humbles.

De même qu'entre Dieu fait homme et les rois de l'intelligence humaine il y a une distance infinie, et entre les héros et les saints une distance incommensurable ; ainsi, entre les peuples catholi-

ques et les peuples païens, et entre ceux qui les commandent et les dirigent les uns et les autres, la distance est immense. Toutes les copies se conformant à leurs modèles, la Divinité, par sa présence, produit la sainteté; la sainteté des plus éminents est cause à son tour de la vertu des classes moyennes et du bon sens des masses. Aussi remarque-t-on que tout peuple vraiment catholique a du bon sens, tandis qu'aucun peuple païen n'a cette raison saine, qui voit d'un simple coup d'œil chaque chose comme elle est en soi et en son propre lieu. Et rien n'étonnera moins, si l'on considère que le catholicisme étant l'ordre absolu, la vérité infinie et la perfection totale c'est en lui et par lui seul que se voient les choses dans leurs essences intimes, et dans la place qu'elles occupent, et dans l'importance qu'elles ont, et dans l'arrangement merveilleux où elles furent ordonnées. Sans le catholicisme il n'y a pas de bon sens dans les masses, ni de vertu dans les classes moyennes, ni de sainteté dans les places éminentes, parce que le bon sens, la vertu et la sainteté sur la terre supposent un Dieu fait homme, occupé à enseigner la sainteté aux âmes héroïques, la vertu aux âmes courageuses, et à redresser la raison des multitudes égarées, enveloppées des ténèbres et assises à l'ombre de la mort.

Ce Maître divin est l'ordonnateur universel qui

sert de centre à toutes les choses, et que, pour cette raison, on voit toujours au centre, par quelque côté, sous quelque aspect qu'on le regarde. Dieu et homme tout ensemble, il est ce point central où se réunissent l'essence créatrice et les substances créées ; Dieu, Fils de Dieu, il est la seconde personne, c'est-à-dire le centre des trois personnes divines ; homme, il est ce point milieu où se condense mystérieusement la nature humaine ; Rédempteur, il est cette personne centrale sur qui descendent toutes les grâces divines et toutes les divines rigueurs : la rédemption est la grande synthèse dans laquelle se concilient et s'unissent la justice divine et la divine miséricorde. Considéré à la fois comme seigneur du ciel et de la terre, comme né dans une crèche, vivant dans le dénuement, mourant sur une croix, il est le centre où viennent se concilier en une synthèse supérieure toutes les thèses et toutes les antithèses avec leur perpétuelle contradiction et leur infinie diversité. Il est le plus pauvre et le plus opulent, le serviteur et le roi, l'esclave et le maître ; il est nu et revêtu d'un vêtement splendide ; il obéit aux hommes et il commande aux astres ; il n'a ni pain pour apaiser sa faim ni eau pour étancher sa soif, et il commande aux rochers de faire jaillir de l'eau pour désaltérer le peuple et aux pains de se mul-

tiplier pour *rassasier la multitude. Les hommes* l'outragent *et les séraphins* l'adorent. A *la fois* très *obéissant et* très puissant, il meurt parce *qu'il lui est ordonné* de mourir, et il ordonne au voile du temple de se déchirer, aux tombeaux de s'ouvrir, aux morts de ressusciter, au bon larron de le suivre, au soleil d'obscurcir ses rayons, à la nature entière de perdre l'insensibilité. Il vient au milieu des temps, il marche au milieu de ses disciples ; il naît au centre de deux grandes mers et de trois immenses continents ; il est citoyen d'une nation qui garde le juste milieu entre les nations complètement indépendantes et les nations complètement assujéties. Il s'appelle lui-même la voie, et toute voie est un centre ; il s'appelle la vérité, et la vérité occupe le milieu des choses ; il est la vie, et la vie, qui est le présent, est le milieu entre le passé et l'avenir : il passe sa vie entre les applaudissements et les outrages, et il meurt entre deux suppliciés.

Aussi fut-il en même temps scandale pour les juifs et folie pour les gentils. Les uns et les autres avaient naturellement une idée de la thèse divine et de l'antithèse humaine, mais ils pensaient qu'elles étaient inconciliables et totalement contradictoires, et en cela, humainement parlant, ils n'avaient pas tort : l'entendement humain ne pouvait s'élever jusqu'à leur conciliation par le moyen d'une syn-

thèse suprême. Le monde avait toujours vu des riches et des pauvres, il ne pouvait concevoir l'union en une même personne de l'indigence la plus grande et de la plus grande opulence. Mais ce qui semble absurde à la raison devient pour elle très convenable lorsque la personne en qui se réunissent ces contraires est une personne divine, laquelle dut être et venir de cette manière, ou n'être pas et ne venir pas. Sa venue fut le signal de la conciliation universelle de toutes choses et de la paix universelle entre tous les hommes. Les pauvres et les riches, les humbles et les puissants, les heureux et les malheureux, tous ne furent qu'un en lui, et en lui seulement; parce que lui seul était à la fois très riche et très pauvre, très puissant et très humble, au comble de la félicité et au comble du malheur. Voilà la fraternité pacifique qu'il enseigna à tous ceux qui ouvrirent l'oreille et l'entendement à sa divine parole, et que prêchent successivement, sans interruption et sans repos, tous les docteurs catholiques. Niez notre Seigneur Jésus-Christ, aussitôt commencent les factions et les partis, les grands tumultes et les orgueilleuses révoltes, les cris sinistres et les discordes insensées, les rancunes implacables, les guerres sans fin, les batailles sanglantes. Les pauvres lèvent l'étendard contre les riches, les malheureux contre les heu-

reux, les *aristocraties contre* les *rois*, *les* masses populaires *contre* les aristocraties ou les unes contre *les* autres, troublées et furieuses, comme d'immenses courants qui se choquent à l'ouverture de l'abîme.

La vraie humanité n'est dans aucun homme : elle a été dans le Fils de Dieu, et c'est-là que nous fut révélé le secret de sa nature contradictoire ; car elle est, d'un côté, très haute et très excellente, et de l'autre, la somme de toute indignité et de toute bassesse. D'une part, elle est si excellente, que Dieu l'a prise pour sienne, en l'unissant avec le Verbe ; elle est si élevée par cette union, que dès le principe et avant sa venue, elle fut promise de Dieu, adorée en silence par les patriarches, annoncée à haute voix par les prophètes, révélée au monde même par ses faux oracles et figurée dans tous les sacrifices et dans toutes les figures. Un ange l'annonça à une vierge et l'Esprit saint la forma par sa propre vertu dans les entrailles de cette vierge, et Dieu entra en elle et l'unit perpétuellement à lui ; et perpétuellement unie à Dieu, cette humanité sacrée fut célébrée à sa naissance par les anges, publiée par les étoiles, visitée par les bergers, adorée par les rois ; et lorsque Dieu uni à cette humanité voulut recevoir le baptême, les voutes du ciel s'ouvrirent, on vit l'Esprit saint descendre sur lui, sous la

forme d'une colombe, et une grande voix retentit au plus haut des airs, qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me suis toujours complu. » Et lorsqu'il commença ses prédications, telles furent les merveilles qu'il opéra, guérissant les malades, consolant les affligés, ressuscitant les morts, commandant avec empire aux vents et aux mers, dévoilant les choses secrètes et annonçant les choses à venir qu'il frappa d'épouvante et jeta dans l'admiration la terre et les cieux, les hommes et les anges. Ces prodiges ne s'arrêtèrent point là : cette humanité fut vue de tous, aujourd'hui morte, trois jours après glorieuse et ressuscitée, victorieuse du temps et de la mort ; puis fendant les airs silencieusement, on la vit s'élever en haut comme une divine aurore.

Cette humanité si glorieuse d'un côté, se montre d'un autre côté un modèle achevé de toute bassesse, étant prédestinée de Dieu, sans être elle-même pécheresse, à subir par la substitution la peine du péché. Voilà pourquoi Celui dont la divine face est le miroir des anges, marche abattu dans ce monde ; voilà pourquoi Celui dont les yeux versent l'allégresse dans le ciel, est triste et pensif ; voilà pourquoi Celui qui porte dans les parvis divins un manteau brillant d'étoiles, est nu sur cette terre. Saint des saints, il marche comme un pécheur au milieu

des pécheurs; il converse avec le blasphémateur, il parle avec l'adultère, il s'entretient avec l'avare, il donne le baiser de paix à Judas, il offre son paradis à un larron; et quand il converse avec les pécheurs, il le fait avec tant d'amour que les larmes lui montent aux yeux. Cet homme doit bien sentir les douleurs pour regarder avec tant de pitié les affligés, il doit bien savoir souffrir pour avoir si grande compassion des malheureux. Nul lieu éclairé par le soleil, nul coin de la terre n'a vu un homme en si complet abandon, en si complet dénuement. Un peuple entier le maudit; un de ses disciples le vend; un autre l'a renié, les autres l'abandonnent; il n'a pas une goutte d'eau pour humecter ses lèvres, pas une miette de pain pour apaiser sa faim, pas une pierre pour reposer sa tête. Aucune agonie n'est comparable à celle qu'il souffrit au jardin des olives : tous ses pores laissaient échapper le sang. Sa face fut meurtrie de soufflets, ses membres furent recouverts d'une pourpre dérisoire et son front fut couronné d'une blessante couronne d'épines. Il porta sa croix, tomba plusieurs fois accablé sous le poids, et monta au Calvaire, suivi d'une foule en délire, qui remplissait les airs de ses cris sinistres. Lorsqu'il fut élevé sur le bois infâme, son abandon fut plus grand encore, au point que son Père même détourna de

lui les yeux et que les anges qui le servaient, saisis de trouble et d'effroi, se voilèrent de leurs ailes pour ne pas le voir ; enfin, la partie supérieure de son âme abandonna son humanité au moment de sa mort, demeurant indifférente et calme. Et la foule, remuant la tête, lui disait : « Si tu es fils de Dieu, descends de cette croix. »

Comment croire, sans une grâce spéciale de Dieu, à la divinité de cet objet de mépris, de cet homme de douleur? Comment ses paroles n'eussent-elles pas été tenues alors pour scandaleuses et folles? Et pourtant cet homme qui est là en si grand délaissement, en mortelle agonie, assujettit le monde à sa loi, l'enlevant comme d'assaut par l'effort de quelques pêcheurs, abandonnés de tous comme lui, étrangers sur la terre et misérables. Pour lui les hommes changèrent de vie, pour lui ils abandonnèrent leurs biens; pour l'amour de lui ils prirent sa croix, sortirent des villes, peuplèrent les déserts, dirent adieu à tous les plaisirs, crurent en la force sanctifiante de la douleur, menèrent une vie pure et spirituelle, infligèrent à leur chair de durs traitements, la tenant toujours assujettie; et par dessus tout ils crurent de la foi la plus ferme, peu de temps après sa mort, des choses étonnantes et incroyables : ils crurent que celui qui avait été crucifié était le fils de Dieu et Dieu; qu'il avait

été conçu dans le sein d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit ; que celui qui était né dans une étable, dont les membres avaient été enveloppés d'humbles langes, était le seigneur du ciel et de la terre ; qu'après sa mort il descendit aux enfers, et en ramena les âmes pures et justes des anciens patriarches ; qu'il prit ensuite son propre corps, le tira glorieux du tombeau, et s'éleva dans les airs transfiguré et resplendissant. Ils crurent que la femme qui l'avait porté dans ses entrailles était à la fois mère pleine d'amour et vierge immaculée ; qu'elle fut enlevée au ciel par les anges ; qu'elle y fut acclamée reine de la création, mère des abandonnés, intercesseur des justes, avocate des pêcheurs, mère du Fils, épouse de l'Esprit saint. Ils crurent que toutes les choses visibles sont de moindre valeur et méprisables à côté des choses secrètes et invisibles ; qu'il n'y a d'autre bien que souffrir les peines, accepter les douleurs et les angoisses et vivre en perpétuelle tribulation, ni d'autre mal que le plaisir et le péché. Ils crurent que l'eau du baptême purifie ; que la confession de la faute relève ; que le pain et le vin se changent en Dieu ; que Dieu est en nous et hors de nous partout ; qu'il sait le compte des cheveux de notre tête, qu'il n'en pousse et qu'il n'en tombe aucun sans son ordre ou sans sa permission. Ils crurent

que si l'homme pense, c'est Dieu qui meut sa pensée ; que c'est Dieu qui aide l'homme dans ses efforts, et que l'homme chancèle et tombe si le secours de Dieu lui manque. Ils crurent à la résurrection des morts pour le jugement, à un ciel et à un enfer, à des peines éternelles et à une gloire sans fin. Ils crurent que tout cela devait être cru par le monde contre le pouvoir entier du monde ; que cette merveilleuse doctrine devait se propager invinciblement malgré la puissante volonté des princes, des rois et des empereurs ; que pour elle, des phalanges infinies d'illustres confesseurs, de docteurs fameux, de vierges délicates et pudiques, de glorieux martyrs, devaient donner leur sang et subir les tortures ; que la folie du calvaire devait être si contagieuse qu'elle atteindrait tous les peuples qu'éclaire le soleil et que porte la terre.

Les hommes crurent toutes ces incroyables choses, lorsque fut terminée sur le Golgotha cette grande tragédie des trois heures, qui épouvanta le soleil et fit trembler la terre. Ainsi s'accomplit cette parole que Dieu prononça par la bouche d'Osée : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis* (chap. XI, v. 4). Les hommes tombèrent dans ce piége d'amour que le Fils de Dieu vivant leur tendit avec douceur et charité. L'homme

est ainsi fait qu'il se révolte contre la toute-puissance, se dresse contre la justice et résiste à la miséricorde; mais il tombe en un doux abandon, et comme pénétré d'amour jusqu'à la moelle des os, s'il entend la voix triste et plaintive de Celui qui meurt pour lui et qui l'aime en mourant. Pourquoi me persécutez-vous? Voilà la parole pleine à la fois d'épouvante et d'amour qui retentit aux oreilles des pécheurs : et cet accent de plainte douce et aimante va droit à l'âme, la transforme, la change, la convertit tout entière à Dieu et l'oblige à le chercher à travers les cités et les déserts, les monts et les plaines, les campagnes desséchées et les parterres fleuris: cette parole embrâse l'âme du chaste amour de l'époux, et l'emporte sur la trace de ses enivrants parfums, comme la soif emporte le cerf aux fraîches sources d'eaux vives. Dieu vint au monde pour mettre le feu à la terre, et la terre commença de brûler : et de jour en jour les flammes puissantes de ce divin incendie s'étendent dans toutes les contrées. L'amour explique l'inexplicable; l'homme croit par l'amour ce qui paraît incroyable, et fait ce qui paraissait impossible; car l'amour rend tout faisable et tout facile.

Avant la passion du Sauveur, quelques apôtres, l'ayant vu transfiguré, couvert de vêtements

plus blancs que la neige et plus brillants que le soleil, s'écrièrent dans leur ravissement et leur extase : *Demeurons ici*. Ils n'avaient pas encore l'idée du divin amour et de ses ineffables délices ! C'est pourquoi le grand Apôtre, maître dans ce grand art de l'amour, a dit ensuite : Je ne veux savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. C'était dire : Je veux le savoir tout entier ; et pour le savoir tout entier, je veux savoir Jésus-Christ seulement ; parce qu'en lui seul tous les savoirs et toutes les choses sont réunis. Et il ajouta : Jésus-Christ crucifié, et non Jésus-Christ transfiguré et glorieux ; car peu importe de le connaître dans sa toute-puissance, assistant par la pensée à l'œuvre merveilleuse de la création universelle : il ne suffit pas de le contempler dans sa gloire, lorsque sa face est resplendissante d'une lumière incréée et lorsque les puissances du ciel se prosternent devant sa divine présence ; ce n'est pas assez de le voir prononcer les arrêts de sa justice définitive, entouré d'anges et de séraphins. L'âme n'est pas complètement satisfaite lorsqu'elle assiste aux sublimes merveilles de son infinie miséricorde. L'apôtre, avec une soif inextinguible, avec une faim que rien ne peut rassasier, avec un désir invincible, veut plus, demande plus et porte plus haut sa pensée hardie ; il ne se contentera que d'une chose : savoir Jésus-Christ crucifié, c'est-

à-dire le connaître comme il désire le plus être connu, de la manière la plus vaste et la plus excellente que la raison puisse concevoir, l'imagination imaginer, le désir le plus hardi désirer ; le connaître dans l'acte de son amour incompréhensible et infini. Voilà ce que veut dire l'apôtre, quand il dit : Je ne veux savoir qu'une chose, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

C'est lui seul que voulurent savoir le petit nombre de bienheureux qui prirent sa croix et posèrent attentivement le pied où ils virent la trace sanglante et glorieuse de ses pas : les Pères du désert, qui convertirent les solitudes arides en jardins du paradis ; les chastes vierges, miracles de force, qui foulant toutes les concupiscences, le prirent pour Époux et lui consacrèrent toutes leurs pures et virginales pensées ; et ceux qui, au sein des larmes, ont reçu les tribulations avec la joie du cœur et ont gravi d'un pied ferme l'âpre montagne de la pénitence.

Parmi les merveilles de la création, la plus merveilleusement admirable est l'âme dans la charité, non-seulement parce que son état est le plus élevé, le plus excellent qu'on puisse connaître ici-bas, mais parce qu'elle proclame hautement les prodiges opérés par l'amour divin, lequel a effacé notre péché et avec lui le désordre et la cause du désordre,

nous a portés à désirer librement cette même déification que nous avions repoussée, et nous a rendu capables d'atteindre notre désir en acceptant le secours de la grâce que nous avons méritée en Notre-Seigneur et par Notre-Seigneur, lorsque pour nous la mériter et pour que nous la méritions il a versé son sang sur le Calvaire. C'est ce que signifient ces mémorables paroles, prononcées par Jésus-Christ expirant : *Tout est consommé*; c'est-à-dire : J'ai obtenu par l'amour ce que je n'ai pu ni par ma justice, ni par ma miséricorde, ni par ma sagesse, ni par ma toute-puissance; car j'ai effacé le péché qui faisait ombre à la Majesté divine et à la beauté humaine; j'ai tiré l'humanité de sa honteuse servitude et j'ai donné à l'homme le pouvoir de se sauver qu'il avait perdu par sa faute. Maintenant, je puis abaisser mon esprit à fortifier l'homme, à embellir l'homme, à déifier l'homme, parce que je l'ai attiré à moi et l'ai uni à moi par un lien de puissance et d'amour.

Lorsque cette mémorable parole fut prononcée par le Fils de Dieu expirant, toutes les choses se trouvèrent merveilleusement ordonnées et parfaites dans leur arrangement.

Chacun des dogmes contenus dans ce livre et dans le livre précédent est une loi du monde moral, et chacune de ces lois est de soi invincible et perpétuelle : leur réunion compose le code des lois constitutives de l'ordre moral dans l'humanité et dans l'univers ; et jointes aux lois physiques qui président à la matière, elles forment la loi suprême de l'ordre à qui obéissent toutes les choses créées

Il est de telle sorte et jusqu'à tel point nécessaire que toutes les choses soient dans un ordre parfait, que l'homme, en désordonnant tout, ne peut concevoir le désordre. Voilà pourquoi toute révolution qui renverse les institutions anciennes, les renverse comme absurdes et perturbatrices, leur en substitue d'autres de sa propre invention et affirme que celles-ci constituent un ordre excellent. C'est le sens de la phrase consacrée parmi les révolutionnaires de tous les temps, lorsqu'ils appellent la perturbation qu'ils sanctifient, *un nouvel ordre de choses*. M. Proudhon lui-même, le plus audacieux de tous, ne défend son *an-archie* que comme l'expression rationnelle de l'ordre parfait, c'est-à-dire absolu.

De la nécessité perpétuelle de l'ordre découle la nécessité perpétuelle des lois physiques et morales qui le constituent : voilà pourquoi toutes ont été créées et proclamées solennellement de Dieu, dès le

principe des temps. En tirant le monde du néant, en formant l'homme du limon de la terre, et la femme d'une côte de l'homme, et en constituant la première famille, Dieu a voulu déclarer une fois pour toutes, les lois physiques et morales qui produisent l'ordre dans l'humanité et dans l'univers, les soustrayant à la juridiction de l'homme, et les mettant hors de la portée de ses folles spéculations et de ses vains caprices. Les dogmes même de l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption du genre humain, qui ne devaient s'accomplir que dans la plénitude des temps, furent révélés de Dieu aux jours paradisiaques, lorsqu'il fit à nos premiers parents cette miséricordieuse promesse qui vint tempérer la rigueur de sa justice.

Le monde a vainement nié ces lois. En voulant secouer leur joug par la négation, il n'a fait que le rendre plus pesant par les catastrophes, qui sont toujours proportionnées aux négations ; car cette loi de proportion est une des lois constitutives de l'ordre.

Dieu a laissé un champ libre et étendu aux opinions humaines ; il a assigné un vaste empire au libre arbitre de l'homme, auquel il fut donné de s'emparer de la terre et des mers, de se révolter contre son créateur, de déclarer la guerre au ciel, d'entrer en traité et en alliance avec les puissances

infernales, d'assourdir le monde du fracas des batailles, d'embrâser les sociétés des feux de la discorde, de les épouvanter par les redoutables secousses des révolutions, de fermer l'entendement à la vérité et de l'ouvrir à l'erreur, de fermer les yeux à la lumière et de les ouvrir aux ténèbres, de fonder des empires et de les détruire, d'établir des républiques et de les renverser, de se fatiguer des républiques, des empires et des monarchies, d'abandonner ce qu'il veut, de revenir à ce qu'il a abandonné, d'affirmer tout, jusqu'à l'absurde, de nier tout, jusqu'à l'évidence, de dire : *Il n'y a pas de Dieu*, et : *Je suis Dieu;* de se proclamer indépendant de toutes les puissances, et d'adorer l'astre qui l'éclaire, le tyran qui l'opprime, le reptile qui rampe à terre, la tempête qui mugit, l'éclair qui tombe, la nuée qui passe.

Tout cela fut donné à l'homme, et beaucoup plus encore. Cependant les astres continuent leurs cours avec une perpétuelle cadence dans les routes qui leur sont tracées, et les saisons se succèdent dans leurs cercles harmonieux, sans s'atteindre, sans se confondre jamais; la terre se couvre de verdure, d'arbres et de moissons, comme elle a toujours fait depuis qu'elle a reçu du Très-Haut la vertu de fructifier ; toutes les choses physiques accomplissent aujourd'hui, comme elles accompli-

rent hier, et comme elles accompliront demain les ordres de Dieu, se mouvant en paix et en concorde perpétuelle, sans transgresser en un point les lois de leur puissant Créateur, dont là main souveraine concerte leurs pas, contient leurs efforts et lâche la rêne à leurs courses.

Tout cela et beaucoup plus fut donné à l'homme; néanmoins il ne fut pas assez puissant pour empêcher le châtiment de suivre son péché, la peine son crime, la mort sa première transgression, la condamnation son endurcissement, la justice sa liberté, la miséricorde son repentir, la réparation ses scandales, et les catastrophes ses révoltes.

Il a été donné à l'homme de fouler aux pieds la société déchirée par les discordes; de renverser les murs les plus solides; d'entrer à sac dans les cités les plus opulentes; de renverser avec fracas les empires les plus vastes et les plus peuplés; d'ensevelir dans d'épouvantables ruines les plus brillantes civilisations, et d'envelopper leurs splendeurs dans le sombre nuage de la barbarie. Ce qui n'a pas été donné à l'homme, c'est de suspendre pour un jour, pour une heure, pour un instant l'accomplissement infaillible des lois fondamentales du monde physique et moral, constitutives de l'ordre dans l'humanité et dans l'univers. Ce que le monde n'a jamais vu et ne verra jamais, c'est l'homme

fuyant l'ordre par la porte du péché, et n'y rentrant pas par celle de la peine, cette messagère de Dieu, qui atteint toujours le but de ses messages.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

FIN DE LA TABLE.







